

UNIVERSITE DE NANTES

FACULTE DE MEDECINE

Année 2010-2011

N°25

THESE

Pour le

DIPLOME D'ETAT DE DOCTEUR EN MEDECINE

(DES DE PSYCHIATRIE)

Par

Laura SARFATY

Née le 06 août 1981 à Chatenay-Malabry

Présentée et soutenue publiquement le 22 avril 2011

ADOPTION ET FILIATION

Aspects cliniques de la construction du lien.

Président du Jury : Monsieur le Professeur Michel AMAR

Directeur de Thèse : Monsieur le Docteur Daniel GORANS

Tables des matières

I. Nous sommes tous des enfants « adoptés »	8
A. Le roman familial	8
1. Quelques définitions : Roman, Roman familial et roman des origines.....	8
a) Roman	8
b) Le Roman familial.....	9
c) Le Roman des origines	10
2. Les apports des théories psychanalytiques	11
a) Les fondements freudiens	11
b) Eclairages psychodynamiques apportés par M. Soule	13
B. Raconte-moi une histoire	15
1. Roman familial et mythe	15
2. Roman familial et conte.....	17
3. Roman familial et roman	20
C. Un cas clinique : Romain. B ou « un nouveau Robinson ? »	23
II. Adoption et filiation	27
A. Filiation : une notion à mettre au pluriel	27
1. Définition du lien de filiation	27
2. Approche anthropologique de la filiation.....	27
3. Des fondements biologiques à la construction socio-juridique de la filiation.....	28
a) Les invariants biologiques décrits par F. Héritier-Augé	28
b) La filiation instituée.....	28
4. Les trois axes contemporains de la filiation	29
a) La filiation biologique.....	29
b) La filiation affective	30
c) La filiation juridique ou instituée.....	31
5. Et la filiation adoptive ?.....	32
a) L'évolution des motivations	32
b) Que penser des parents « trop bien intentionnés » ?	32
c) Du rôle des tiers... ..	33
B. Histoire de la construction d'un lien	34
1. Avant l'arrivée de l'enfant.....	34

a)	Côté parents : désir d'enfant... et stérilité	34
b)	Côté enfants : de l'abandon... à l'adoption.....	37
2.	La rencontre.....	40
a)	Le récit des parents : un révélateur du trauma des parents adoptifs	40
b)	La rencontre : équivalent symbolique d'une naissance ?	41
c)	Le choix du prénom	42
3.	Lorsque l'enfant grandit.....	43
a)	Adoption, Roman familial, et fantaisies autour des parents d'origine.....	43
b)	De la réunion des imagos parentales... au dédoublement.	48
c)	Un cas clinique : Jocaste, Mérope... et Guillaume.	51
d)	La quête des origines	64
4.	L'enfant devenant adulte	65
a)	L'adulte adopté : un enfant adopté pour la vie ?.....	65
b)	Le départ du domicile parental	66
c)	Vie affective et accès à la parentalité.....	66
d)	Comment les enfants d'adoptés s'inscrivent-ils dans leur lignée généalogique ?.....	67
C.	L'approche transgénérationnelle	68
1.	Quelques définitions	68
2.	L'enfant adopté peut-il hériter d'un fantôme ?.....	68
D.	L'approche systémique.....	70
1.	Le mythe familial.....	70
2.	La greffe mythique.....	71
3.	Transmission	72
4.	Les conflits de loyauté.....	72
E.	Les apports de la théorie de l'attachement	73
1.	Quelques rappels sur théoriques sur les concepts d'attachement/MIO.....	73
2.	L'adoption sous l'angle de vue de la théorie de l'attachement.....	73
3.	Adoption et résilience	76
III.	Etude clinique sur trois familles	78
A.	Méthode	78
1.	La sélection.....	78
2.	Les entretiens	79
3.	Le dessin de famille.....	79
4.	Le test de Patte-Noire.....	80

B. Résultats	81
1. Françoise et ses parents	81
a) L'histoire de Françoise	82
b) La première rencontre et l'arrivée en France	82
c) L'histoire de Madame T.	83
d) L'histoire de Monsieur T.	84
e) Quelques éléments cliniques à propos de Françoise à partir de dessins et du test de Patte- Noire :	85
f) Eléments d'analyse à partir de ces dessins et du test de Patte-Noire	86
2. Adrien et sa mère	89
a) L'histoire d'Adrien	90
b) La rencontre et l'arrivée en France	90
c) L'histoire de Madame F.	91
d) Quelques éléments cliniques témoins de la vie intérieure d'Adrien et de Madame F	93
e) Hypothèses sur la nature des fantasmes sous-tendant l'établissement du lien de filiation chez Madame F	100
f) Construction du lien de filiation	102
3. Carlos, Miguel et leurs parents	103
a) La famille F.C aujourd'hui	103
b) L'histoire de Carlos et Miguel	105
c) L'histoire de Monsieur F. et de Madame C-F	106
d) Matériel clinique que le lecteur peut soumettre à ses propres hypothèses interprétatives... 109	
e) Quelques hypothèses interprétatives à partir des dessins et du test de Patte-Noire de Carlos. 112	
f) Quelques hypothèses interprétatives à partir des dessins et du test de Patte-Noire de Miguel 117	
g) Quelques mots sur les interactions fantasmatiques qui sous-tendent la construction du lien parent-enfant	123
C. Discussion	124
1. Analyse des biais	125
a) Biais liés la population sélectionnée	125
b) Biais liés à la méthode de recueil des résultats et à l'expérimentateur :	125
c) Biais liés au modèle théorique choisi	126
2. Analyse comparative des résultats obtenus	126

IV. Perspectives thérapeutiques.....	130
A. De l'importance de la prévention	130
1. Un suivi post-adoption loin d'être systématique.....	130
2. Les consultations d'Orientation et de Conseils en Adoption	131
3. Comment penser un suivi médical mieux systématisé ?	132
B. Se dégager de la fascination qu'exerce la situation adoptive	132
1. Que faire de l'enfant adopté qui est en nous ?.....	133
2. Transfert, contre-transfert, Roman familial et adoption.....	134
C. Comment aider ces enfants ?	135
1. Repérer les souffrances liées au travail de filiation.....	135
2. Faut-il accompagner l'élaboration d'un Roman familial ?	135
D. Comment aider ces parents ?	136
1. De l'importance d'accompagner ces parents avant l'engagement dans une démarche d'adoption.....	136
2. De l'importance de la rencontre individuelle.....	136
3. La place des groupes de parole	137
E. Comment aider ces familles ?	138
1. Aide à la construction d'un « Roman d'adoption ».....	138
2. Quelle place pour la thérapie familiale ?	140

Introduction

Ce travail ne s'adresse pas seulement au lecteur curieux, ami, ou juge, mais espère également rejoindre l'enfant adopté, ou du moins l'enfant abandonné qui sommeille en vous. L'objet de cette première partie est de vous aider à vous reconnecter à lui. Allez, essayez...

N'y a-t-il pas un livre, un conte qui parle d'enfant abandonné que vous n'avez lu et relu dans votre enfance ?

N'avez-vous jamais perdu vos playmobils, légos ou poupées dans la vaste forêt du tapis sous la table de la salle à manger ?

Vos frères et sœurs ne vous ont-ils pas raconté un jour que, contrairement à eux, vous aviez été adopté ? N'en avez-vous pas douté un moment ?

Comment vos parents vous racontaient-ils votre arrivée dans la famille ? L'avez-vous cru ?

Ca y est, vous y êtes ?

Vous pouvez dès à présent commencer la lecture de cette thèse...

L'enfant adopté a déjà connu une filiation antérieure et un abandon. Il doit effectuer à nouveau un travail de filiation avec ses parents adoptifs. Alors qu'il était déjà entré en période de latence lorsqu'il s'agit d'une adoption tardive, l'enfant se réengage dans un conflit œdipien avec ces nouveaux parents. Existe-t-il alors un ou deux conflits œdipiens? Y a-t-il une continuité des imagos parentales? L'enfant élabore-t-il un

nouveau Roman familial ? La rêverie autour des parents d'origine est-elle du Roman familial ? Qu'en est-il de la quête des origines ?

Pourquoi sommes-nous tant fascinés par ces enfants adoptés ?

C'est à partir de ces questionnements, face à certaines situations d'enfants adoptés rencontrées en pratique clinique, qu'a germé une réflexion qui prit ensuite forme au travers de cette thèse.

Reprenant le fil du Roman familial, la première partie de ce travail tente de nous aider à retrouver l'enfant « adopté » ou du moins « abandonné » qui sommeille en nous, en nous invitant à suivre la voie du roman, du conte et du mythe.

Une seconde partie parcourt quelques notions fondamentales au sujet de la construction du lien de filiation, afin d'en dégager les particularités liées à la filiation adoptive, et ce à travers différentes approches théorico-cliniques.

La troisième partie constitue l'originalité de ce travail : les aspects cliniques de la construction du lien, notamment au niveau des interactions fantasmatiques parent-enfant ont été explorés à l'occasion d'une étude clinique réalisée sur trois familles.

La quatrième partie tentera, à partir des résultats obtenus, de dégager quelques pistes thérapeutiques.

I. Nous sommes tous des enfants « adoptés »

A. Le roman familial

1. Quelques définitions : Roman, Roman familial et roman des origines

Pourquoi Freud a-t-il choisi ce terme de « roman » familial ? Que doit-il au roman ? Le roman des origines et le Roman familial recouvrent-ils la même notion ?

Afin de construire une réflexion sur des fondements solides, sans doute est-il d'abord nécessaire de commencer cette recherche par un travail de définition de ces concepts.

a) *Roman*

Voici quelques éléments tirés du Dictionnaire de l'Académie Française :

« Roman »: (Nom commun) Du latin populaire *romanice* (« à la manière romaine ») par opposition aux Francs.

De là, il a signifié « composition littéraire en langue populaire ». On trouve en ancien français le verbe *romancier* (« traduire, ou écrire en langue romane »), le substantif *romancie* (« littérature en langue romane »), le terme encore utilisé de *romancier* (« auteur en langue romane ») et aussi l'adjectif *romance* (*langue romane*). (Dictionnaire de l'Académie Française, 1932-1935).

Au Moyen-Âge, l'usage du latin se restreignait aux textes écrits tandis que les communications orales se faisaient en langue romane. Le latin n'étant connu que d'une minorité de la population, constituée essentiellement de religieux et de lettrés, il fallut alors transcrire ou écrire en langue romane certains textes afin de les rendre accessibles à un public plus large. Le terme « roman » fut donc appliqué à tous les textes écrits en langue romane dans ce but, qu'ils fussent en prose ou en vers, narratifs ou non, par opposition aux textes écrits en latin, notamment les textes officiels et sacrés.

L'expression « mettre en roman », apparue vers 1150, signifie donc « traduire en langue vulgaire ». Pour désigner les textes qui appartiennent au genre narratif, les termes *estoire* et *conte* ont été plus souvent utilisés.

À l'origine dévolue à la traduction de textes hagiographiques, cette langue vulgaire - le roman - est vite utilisée par la littérature narrative. Le terme se met à désigner progressivement un genre littéraire à part entière. Ainsi, dans *Lancelot ou le Chevalier de la charrette*, Chrétien de Troyes écrit-il : « puisque ma dame de Champagne veut que j'entreprenne un roman, je l'entreprendrai très volontiers ». Le terme commence alors à se rapprocher de son sens moderne, celui de récit fictif à épisodes centré autour d'un ou de plusieurs personnages, tel qu'on peut le trouver défini par Littré au dix-neuvième siècle dans son *Dictionnaire de la Langue Française* : « une histoire feinte, écrite en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt par la peinture des passions, des mœurs, ou par la singularité des aventures. » (Littré, 1872). Ce siècle voit alors naître une distinction entre les genres ancien et moderne, résumée ainsi par le dictionnaire Larousse qui oppose le « récit vrai ou faux » du roman ancien au récit encore actuel « en prose d'aventures imaginaires inventées et combinées pour intéresser le lecteur » (Augé, 1905). Il semble désormais tenu pour acquis que l'imaginaire est le lot du roman actuel. Les livres étaient au début destinés aux nobles et non au peuple.

b) Le Roman familial

Intéressons nous premièrement à la définition que l'on peut trouver dans le dictionnaire de psychanalyse édité chez Larousse, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch :

« **Roman familial** : fantasme particulier dans lequel le sujet imagine être né de parents de rang social élevé, tandis qu'il dédaigne les siens, pensant être un enfant adopté par eux. Dans d'autres variantes de ce fantasme, le sujet peut imputer à sa mère des liaisons amoureuses cachées ou se considérer comme le seul enfant légitime de sa mère. Ces

élaborations surviennent lorsque l'enfant est confronté au détachement nécessaire qu'il doit accomplir à l'endroit de ses parents. » (Chemama & Vandermersch, 2003).

Le roman familial appartient au registre du fantasme. C'est une histoire que l'on se raconte, dont on est convaincu mais qu'on ne peut dire à personne, car l'on risquerait de l'invalider. On sait que c'est faux mais on n'y croit. Cette histoire prend corps dans une zone à part, à côté du réel, dans cette aire transitionnelle définie par Winnicott. (Winnicott, 1975).

Le roman appartient également à cet « à côté du réel », cette illusion à laquelle on peut adhérer totalement et sûrement. Le roman s'inspire d'ailleurs souvent de faits réels. Il raconte une histoire, tout en prétendant affirmer « je ne te raconte pas d'histoire. »

c) Le Roman des origines

Dans son ouvrage *Roman des origines et origines du roman*, Marthe Robert s'intéresse au genre romanesque (Robert, 1972). Elle soutient que le roman n'a pas de forme fixe déterminée mais un contenu obligé, celui de rendre compte du "roman familial de l'enfance", en recourant à deux types de scénarios, se succédant l'un à l'autre dans le Roman familial du jeune enfant : Celui de **l'Enfant trouvé** qui s'imagine né d'une famille royale puis celui du **Bâtard** qui relègue le père dans un royaume de fantaisie (l'éloigne, s'en débarrasse...) Ces deux attitudes, correspondant respectivement aux stades asexués et sexués du Roman familial (qui sont détaillés dans le sous-chapitre suivant) se retrouvent dans le genre romanesque et pour Marthe Robert le définissent en tant que tel. Le véritable roman naît avec l'arrivée du bâtard, lorsque sans renoncer à ses visions de paradis, le genre s'éveille aux exigences de la réalité œdipienne.

Le **roman des origines** serait donc la version écrite du Roman familial du romancier, qui d'une histoire réservée au cercle familial en fait une œuvre lisible par un grand public.

Soit le romancier choisit d'affronter le monde réel qu'il représente dans son œuvre, à la façon du Bâtard, tel Balzac, Hugo, ou encore Tolstoï ; soit il choisit d'en créer un autre plus conforme à ses vœux, à la façon de l'Enfant Trouvé, comme par exemple Cyrano de Bergerac, Kafka...

2. Les apports des théories psychanalytiques

a) Les fondements freudiens

Freud s'intéresse très tôt à ce thème, qui apparaît déjà dans ses correspondances à Flies en 1897 avant d'être exposé en 1908 dans les premières pages de l'ouvrage d'Otto Rank « *Le mythe de la naissance du héros* », puis dans un article intitulé « *Le roman familial des névrosés* » en 1909. Freud fonde sa théorie du Roman familial sur les préceptes suivants :

En grandissant l'enfant doit pouvoir s'affranchir de l'autorité de ses parents : ce processus est aussi douloureux que nécessaire.

Dans la petite enfance, les parents représentent la seule autorité et la source de toute foi ; leur ressembler constitue le désir le plus intense du jeune enfant.

Après avoir surestimé la valeur de cette autorité, l'enfant prend peu à peu une attitude critique et établit des comparaisons avec les autres parents qu'il peut rencontrer dans son entourage.

Cette attitude serait, selon Freud, en partie motivée par un désir inconscient de vengeance face au sentiment d'être mis à l'écart du couple parental, un sentiment d'exclusion parfois aggravé par l'existence de rivalités fraternelles.

« L'impression que ses propres affections ne sont pas pleinement payées de retour s'exprime alors dans l'idée souvent consciemment remémorée, qui remonte aux premières années de l'enfance, qu'on serait un enfant illégitime, ou un enfant adoptif »
(Freud, 1909)

Freud rappelle le rôle des fantasmes diurnes dans l'économie du psychisme de l'enfant prépubère, puis adolescent, qui permettent la réalisation des souhaits et la correction de la réalité suivant deux buts : l'érotisme et l'ambition.

Le roman familial correspond à une élaboration secondaire à laquelle se livre l'enfant à partir d'environ six ans. Elle peut prendre la forme d'une rêverie diurne, ou d'un scénario apparaissant dans les jeux ou productions artistiques de l'enfant, s'alimenter de lectures de littérature enfantine, de contes, de mythes...

Cette fantaisie constituerait une tentative de résolution de la tension créée par les fantasmes œdipiens inconscients. Elle aurait pour tâche de mettre à distance les parents dédaignés et de les remplacer par d'autres ayant un rang social plus élevé.

Freud décrit un premier **stade asexuel** du roman familial, qui ne tient pas compte du sexe des parents et réserve un traitement égal aux deux membres du couple dans sa construction imaginaire.

Le roman familial subit des remaniements lorsque l'enfant prend conscience du caractère différencié des rapports sexuels du père et de la mère, notamment de celui qui a conduit à sa genèse, et que si *mater certissima est, pater semper incertus est*.

Il accède alors à ce que Freud nomme le **stade sexuel** du roman familial. Fort de cette contrainte de réalité, le roman familial subit une restriction : il se contente de magnifier le père et de ne plus mettre en doute l'origine maternelle considérée comme irrévocable.

Ce serait la connaissance des processus sexuels qui réveillerait par ailleurs les pulsions érotiques tournées vers la mère, et pousserait l'enfant à placer l'objet principal de leur curiosité sexuelle en situation adultère clandestine.

Il existe une intéressante variante du roman familial dans laquelle l'enfant se place comme seul enfant légitime du couple, écartant ainsi comme illégitimes ses autres frères et sœurs. Par ce biais, il peut éventuellement innocenter une attirance sexuelle incestueuse pour un autre membre de la fratrie.

Si le roman familial assouvit le désir de vengeance et de représailles de l'enfant à l'égard de parents qui l'ont déçu, Freud démontre qu'il permet également de maintenir intact, sous un léger déguisement, la tendresse première de l'enfant pour ses parents. En effet, ces nouveaux et prestigieux parents sont toujours dotés de traits appartenant au souvenir réel de leurs véritables parents :

« Ainsi l'enfant ne supprime pas vraiment le père réel mais le magnifie. Bien plus, la tendance à remplacer le père réel par un autre plus prestigieux ne fait qu'exprimer la nostalgie de l'enfant pour l'heureuse époque désormais perdue où son père lui est apparu comme l'homme le plus remarquable et le plus fort et sa mère comme la femme la plus belle et la plus aimante. » (Freud, 1909).

En résumé :

Le Roman familial est un concept freudien qui désigne une fantaisie diurne élaborée à l'entrée en période de latence par l'enfant qui s'imagine être un enfant adopté issu de parents plus prestigieux.

Le Roman familial permet un aménagement transitoire du conflit œdipien.

Il se compose d'un stade asexuel puis d'un stade sexuel, suivant le développement psychoaffectif de l'enfant.

Dans la littérature, les romans reprennent bien souvent le contenu du Roman familial de leur auteur, d'où la pertinence de l'appellation « Roman » familial.

Voyons maintenant comment ce concept a évolué dans la pensée psychanalytique, grâce aux développements ultérieurs apportés par d'autres cliniciens...

b) Eclairages psychodynamiques apportés par M. Soule

Dimension intrapersonnelle du Roman familial : visée économique

M. Soule a beaucoup fait évoluer cette notion freudienne de Roman familial, qui fait l'objet d'une réflexion approfondie dans l'ouvrage collectif « *Le Nouveau Roman Familial* ». Il relève la dimension économique de cette élaboration secondaire : en effet,

cette fantaisie consciente diurne tente de résoudre la tension provoquée par le fantasme inconscient de vengeance œdipienne.

Le fantasme originaire est réaménagé dans le rêve raconté, avec interférence du vécu individuel.

M. Soulé souligne le rôle du Roman familial par rapport au conflit œdipien, tant au niveau du conflit objectal que de la restauration narcissique :

Au niveau du conflit objectal à proprement parler : le déplacement de l'objet réel (les vrais parents) sur l'objet fantasmé (les parents fantasmés) permet une déconflictualisation partielle de l'objet primitif, et ce par le biais d'un clivage de l'objet puis d'une bipartition sur deux personnages parentaux. Prenons l'exemple de bohémiens qui ont volé l'enfant et qui seront les méchants parents, les rois et reines à qui ils ont été volés incarnant les bons objets fantasmatiques d'identification.

Au niveau de la restauration narcissique : le Roman familial permet la résurgence de la mégalomanie infantile. L'enfant a consenti à des aménagements douloureux afin de s'ajuster à la réalité, au prix d'une dégradation de l'image de marque du père réel. Par son Roman familial, il tente d'externaliser sur un personnage l'Idéal du Moi et le dégage ainsi des relations conflictuelles avec le père réel, s'affranchissant alors d'un Surmoi contraignant.

Il faudrait donc selon M. Soule considérer le Roman familial non comme un aménagement véritable et définitif du conflit œdipien mais plutôt comme une ébauche d'aménagement, une tentative qui permettrait de vivre temporairement l'Œdipe sur un mode aconflictuel.

Dynamique interpersonnelle du Roman familial

A travers les histoires et secrets de famille est née une réflexion sur l'importance du Roman familial des parents dans la vie fantasmatique et le comportement des jeunes enfants. L'approche transgénérationnelle nous enseigne que nous ne pourrions comprendre la vie fantasmatique d'un enfant que comme le résultat d'une interaction fantasmatique avec celle de ses parents, elle-même fonctionnant déjà bien avant sa

naissance. La vie fantasmatique parentale au moment de l'arrivée d'un nouvel enfant est d'ailleurs elle-même l'aboutissement d'une interaction et d'une transaction fantasmatiques qui fonctionnent depuis de nombreuses années, au travers des générations. A la naissance de son enfant, les fantasmes du nouveau parent concernant ses propres parents vont se trouver confrontés à la réalité de ceux-ci qui deviennent grands-parents réels de ce petit-enfant. Le Roman familial parental est réactivé et se rejoue donc dès les premiers jours de vie de l'enfant.

Les anticipations de la mère (ou du père) sur son nouveau-né sont en fait le produit de son Roman familial. Ce nouveau-né qui la « guérit », ou au contraire la persécute est aussi puissant que le père idéal de son Roman familial.

L'enfant, par son Roman familial, peut tenter de tuer l'enfant imaginaire déposé en lui par ses parents et qui le parasite.

Le Roman familial permet à l'enfant un aménagement transitoire de son conflit œdipien, de son conflit objectal et participe à sa restauration narcissique en des temps œdipiens difficiles.

Le Roman familial est également à l'œuvre dans les interactions fantasmatiques familiales entre l'enfant et ses parents, et ce avant même que l'enfant ne soit conçu.

Le lien entre mythe, littérature, conte et Roman familial a déjà été évoqué. L'étude de ces genres pourrait-elle nous renseigner sur les contenus invariants du Roman familial ?

B. Raconte-moi une histoire...

1. Roman familial et mythe

Qu'est-ce qu'un mythe ?

Si l'on se réfère à la définition du Nouveau Petit Robert, ce terme, provenant du mot latin *mythus* ou du mot grec *muthos*, désigne un « Récit fabuleux, transmis par la tradition, qui met en scène des êtres incarnant sous une forme symbolique des forces de la nature, des aspects de la condition humaine. »

Otto Rank, dans son ouvrage « Le mythe de la naissance du héros » propose d'étudier les éléments invariants des mythes retraçant la naissance d'un héros, car il voit en cet événement une métaphore pour l'autocréation du moi (Rank, 1908).

De l'examen des mythes célèbres du roi Sargon, de Moïse, d'Œdipe, de Pâris, de Persée, de Dyonisos, de Romulus, de Jésus, de Tristan ou de Lohengrin pour ne citer que ceux-ci, Otto Rank entreprend de leur dégager une série de traits communs. Il propose en somme d'élaborer une « légende type » à partir d'éléments de base caractéristiques, qu'il formule ainsi :

le héros est l'enfant de **parents des plus éminents**, par exemple un fils de roi ;

sa naissance est précédée de **difficultés** (des parents stériles, la transgression d'un interdit à l'origine de sa conception, un obstacle extérieur) ;

un **présage** vient mettre en garde contre cette naissance, annonçant souvent un danger pour le père ;

le nouveau-né est alors destiné à la mort ou à **l'exposition** : à l'instigation du père, il est confié à l'eau dans un coffret ;

il se retrouve heureusement **sauvé par des animaux ou des gens de basse condition** (il peut être allaité par un animal ou par une humble femme) ;

devenu grand, il retrouve ses parents, et finit plus ou moins fortuitement par **se venger de son père** ;

il est finalement **reconnu** par les siens, couvert de **gloire** et de **renommée**.

L'auteur s'interroge sur ce qui pousse le héros à rompre ses relations familiales, et ne voit un commencement de réponse que dans l'étude de la source même du mythe, c'est à dire l'activité imaginaire individuelle.

« Il faudrait donc commencer par explorer la vie imaginaire de l'enfant pour aboutir à une compréhension plus nuancée de l'activité imaginaire mythique et artistique, incomparablement plus complexe et modifiée par toutes sortes d'influences ».

Otto Rank nuance son hypothèse par l'absence selon lui d'outil approprié et de méthode sûre pour explorer ces processus psychiques. Considérant les fantasmes des névrosés comme des fantasmes infantiles exacerbés, il propose de les interpréter suivant la méthode psychanalytique.

Rappelons qu'Otto Rank fut l'élève de Freud, de qui il reçut directement les enseignements théoriques sur la vie fantasmatique infantile.

« L'application de ces théories à notre schéma nous fait apparaître une concordance entre la tendance du Roman familial et celle du mythe du héros, ce qui nous autorise à établir une analogie entre le moi de l'enfant et le héros de la légende. »

Il voit dans le héros du mythe une sorte de Moi collectif doté de qualités les plus hautes, et dans les deux couples parentaux du mythe, les parents prestigieux d'origine et les parents de rang inférieur qui élèvent le héros, les couples parentaux réel et idéal du Roman familial. Ainsi le fantasme apparaîtrait réalisé dans le mythe, à travers un renversement des situations réelles : l'hostilité du père et l'exposition ordonnée par lui mettent en relief les mobiles qui ont amené le Moi à inventer son roman. On pourrait alors voir dans le Roman familial une justification des sentiments hostiles que l'enfant nourrit à l'égard du père et qu'il projette sur celui-ci à travers cette fiction. L'exposition de l'enfant du mythe peut également se lire en miroir de la répudiation du père dans le Roman familial : là où l'enfant cherche à se débarrasser du père dans le Roman familial, le père se débarrasse de l'enfant dans le mythe.

2. Roman familial et conte

Les intentions profondes du Roman familial sont réalisées point par point dans le conte traditionnel, dit conte de fées.

Si l'on s'intéresse à l'étymologie du terme allemand désignant le conte, pays d'origine des célèbres frères Grimm, on s'aperçoit que le mot « *Märchen* » provient d'un mot ancien qui signifie à la fois « nouvelle » et « tradition ». Notre traditionnelle fée aux

pouvoirs magiques n'est dans la tradition germanique qu'une « femme sage », ou une « sage-femme » qui, en tant qu'accoucheuse et gardienne des rites de naissance, veille sur l'enfant qu'elle a aidé à mettre au monde.

Si nous faisons abstraction de l'appareil merveilleux, le conte se réduit finalement à un schéma stéréotypé, où tous les éléments se combinent en vue d'un dénouement nécessairement heureux. La fin du conte est en effet sa finalité même : il n'a rien d'autre à raconter que ce plaisir d'avoir triomphé de mille et un obstacles imprévus (Jean, 1990).

Quelques soient les chemins fabuleux empruntés, le conte tente toujours de prouver par l'exemple d'un héros misérable, que l'on peut être infirme, difforme, mal né, mal aimé, torturé par un entourage inhumain, et accéder néanmoins au pouvoir suprême, la royauté, symbole d'un bonheur parfait et garanti « jusqu'à la fin des jours ». Cette ascension se réalise à travers la vertu magique de l'amour grâce à l'alliance avec une personne de haut rang.

Le conte expose au début de la narration l'accident de naissance du héros, qu'il rattache tantôt à un phénomène naturel, tantôt à un mauvais présage ou à la malfaisance d'une quelconque puissance invisible. Souvent le traumatisme est identifié avec la mort de la mère (thème primordial de l'orphelin et de la marâtre) mais il peut être dû à la fatalité d'une naissance inférieure (la misère chez *Le Petit Poucet*), à un signe d'élection dangereux (l'enfant né coiffé), à un tabou mystérieux (le fuseau de *La Belle au bois dormant*), à une prophétie sinistre (l'enfant mâle désigné comme meurtrier de son père et usurpateur du trône), à un changement de famille (l'enfant exposé à la suite d'une prophétie et recueilli par des parents adoptifs), ou encore à un acte manqué (oubli d'un geste, d'une formule consacrée ou même d'une simple coutume).

Lorsqu'il ne s'agit pas d'un accident de naissance les maléfices surviennent à la puberté : ce peut-être à cause d'un vœu imprudent (*Les Sept corbeaux*), d'une promesse faite au diable par des parents étourdis (*La Jeune fille sans mains*) ou dans le pire des cas le désir incestueux d'un père (*Peau d'Ane*).

Le conte voit ainsi toujours l'enfant comme une pure victime, et les parents comme des malfaiteurs, ou pour le moins des complices du mauvais sort. S'ils sont bons, la misère les rend égoïstes et cruels (le Petit Poucet ne devient qu'une bouche de plus à nourrir).

Si le père est aimant, il devient veuf et tombe aux prises d'une seconde épouse qui le conduit à sacrifier les enfants de son premier lit (*Cendrillon*). S'il est déjà roi il voue son fils à la mort pour éliminer un rival éventuel, ou bien il poursuit incestueusement la fille unique qui ressemble trop à la première femme aimée (*Peau d'Ane*).

Si la mère est belle et bonne, elle meurt en couche et ne devient pour l'orphelin qu'une image idéale impuissante à le protéger.

Les maléfices proviennent de cette malheureuse inégalité des forces à l'intérieur du royaume familial : le bon parent, c'est à dire soit un pauvre couvert d'humiliation, soit un faible dominé par sa femme, soit une morte vite oubliée, est hors d'état de s'opposer aux entreprises du mauvais, lequel ayant toujours l'avantage d'un pouvoir supérieur ou simplement d'être bien vivant, ce qui lui permet de donner libre cours à ses penchants les plus criminels.

L'enfant martyr ne peut dès lors trouver son salut que dans la fuite, dans la rupture avec le foyer paternel. S'ensuivront de multiples périls car ces mauvais parents ont malheureusement plusieurs représentants sinistres dans le vaste monde sous la forme d'ogres, de dragons, de sorcières ou d'esprits malins...

Le conte traduit l'horreur de naître, horreur sacrée mais non dénuée de réalisme en des temps où la naissance était encore une aventure périlleuse, pour la mère ou pour l'enfant. L'enfant du conte naît de travers, dans des circonstances malencontreuses qui le placent à l'écart du petit clan familial, ou bien encore au milieu d'une véritable tragédie domestique, lorsqu'il donne la mort à celle dont il a reçu la vie. Cependant il survit, ce qui en cet âge où la naissance comporte toujours un énorme risque de mort, passe déjà pour un signe certain de prédestination. Le simple fait d'avoir réussi à naître le rend invulnérable et prêt à défier la mort.

L'enfant du conte possède les mêmes caractéristiques que le héros du mythe : il n'aurait pas dû naître, survit en dépit des obstacles au prix d'une lutte incessante contre un pouvoir malfaisant (celui du père le plus souvent), et sera appelé à faire de grandes choses.

3. Roman familial et roman

Marthe Robert s'appuie sur la théorie freudienne du Roman familial des névrosés pour analyser plusieurs romans fondateurs de Defoe, Cervantès, Balzac ou Flaubert.

« A strictement parler, il n'y a que deux façons de faire un roman : celle du bâtard réaliste, qui seconde le monde tout en l'attaquant de front ; et celle de l'enfant trouvé, qui faute de connaissances et de moyens d'action, esquivé le combat par la fuite ou la bouderie. » (Robert, 1972).

Intéressons-nous plus particulièrement à son analyse du roman de Defoe : *La Vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoé*. L'histoire de cette œuvre est celle du reniement d'un adolescent de dix-huit ans qui refuse les projets parentaux parce qu'il veut courir le monde et prétend trouver un meilleur sort pour lui-même. Robinson s'embarque en secret, malgré les menaces et prières de son père inquiet de cette décision qu'il juge déraisonnable. Le naufrage qui clôt cette première traversée place d'emblée l'action sur le terrain de la transgression : l'impatient orgueilleux y trouve le châtement pour avoir commis en pensée le crime majeur du parricide, en tentant de surpasser son père.

Mais de cette première aventure malheureuse il repart bientôt pour un nouveau périple et reprend la mer, pour ne jamais revenir vers les siens, contrairement à l'adolescent du conte dont la fugue a pour but de mieux préparer sa réconciliation avec l'idéal familial, ou à la différence d'Ulysse qui rentre chez lui en héros.

Ayant formulé le vœu de n'être le fils de personne, il devient effectivement l'orphelin, le solitaire absolu, en s'étant comme auto engendré dans ce nouvel Eden.

En fuyant son père pour mieux le rayer de son existence, dans un mouvement de révolte œdipienne, Robinson met fin au conflit œdipien. Une fois sans père il n'a plus de rival à abattre, et retombe donc à l'état pré-œdipien ou le défaut de concurrence sexuelle le fait rétrograder au point nul du conflit.

Son voyage autour du monde est en réalité un voyage à rebours, une régression inconsciemment désirée qui appelle le deuxième naufrage où il côtoie de près le néant.

Le naufrage ne représente pas seulement le châtement d'une rébellion excessive, qui se tue elle-même en tuant son objet, mais l'ultime recours de l'âme enfantine fuyant la nécessité de mûrir, l'espoir de n'être pas né et de renaître dans un monde neuf et pur. Ce naufrage est donc en même temps un châtement et l'instrument de la délivrance, une victoire sur la mort et une purification, une renaissance dans laquelle l'angoisse de l'abandon est sans cesse balancée par l'ivresse du recommencement.

La mer joue un rôle central dans cette odyssee, c'est elle qui sauve le jeune homme après l'avoir mis en péril. Présente partout, menaçante, consolante, imprévisible, elle joue le même double rôle que Robinson peut attribuer à sa mère charnelle, car celle-ci l'a rejeté elle aussi en se faisant l'alliée de ce père inflexible, mais d'un autre côté elle reste la source inépuisable d'amour, qui donne et redonne sans cesse la vie. Mauvaise tant qu'elle est dans des transactions avec le sexe opposé, elle devient bonne dès que tous les hommes y ont péri. Elle est alors l'élément féminin pur, où Robinson trouve un refuge autant qu'un exil assuré de pouvoir y régner en unique souverain. Si Robinson se voit coupable de parricide, il n'eût pu trouver de complice plus active : la mer tue les hommes qui pourraient lui contester le pouvoir, et elle l'entoure de toutes parts afin que nul ne trouble l'exercice de sa royauté.

Nouvel Adam jeté sur une terre vierge dont il est l'unique habitant, Robinson vit le retour au Paradis et renaît à vingt-six ans nu, dépossédé de son existence antérieure et lavé de tout péché (son naufrage ayant valeur de baptême).

L'Eden s'ouvre paradoxalement à lui après que la faute ait été commise, si bien qu'il y entre au moment même où l'Adam biblique en est expulsé, c'est pourquoi il ne sait pas

bien au début s'il est élu ou maudit, et cette terre restera jusqu'au bout un Paradis ambigu.

C. Un cas clinique : Romain. B ou « un nouveau Robinson ? »

Romain B. est adressé en urgence au SHIP (unité d'hospitalisation pédopsychiatrique) par le pédopsychiatre qui l'a reçu en consultation et qui a constaté l'ampleur de la crise familiale traversée par cet adolescent de 15 ans et ses parents.

Lorsque nous le recevons à l'admission, Romain ouvre l'entretien par cette phrase : « Je veux changer de famille ». Il est venu accompagné de son éducateur, et ses parents sont venus de leur côté, tant le conflit est explosif.

« Changer de famille » sera l'unique demande de la part de ce jeune, inquiétante par sa nature définitive et indubitable malgré les quinze jours de traitement au SHIP et nos tentatives de médiatisation.

Romain ne parvient plus à s'entendre avec son père, qu'il nomme son beau-père ou par son prénom, « Eric », depuis qu'il a découvert tardivement il y a quelques années qu'il était en réalité son père adoptif.

Outre des traits de personnalité assez rigides et une demande qui semble quasi délirante dans sa teneur du côté de Romain, nous découvrirons au fil des entretiens des éléments biographiques et familiaux qui nous donneront un éclairage différent sur la situation :

Mme B., la mère de Romain, a peu connu son propre père durant son enfance, mais a été bercée d'histoires horribles sur ce père malhonnête et truand par une mère elle-même fragile et manquante, du fait d'une pathologie psychiatrique. A quinze ans Mme B. décide de retrouver ce père absent, et lui demande d'aller vivre avec lui, marquant là une rupture avec tout le reste de la famille. Cette tentative se soldera non seulement par un échec mais également par un traumatisme grave pour Mme, qui fera grand secret en entretien autour de ce qui s'est passé avec ce père là, mais sa douleur semble si grande que nous laissons nos pensées dériver aux fantasmes les plus incestueux...

A dix-sept ans Mme B. part vivre en foyer. Elle décide rapidement de fonder une famille, et explique qu'elle a cherché un homme dans ce but. Elle rencontre M. H, de qui elle tombe enceinte, mais le couple se sépare avant l'arrivée de l'enfant. A la naissance de l'enfant, Mme B. pense dans un premier temps ne pas pouvoir surmonter cette maternité, et se décide à abandonner l'enfant. Elle se ravise finalement et retourne chercher son fils. Romain ajoutera un détail dans ce même récit : que sa mère est revenue sur ses pas vers la pouponnière lorsqu'elle a vu au hasard d'une rue une maman avec son enfant qui avaient l'air heureux. Mme B. rencontre ensuite un autre homme, M. P, qui reconnaît l'enfant à quelques jours de vie. Mme B. efface au blanco le nom de M. H apposé à son nom sur le carnet de santé de Romain, pour y réinscrire le nom de M. P.

Malheureusement cette histoire amoureuse arrivera rapidement à son terme, et Mme B. rencontrera ensuite Eric T. A neuf mois, Eric T. procède à l'adoption plénière de Romain. Mme B. raye le nom de M. P sur le carnet de santé.

Eric élève Romain avec Mme B., et la famille s'agrandit bientôt par l'arrivée d'une demi-sœur, qui ne porte pas le nom de son père mais celui de sa mère « pour ne pas faire de différence avec son frère ».

Le nouveau couple se construit en rupture avec leurs racines : les parents de M. sont morts donc on n'en parle pas, on raconte aux enfants que leur grand-père maternel est mort, et ils ne voient que très ponctuellement leur grand-mère maternelle avec qui Mme B. a repris modérément contact.

Romain et Eric semblent avoir eu de bon liens les premières années, si l'on en croit les préoccupations actuelles de M., les souvenirs heureux de pêche de Romain, ou le discours maternel.

Depuis deux ans Romain est devenu infernal à la maison, s'en prenant de façon très ciblée à Eric. Il a commis plusieurs délits, s'est fait exclure de plusieurs établissements scolaires. Eric dit être las de payer pour ces délits, de payer pour Romain. Il est effaré et malheureux de constater que depuis l'annonce de l'adoption, non seulement Romain

mais aussi la société (les enseignants, les services sociaux, les soignants) ne semblent plus le considérer comme un véritable père.

Mme B. ne supporte plus cette situation, reste soudée avec son futur mari, hantée par le souvenir de son propre père, et inquiète à l'idée que Romain aurait pu hériter de ses mauvais gènes...

Romain a tenté de retrouver son père biologique mais ce dernier a refusé toute prise de contact.

Récemment, la situation semble être parvenue à un point de non-retour pour Romain car Eric s'en est pris physiquement à lui lors d'une dispute, et cela a laissé « des marques ».

Romain, qui aura seize ans dans moins d'un mois, pourrait demander l'émancipation. Mais le jeune garçon s'y refuse car il dit souhaiter qu'Eric continue de « payer » pour ses forfaits.

Le couple a récemment planifié de se marier, ce qui pour eux implique forcément un changement de nom pour les enfants, qui prendraient comme leur mère le nom d'Eric.

Romain a refusé, ses parents ne semblent pas percevoir la violence que peut impliquer ce changement de nom à 15 ans.

Vu l'impossibilité à court terme d'une reprise de vie commune (Romain vit déjà depuis plusieurs semaines chez un ami à lui dont les parents se sont émus pour cet enfant maltraité), l'accueil provisoire en famille d'accueil sociale semble être une possibilité intéressante de travailler la séparation sur un mode autre que celui de la rupture.

Romain n'envisage l'accueil familial thérapeutique que sur le mode du clivage avec le passé, une famille de remplacement, « une nouvelle famille » qui le séduit dès le premier contact.

Outre l'histoire transgénérationnelle très particulière qui attaque de plein fouet toute inscription dans la filiation et outre l'observation clinique de cet adolescent qui laisse

deviner une construction de personnalité pathologique et insuffle le doute sur une structuration sur un mode psychotique, ne peut-on pas voir en Romain B. une sorte de Robinson ?

L'analogie m'est apparue d'abord avec cette mère qui annule tous les hommes qui seraient en rivalité avec ce père-fils, d'un trait de crayon ou d'un coup de blanco.

Mais le couple qu'elle forme avec Eric semble finalement la combler au point que l'homme en devient un rival menaçant pour Romain. Dans l'incapacité d'affronter le conflit œdipien, Romain choisit la fuite, choisit de « changer de famille », ce qui lui permet de retourner à un état pré-œdipien, dans un recommencement de vie avec une mère de substitution qu'il juge immédiatement apte à le combler. Il n'envisage la séparation avec sa famille d'origine que dans la rupture radicale de tous les liens.

Au terme de sa traversée à bord du SHIP, il s'imagine cette nouvelle vie qui l'attend comme un retour au Paradis...

Que devinons-nous du Roman familial de Romain ? Qu'il est sans doute un enfant illégitime, peut-être issu d'une union incestueuse... Que sa mère l'a trahi en devenant le bon parent faible sous l'emprise du méchant beau-père... Qu'il suffit de changer de famille, et de rayer l'ancienne de sa mémoire pour trouver un sort plus heureux...

Mais ce qui est plus saisissant encore, c'est ce que nous pressentons du Roman familial de Mme B. qui se rejoue à l'adolescence de son fils : un père fantôme malfrat et tout-puissant que Romain se met à incarner, susceptible de lui faire du mal. Une mère faible et impuissante. Un épanouissement possible qu'au prix d'une rupture avec le milieu familial, comme une tentative d'auto-engendrement...

II. Adoption et filiation

L'adoption, au sens légal du terme, constitue une sorte de paradigme du lien généalogique. L'absence de coïncidence avec le biologique nous obligeant à penser le concept de filiation de façon dissociée, l'adoption nous éclaire sur les enjeux subjectifs, institutionnels et éthiques de toute filiation.

Parce qu'elle est complètement séparée de la reproduction biologique, elle nous montre que notre origine n'est pas la coït ou la génétique, mais la parole entre-dite à un double niveau de rencontre :

La rencontre d'un homme et d'une femme qui chacun cause le désir de l'autre et qui ouvre sur la question de l'engendrement

La rencontre avec un enfant qui permet la reconnaissance mutuelle mais non symétrique, reconnaissance qui passe par la nomination et l'inscription de l'enfant dans une lignée (filiation) et dans son groupe d'appartenance (affiliation).

A. Filiation : une notion à mettre au pluriel

1. Définition du lien de filiation

J. Guyotat définit le lien de filiation ainsi : « *la filiation est ce par quoi un individu se vit comme relié à ses ascendants ou descendants, réels ou imaginaires. C'est un lien individuel parfois conscient, accepté, survalorisé ou au contraire, parfois dénié, méconnu.* » (Guyotat, 1980).

2. Approche anthropologique de la filiation

L'individu n'existe que par rapport à autrui et à ses lignées ancestrales. La filiation, dans un sens anthropologique, a donc un caractère **individuel** et **collectif** : elle marque le passage du corps, du biologique vers le social. (Héritier-Augé, 1989)

Toutes les sociétés consacrent la primauté du social sur le biologique pur grâce à la convention juridique qui fonde le social.

Il y a donc bien une **complémentarité** des champs du biologique et du social.

3. Des fondements biologiques à la construction socio-juridique de la filiation

a) Les invariants biologiques décrits par F. Héritier-Augé

F. Héritier-Augé a décrit trois « invariants biologiques » de tout système de filiation (Héritier-Augé, 1989) :

- L'existence de deux sexes, dont la rencontre est nécessaire à l'acte de procréation
- La succession des générations
- L'ordre de naissance, qui classe les individus en aînés et cadets au sein d'une même génération.

b) La filiation instituée

Les institutions sociales découlent de l'imaginaire (Castoriadis, 1999).

Le juridique fournit un cadre institué qui permet de produire la fiction parentale, familiale et généalogique.

Le lien entre la filiation, et la reproduction des institutions sociales est de type complémentaire : l'homme reproduit à travers les générations les institutions qui lui permettent d'exister.

La loi est le principal support du lien de filiation : d'après Legendre, l'institution généalogique repose sur la fiction du juridique. La loi, qui formalise le réel par une configuration symbolique, permet de passer de l'individuel à l'universel, de l'être humain à l'être social inscrit dans une filiation.

Ceci rejoint la définition du droit romain : *Vitam Instituere*, instituer le vivant, la vie.

La loi est souveraine, elle surpasse l'individu en obéissant à une logique autre que celle du désir, ce en quoi elle constitue une instance tierce.

Elle institue à ce titre la fiction du père, produit un principe séparateur (de l'altérité) qui permet le jeu des identifications. Elle permet à la famille d'exister, puis d'opérer.

L'ensemble de ces constructions a pour vocation de fournir un cadre à la violence des rapports familiaux œdipiens.

Dans chaque culture, nous pouvons repérer cet « au-delà », cette référence tierce, présente dans les récits mythiques, qui instaure un cadre permettant à l'individu de trouver sa place dans une filiation où il ne peut jamais se désigner comme sa propre origine, mais en référence à celle-ci.

4. Les trois axes contemporains de la filiation

La filiation s'établit selon trois axes (Guyotat, 1980):

- La filiation biologique
- La filiation affective ou imaginaire
- La filiation juridique ou instituée

a) La filiation biologique

Les « liens du sang » favorisent les représentations narcissiques du lien, en tant que « reproduction du même », mais ne sont ni nécessaires ni suffisants pour être parent.

La filiation biologique est survalorisée dans notre société, elle est idéalisée par le social et donc par le juridique.

Le droit actuel est flou et ambivalent entre la primauté du biologique pour établir une paternité litigieuse par rapport à celle de la « vérité sociologique » et affective, c'est-à-dire de la réalité qui s'est construite autour de l'enfant vis-à-vis de ses parents.

A cette conception ambivalente du droit fait écho une conception encore plus ambivalente quant à l'importance du lien du sang pour la définition de l'inceste dans la

société, donc des liens de parenté. La fragilité actuelle de la valeur instituée de la parenté se reflète par exemple dans l'insécurité grandissante à se sentir « les vrais parents de l'enfant », ou encore dans la préférence exprimée par certains couples adoptants pour recevoir directement une fratrie constituée, de peur de ne pas bien faire comprendre à des enfants, sans liens de parenté biologique, l'interdit de l'inceste entre eux.

Le primat du biologique ou l'importance du juridique peut faire écran à l'événement fondateur de la rencontre humaine, même brève, de l'ordre du désir ou de l'amour. Le travail psychique de la filiation correspond donc à réinvestir la réalité du couple comme lieu originaire et historicisant pour l'enfant.

Dans la situation adoptive, l'axe biologique est actif par l'élaboration psychique de ce qui a justifié son absence : infertilité, échec de procréation médicalement assistée (PMA), absence de grossesse ou d'accouchement. La fascination qu'il peut susciter risque parfois de constituer une entrave majeure au travail de la parentalité.

b) La filiation affective

La filiation affective, ou imaginaire, s'origine dans la légitimité du désir, de la reconnaissance, de l'énonciation de la parole. (Lévy-Soussan, 2002). Les fondements imaginaires de cette filiation se retrouvent dans les mythes universels présent dans toutes les cultures et religions.

La constitution du lien de filiation dépend de la mise en place de la structure œdipienne ; elle est, dans le même temps, tributaire de l'organisation narcissique de l'individu.

Pour Pierre Lévy-Soussan, cette filiation résulte du désir des adultes d'affilier et de s'affilier, sentiment qui s'est forgé à partir des identifications précoces à leurs parents. Elle est donc constituée par le désir et le besoin réciproque des parents et de l'enfant, qui alimentent le narcissisme de chacun : désir d'avoir un enfant, acceptation d'avoir cet enfant, désir d'avoir de parents, acceptation d'avoir ces parents-là.

Cette filiation se construit avec le temps : elle n'est jamais donnée. A la différence de la filiation instituée, sa valeur et sa consistance ne sont jamais établies définitivement, et sont réinterrogées sans cesse durant la vie, tout particulièrement à l'adolescence.

Elle prend corps dans l'énonciation de la place que se donne et s'attribue réciproquement chaque membre de la famille : « maman », « papa », « ma mère », « mon père », « mon fils », « ma fille », « papy », « mon frère », etc. Elle dépend essentiellement de la réappropriation fantasmatique du lien institué entre les uns et les autres.

c) La filiation juridique ou instituée

La justice fournit le cadre qui permet d'instituer la famille. La filiation juridique constitue le lien légal qui unit l'enfant à un père ou à une mère. Elle se fonde sur l'établissement de l'acte de naissance.

On distingue deux types de filiation légale :

- La filiation légitime : l'enfant est issu de parents mariés.
- La filiation adoptive : elle est créée par le jugement du tribunal.

Le juridique, en instituant les principes généalogiques de filiation et les limites dans la réalité permet également de faire obstacle à ce que Lévy-Soussan appelle « le pulsionnel ». Toute filiation se construit donc sur un plan psychique et conjugal (filiation affective) en s'étayant sur un cadre juridique qui nomme le parent. « *L'axe vertical, diachronique, de la double filiation parentale croise le montage œdipien, triangulaire, synchronique pour permettre au montage généalogique de fonctionner pour l'enfant, de sécuriser sa position lui permettant ainsi d'attaquer et d'élaborer ce montage en fonction de ses mouvements affectifs et pulsionnels.* » (Lévy-Soussan, 2002).

Ce qu'il nomme « la fiction du juridique » a un rôle essentiel au niveau de l'inconscient : c'est le support des représentations fantasmatiques familiales. La réalité psychique de cette fiction permet de s'affranchir de la réalité matérielle en privilégiant la construction subjective de sa propre vérité.

5. Et la filiation adoptive ?

a) L'évolution des motivations

Historiquement, l'adoption est apparue avec la nécessité de légaliser la transmission et l'intégrité du patrimoine, d'une fonction, d'un titre, d'un pouvoir en l'absence d'héritier naturel ou en raison de son incapacité (Soulé & Noël, 2004). Les motivations patrimoniales firent ensuite place aux motivations humanitaires, puis à partir du milieu du XXème siècle, au désir de parentalité. Progressivement, les pays d'où provenaient les enfants adoptés, avec l'avènement de l'adoption internationale, ont pris conscience de la nécessité de gérer et contrôler ce processus qui avait pris une grande ampleur. La priorité fut alors généralement donnée aux adoptions nationales, dans un souci de ne pas déraciner les enfants, mais aussi en partie par peur d'une dérive humanitaire pour les pays où l'adoption risquerait d'être considérée comme une solution aux problèmes économiques ou comme une forme de lutte contre « la misère des enfants ».

b) Que penser des parents « trop bien intentionnés » ?

Il faut être très prudent à l'égard des motivations humanitaires qui sont très souvent encombrées d'idées préconçues et risquent d'entraver le processus de parentalité, ou bien qui empêchent de voir l'enfant autrement qu'idéalisé. L'image du « bébé en souffrance » occulte toutes les difficultés à venir ou les minimise dans un discours où l'amour suffirait à tout traverser. Cette idéalisation excessive permet le refoulement de beaucoup d'angoisses et craintes par rapport à ce passé, qui risquent de refaire surface lorsque les difficultés apparaissent. Le processus de filiation du côté de l'enfant peut en être gêné également : comment construire le lien sur les bases d'une dette non remboursable ? Plusieurs témoignages d'adoptés font état de cette difficulté, comme par exemple Barbara Monestier, dans son livre « *Dis merci ! Tu ne connais pas ta chance d'avoir été adoptée...* » (Monestier, 2005).

c) *Du rôle des tiers...*

Plusieurs parents adoptifs interrogés ont pu témoigner de leur difficulté à accepter l'intervention des tiers (travailleurs sociaux, psychologues, Aide Sociale à l'Enfance) dans le processus d'adoption, car, bien qu'il en reconnaissent souvent l'aspect nécessaire et bienveillant pour la protection de l'enfant, voire même utile pour leur propre cheminement dans ce désir de parentalité, la réalité vécue s'apparente à un sentiment d'être jugés, « expertisés », voire violés dans leur intimité. « *Comment ose-t-on expertiser un désir d'enfant ?* » peuvent-ils se dire, certains pouvant même revendiquer un « *droit à l'enfant* », s'indignant de la toute-puissance de la société qui n'aurait pas eu son mot à dire dans un projet de filiation biologique, et qui vient sceller l'impossibilité d'avoir un enfant, comme une double peine...

Il semble que bien souvent, la confusion soit faite entre agrément pour l'adoption et agrément pour « avoir un enfant ». Ce qui est évalué dans les entretiens pour l'agrément, c'est la possibilité pour ces parents-là avec ce parcours-là d'accueillir au sein de leur maison, de leur famille et de leur psyché un enfant qui a déjà un parcours de vie particulier et de probables blessures narcissiques importantes, parfois sur fond de carences affectives précoces, éventuellement assorties d'un handicap physique ou mental. Winnicott considère que les parents adoptifs sont parfois assortis d'un rôle thérapeutique en plus du rôle éducatif : « *La mère adoptive ne se charge pas d'un enfant, mais d'un problème.* » (Winnicott, 1954). Il est essentiel de pouvoir apprécier la présence et la dynamique de l'élaboration des motivations du couple quant à l'organisation du champ fantasmatique où l'enfant paraît. Le tiers dans une fonction que nous pourrions qualifier de pare-excitante peut jouer un rôle de filtre avec l'enfant désiré à partir du moment où il est recueilli par le champ social. Ce temps de la rencontre avec des tiers représente un temps de travail autour de chaque histoire dans laquelle prendra place l'enfant à venir, au sein d'un projet lui préexistant, à la fois sur un plan œdipien mais aussi narcissique.

B. Histoire de la construction d'un lien

1. Avant l'arrivée de l'enfant...

a) *Côté parents : désir d'enfant... et stérilité*

Du désir d'enfant

Selon les théories psychanalytiques, avoir un enfant équivaut, sur un mode sublimé, à ne pas mourir. (Soulé, 1967).

Chez la femme, l'organisation du désir d'enfant va se faire autour du manque phallique. Si l'on considère enfant comme un équivalent symbolique du pénis, avoir un enfant du père revient à posséder le pénis du père, c'est-à-dire châtrer le père.

Chez l'homme, ce désir se construit également autour de la castration mais de façon différente, ce qui laisse supposer que le désir d'enfant se construise autrement. Cette différence peut se percevoir dans l'expression verbale de la volonté d'avoir un enfant lors de l'entretien d'agrément : si le désir qui soutient cette volonté est plus perceptible chez la femme, dans un discours qui va facilement livrer les affects et le travail de rêverie autour de l'enfant, chez l'homme on trouve fréquemment un discours plus rationnel qui exprime la volonté de fonder une famille, de transmettre des valeurs. (Le Henaff, 2008)

Si l'on considère le désir d'enfant par la lorgnette de l'Œdipe, avoir un enfant équivaut à s'identifier totalement à l'un de ses parents.

Michel Soulé examine la généalogie du désir d'enfant qu'il classe selon deux modes d'élaboration : par sublimation ou par formation réactionnelle à un désir inconscient. (Soulé, 1967)

Plus le désir d'enfant est chargé de formations réactionnelles, plus l'enfant sera investi d'attentes qu'il ne pourra pas satisfaire.

Plus il y a sublimation de ce désir, plus les difficultés éducatives seront bien supportées de part et d'autres, sans pour autant être supprimées.

Nous voyons alors comment le rôle parental peut être investi sur le mode de la sublimation mais également comme un moyen de défense, dans l'espoir qu'un « enfant remède » puisse venir à bout de leurs difficultés œdipiennes et/ou narcissiques.

L'adoption est le fait d'un couple stérile qui a généralement transgressé la stérilité et qui réclame qu'on lui « donne » un enfant conçu par d'autres qu'eux. C'est à ce titre une formidable « *clinique expérimentale du conflit œdipien* ». (Soulé, 1967).

L'adoption s'avère néanmoins inefficace contre les angoisses de mort lorsque seul compte le rapport d'identité spéculaire (avoir un enfant pour ne pas mourir), car alors l'enfant d'un autre ne pourra être investi de cette façon.

L'épreuve de la stérilité

Nombre de couples qui se tournent vers l'adoption ont traversé cette épreuve de la stérilité : tentatives naturelles, attente, consultations, examens invasifs, annonce diagnostique, démarches de procréation médicalement assistée, insémination artificielle, attente interminable, une Fécondation In Vitro (FIV), deux FIV, trois FIV, quatre, cinq... Puis songent à entreprendre une démarche d'adoption, demandent un agrément, entrent dans une nouvelle et longue attente car ils ne sont qu'au début de ce nouveau processus...

Voici quelques éclairages psychanalytiques proposés par Michel Soulé qui peuvent nous aider à penser l'élaboration du vécu d'infécondité et du désir d'enfant pour ces parents (Soulé, 1967) :

Du deuil de l'enfant naturel :

Le deuil de l'enfant naturel implique un renoncement définitif à la réalisation de l'Idéal du Moi. S'ensuit chez certains parents une dépression, avec déperdition narcissique et anéantissement, clinique que l'on retrouve également à l'arrivée de la ménopause chez certaines femmes ou dans des cas d'hystérectomie.

Ceux qui élaborent le « plus jamais » sous forme d'angoisse de castration ont une meilleure défense contre la dépression grâce au rôle dynamique et économique du fantasme de castration.

Lorsque des parents veulent adopter pour se prémunir de l'angoisse dépressive du « plus jamais », l'adoption n'est alors investie que comme un objet destiné à calmer leur inquiétude. Un élément important du pronostic de l'adoption se situe dans la façon dont a été vécu et élaboré ce « plus jamais », afin que la charge d'une réparation impossible n'incombe pas à l'enfant à venir.

La femme stérile et les réaménagements du fantasme de castration :

L'enfant peut être investi par sa mère adoptive :

- comme l'équivalent de la série pénis-fèces/ enfant du père ;
- ou au contraire comme un mauvais objet persécuteur car il représente le témoignage de sa privation antérieure vécue comme une énorme frustration.

L'homme dont la femme est stérile peut se tourner vers l'adoption pour différentes raisons :

- afin de dépasser l'angoisse de castration et sauvegarder la relation du couple ;
- pour aménager sa propre relation d'objet ;
- parce que l'adoption permet de restaurer la femme qu'il aime.

Il existe parfois chez l'homme un vécu persécutoire du ventre stérile de sa femme qui l'oblige à une nouvelle confrontation angoissante avec sa propre problématique maternelle.

L'homme stérile est brutalement confronté à son angoisse de castration :

Chez certains hommes cela suscite une réaction dépressive avec tendance à justifier et revaloriser cette stérilité par une noble cause : travail dans un laboratoire, utilisation professionnelle de rayons X.

Cela provoque souvent une profonde détresse narcissique et un sentiment d'anéantissement (l'homme investit moins son enfant comme objet libidinal que comme support narcissique projeté).

C'est généralement l'occasion de la résurgence du conflit paternel avec un Surmoi paternel interdisant le phallus.

Ces hypothèses psychanalytiques autour des représentations accompagnant le vécu d'infécondité permettent d'imaginer la pénibilité du chemin conduisant à l'adoption de l'enfant d'un autre. Ceci nous sensibilise également sur la possible réactivation de telles angoisses chez certains parents adoptifs en miroir de la sexualité de leur adolescent.

b) Côté enfants : de l'abandon... à l'adoption

Du traumatisme de l'abandon

L'enfant adopté a une particularité : celle d'avoir été abandonné. Ce premier acte, à l'origine de toute adoption, laisse une cicatrice, source de souffrance. L'enfant adopté doit se construire avec cette blessure et cette part plus ou moins grande d'énigme, de vide, de manque.

Lors de leur vécu précoce avant l'adoption, les enfants adoptés ont pu faire l'objet de ruptures affectives, de carences, de maltraitements, de négligences, notamment dans les situations d'adoption internationale, où la misère socio-économique est souvent présente. Plusieurs études ont montré que le risque d'avoir été confronté à des conditions de vie hostiles avant l'adoption était corrélé positivement à l'âge d'adoption (Howe, 1997). La notion d'un vécu potentiellement traumatique de l'enfant avant l'adoption est présente dans le psychisme des parents.

Si des signes francs tels un comportement violent ou hyper vigilant peuvent nous suggérer des antécédents de violences subies, des indices plus discrets sont parfois perceptibles dans la narration de l'enfant, à l'occasion d'un jeu, d'un dessin, d'une histoire qu'il invente...Comment repérer cette dimension traumatique dans le récit des enfants ? Ce peut être dans l'absence de récit, avec rupture du fil narratif lié à une

impossibilité d'élaborer psychiquement l'événement traumatique, tel un corps étranger ne pouvant s'intégrer dans l'identité narrative du sujet (Ricoeur, 1991). Ce peut être également dans la structure du récit, avec des éléments verbaux répétitifs, la présence d'une certaine immuabilité, liée à la perte de flexibilité ou souplesse du récit, et la rupture qui en découle entre le récit mouvant et dynamique de la vie du sujet et le récit figé de l'événement traumatique. D'autres indices peuvent nous orienter vers un registre traumatique, tels la prédominance dans le lexique de termes se rapportant au registre sensoriel, des perceptions ou des émotions, la désorganisation et la fragmentation du récit, l'utilisation particulière des différents temps : passé, présent, futur, la minimisation le déni, le clivage, ou encore l'envahissement du récit par un thème unique. La mémoire du trauma est isolée du reste de la mémoire autobiographique et comporte une évaluation négative de soi (O'Kearney R., 2006). Nous pouvons également être attentif aux réactions contre-transférentielles particulières suscitées par le récit, telles l'empathie bien sûr, mais aussi l'angoisse ou la fascination, la présence d'un scénario émergent comme réponse spontanée au récit de l'expérience traumatique, ou dans la tendance inverse un sentiment de neutralité, voire de détachement affectif ou d'indifférence.

En attendant l'adoption...

Il n'est pas rare que les enfants aient établi d'autres liens d'attachement dans les structures d'hébergement où ils sont accueillis jusqu'à l'adoption, et ce d'autant plus qu'il s'agit de petites structures type famille d'accueil. Le passage de la vie en collectivité au nouveau statut bien souvent d'enfant unique dans leur famille adoptive est particulièrement déstabilisant, c'est pourquoi de nombreux enfants réclament à rentrer à l'école rapidement.

Comment les enfants sont-ils préparés à l'adoption ?

Pour qu'un attachement puisse se concrétiser avec l'adoption, il faut tout d'abord que chacun des partenaires ait pu élaborer suffisamment son histoire personnelle et familiale, et qu'il dispose d'assez de ressources psychiques mobilisables pour s'inscrire dans cette nouvelle trajectoire de vie que sera l'adoption. Un travail de préparation doit

donc prendre place avant tout projet d'adoption concret, tant au niveau de l'enfant qu'au niveau des candidats à l'adoption. Des professionnels du secteur psychosocial, formés aux questions d'attachement et d'adoption, doivent donc intervenir à ce stade afin de répondre à une double question cruciale. Les enfants concernés, dont l'adoptabilité juridique a déjà été mise en évidence, sont-ils en condition de pouvoir (ré)initier un lien affectif avec d'autres parents ? Il s'agit d'instaurer une médiation sous forme d'un espace-temps transitionnel, d'un entre-deux permettant le développement d'un travail d'élaboration psychique progressif et bilatéral à la fois chez les enfants et chez les parents. (Crine & Nabinger, 2007).

Cette préparation à l'adoption du côté de l'enfant se réalise en différentes phases. La première accompagne **l'initiation d'un processus de deuil de la famille d'origine**. Il s'agit pour le psychologue, selon l'âge et les compétences verbales de l'enfant, de lui raconter, ou de lui faire raconter, son histoire de vie, d'où il vient, et comment il en est arrivé là où il est, dans l'institution d'hébergement. L'enfant participe généralement bien volontiers à ce processus d'élaboration psychique et de réappropriation de son histoire. Ce travail s'accompagne parfois d'une prise de conscience douloureuse des événements traversés, l'élaboration est alors freinée par des résistances. Il n'est pas rare que l'on aboutisse à la conclusion chez certains enfants que ce deuil est impossible du fait d'une loyauté trop forte envers la famille d'origine.

La seconde étape consiste en un **travail sur les représentations de sa future famille adoptive**. Il aide l'enfant à articuler ses attentes autour de trois termes : les objets, les lieux et les personnes. L'objectif de ce travail est que l'enfant puisse développer et formuler des représentations de ses attentes, afin de créer une place psychique pour une nouvelle vie, une nouvelle famille. Il arrive parfois que l'enfant, sous l'effet de phénomènes de transfert, exprime son désir d'être adopté par l'intervenant avec lequel il a entrepris ce travail de préparation.

La dernière étape, enfin, consiste à la **phase d'apparement**. Il s'agit pour les professionnels, travaillant bilatéralement, de décider d'un commun accord quels candidats, quelle famille leur semblent les plus aptes à rencontrer les besoins,

caractéristiques et attentes de tel enfant en particulier, et réciproquement, quel enfant semble le plus susceptible de s'adapter aux désirs, ressources et limites de tels candidats parents.

2. La rencontre

a) Le récit des parents : un révélateur du trauma des parents adoptifs

En 2006, Aurélie Harf-Dubrez s'intéresse à l'aspect traumatisant que peut représenter pour certains parents adoptifs la rencontre avec leur enfant, lors du voyage dans le pays d'origine de l'enfant. (Harf-Dubrez, 2006)

Constatant l'existence de marques traumatiques au sein du récit de l'adoption chez certains parents, l'auteur s'interroge sur la possibilité du retentissement de ce vécu sur les représentations qu'ils construisent à propos de leur enfant, et le cas échéant, sur les conséquences que cela peut entraîner dans les premières interactions parents-enfant et à plus long terme sur la construction du lien.

L'arrivée de cet enfant si attendu est un événement qui doit, tout comme une naissance, être théoriquement heureux. C'est en tout cas ainsi que les parents et leur entourage se le représentent. Pourtant, dans de nombreux cas d'adoption internationale, le moment de l'adoption s'accompagne d'un vécu de violence pour les parents adoptifs.

P. Roman souligne la double histoire traumatique à l'origine de l'adoption (Roman, 2005). Il décrit la rencontre et la résonance de deux vécus traumatiques, celui d'un enfant abandonné, ayant parfois été confronté à des expériences de vie éprouvantes, et celui de parents ayant parfois traversé un long parcours de procréations médicalement assistées infructueuses ou en tout cas ayant dû faire le deuil de l'enfant biologique. Si l'on est généralement attentif à la dimension potentiellement traumatique du côté de l'enfant, il est également important de penser à l'explorer cliniquement du côté des parents car ceci peut s'avérer déterminant dans la construction des liens parents enfant.

Qu'il s'agisse de la confrontation des parents aux conditions de vie des orphelinats, à l'état physique ou psychique de l'enfant, à une absence de transmission à propos de l'histoire de l'enfant avant l'adoption, les premières rencontres avec l'enfant peuvent être très loin de ce qu'avaient imaginé les parents lorsqu'ils se représentaient l'aboutissement de leur long parcours d'adoptants. Ainsi la mère adoptive de Guillaume est totalement bouleversé lorsqu'elle voit son enfant pour la première fois sur une vidéo envoyée par l'orphelinat qui montre l'enfant avec sa mère d'origine, et réagit violemment au visionnage de ce qui est probablement une technique de maternage courante et attentionnée au Mali : « *Il était pendu au bout des bras de sa mère qui le soulevait comme un ballot de linge sale !* ». Le père adoptif de Miguel et Carlos s'est quant à lui forgé une représentation bien surprenante du pays d'origine de ses enfants. Voici ce qu'il raconte du voyage en Colombie : « *Là-bas ils ont la même vie qu'avaient les familles d'ici au Moyen-Age : pauvreté, bidonvilles, sale, pas de propreté, des gens qui passent avec des charriots pour récupérer les boîtes de lait pour les revendre. Là-bas il n'y a pas de contrat de travail. Ça bricole dans la rue, il n'y a pas d'atelier.* »

b) La rencontre : équivalent symbolique d'une naissance ?

La première rencontre entre les parents adoptifs et leur(s) enfant(s) est un moment fort, toujours raconté avec beaucoup d'émotion et de précision par les parents : c'est celui de la rencontre entre l'enfant imaginaire et l'enfant réel. Comme pour une naissance, peut-être plus encore, les parents vont devoir affronter l'écart entre l'enfant qu'ils avaient idéalisé et celui qu'ils accueillent, avec la culpabilité que peut générer les difficultés d'ajustement. Le fait qu'un certain « choix » soit possible dans l'adoption (origine, sexe, tranche d'âge, état de santé) peut générer de la culpabilité chez certains parents dont la rêverie autour de l'enfant prend pour eux le caractère d'une dérive eugéniste.

L'étude comparative des albums de naissance réalisés par les parents biologiques et ceux réalisés par les parents adoptifs met en évidence des similitudes. (Fine, 1999). Dans les albums d'adoption, on ne trouve pas de photos de la naissance mais de l'arrivée de l'enfant. Celle-ci est en général filmée puis montrée par la suite au groupe familial. Lorsque l'enfant est né à l'étranger, une grande place est également accordée aux photos

du voyage effectué pour l'adoption. D'une certaine manière, cet album constitue le document témoin de l'origine de l'enfant, venant souvent combler l'absence de documents officiels transmis. Sont souvent joints les billets d'avion, les dépliants de l'hôtel, de petits objets souvenirs. La plupart des photos représentent des lieux familiers pour l'enfant : l'orphelinat, les adultes qui prenaient soin de lui les paysages environnants, puis des photos de l'hôtel, de l'avocate ou d'un intermédiaire... Se superposent alors plusieurs mémoires : celle qui tente de reconstruire l'histoire de l'enfant, celle des parents qui découvrent le pays, celle du début de l'histoire familiale pour l'enfant et ses nouveaux parents. Ces albums n'ont généralement pas pour vocation d'assimiler l'histoire de leur enfant à celle d'un enfant biologique mais tentent plutôt d'en souligner la spécificité (Marinopoulos, Sellenet, & Vallée, 2003).

c) Le choix du prénom

Le choix du prénom de l'enfant adopté est une question délicate : si pour certains renommer l'enfant revient à nier son identité première et son origine, pour d'autres cela est nécessaire pour l'inscription dans une filiation, en véhiculant le désir et les représentations parentales projetés sur ce nouvel enfant.

Une étude a montré le préjudice causé par la suppression du prénom de l'enfant au niveau psychique en venant annuler l'identité dont il assurait la reconnaissance. Elle rejoint le souhait plus ou moins inconscient des parents adoptifs d'effacer le passé douloureux de l'enfant, mais au risque d'empêcher ce dernier de faire le deuil de sa famille d'origine. (Balland, Laurent, & Boucharlat, 1995).

La pratique la plus courante consiste à garder le prénom d'origine en deuxième prénom et à renommer l'enfant en premier prénom. Plus les adoptions sont tardives, plus la tendance consiste à garder le prénom d'origine. Il peut aussi s'agir d'une modification du prénom d'origine considéré comme trop difficile à prononcer.

3. Lorsque l'enfant grandit

a) Adoption, Roman familial, et fantaisies autour des parents d'origine.

Selon Michel Soulé, le Roman familial (RF) des enfants adoptés est comparable à celui des enfants non adoptés, du fait que les enfants reconstituent souvent de façon exemplaire la continuité de l'imaginaire parentale tant sur le plan des échanges libidinaux que sur celui du fonctionnement de l'agressivité.

L'enfant adopté peut donc aussi élaborer un Roman familial pour aménager l'Œdipe qu'il traverse avec ses parents adoptifs, à condition qu'il arrive suffisamment tôt dans sa nouvelle famille pour commencer ou continuer un début d'élaboration du conflit œdipien.

Contrairement à l'enfant élevé par ses parents d'origine, l'enfant adopté doit pouvoir mixer des bribes de faits réels avec ses fantaisies afin d'élaborer des explications autour de l'adoption. Les informations dont il dispose sur les raisons de son abandon constituent une douloureuse réalité qui dessine des parents bien différents de ceux de son Roman familial, ce qui peut être parfois vécu sous la forme d'un conflit.

Elinor B. Rosenberg et Thomas M. Horner proposent de distinguer les Fantaisies autour des parents d'origine (FAPO) qui contrastent dans la forme, dans la fonction et dans leur devenir avec le gai et transitoire Roman familial (Rosenberg EB, 1991).

Les FAPO doivent permettre de donner un sens à la fois réaliste et cohérent à la question de leur identité, afin qu'une construction identitaire unifiée et positive autour des réalités vécues avec la famille d'origine et la famille adoptive soit possible. Ces fantaisies influeraient le développement de l'enfant adopté plus durablement, étant notamment à l'œuvre dans la quête des origines auquel se livre parfois l'adolescent ou l'adulte adopté, motivant des recherches plus détaillées pour retrouver les parents d'origine.

L'adoption complique les vicissitudes normales de la construction de l'identité en une véritable lutte substantielle.

Pour préjuger de la prégance de ces FAPO dans le développement de l'individu, il est intéressant de mettre en perspective l'aptitude cognitive à intégrer les éléments de réalité et à élaborer des fantaisies en fonction de l'âge :

Phases développementales et compréhension cognitive de la situation d'adoption :
(Brodzinsky, 1984)

- Avant 6 ans les enfants adoptés ne comprennent pas le concept parenté adoptive.
- De 6 à 8 les enfants adoptés comprennent les différences essentielles entre parenté adoptive et parenté d'origine, ainsi que le rôle de médiation joué par l'administration (orphelinat, organisme autorisant l'adoption - OAA). Ils pensent que leurs parents d'origine seraient susceptibles à tout moment de demander à les reprendre.
- De 8 à 11 les enfants adoptés apprécient mieux l'improbabilité d'un tel événement.
- Les adolescents acquièrent une conception stable de l'adoption comme institution permanente, légale et contenante.

Avant 6 ans :

Il existe une vulnérabilité face au pressentiment qu'être adopté n'est pas aussi bien que ne pas être adopté, en partie lié aux commentaires et attitudes des autres enfants à l'école.

La révélation du statut d'adopté souvent perçue comme du rejet ou une perte de statut, de « normalité ».

Les enfants perçoivent des différences physiques avec leurs parents alors qu'ils ne sont pas encore en âge d'avoir pu s'inventer une autre filiation.

Les enfants de 6 à 11 ans :

Commencent à rêver à la fois de deux couples de parents dont un couple supérieur (RF) et commencent aussi les FAPO.

L'inadéquation entre les parents fantasmés du RF et les parents d'origine du FAPO (notamment sur une origine sociale plus haute) se traduit par un conflit autour des racines et de l'identité.

La superposition de deux triades relationnelles conduit à un dilemme : quel parent du même sexe choisir pour s'identifier ?

Augmentation de la tendance à cliver les qualités de tel ou tel parent.

Les FAPO permettent de traiter moins douloureusement la question de l'abandon et du rejet préalable à l'adoption : la faute est alors attribuée aux parents fantasmés, la méchanceté, l'égoïsme, la stupidité ou la paresse également, ce qui permet d'infirmier le sentiment de faiblesse ou de mal de l'enfant adopté.

Parfois les FAPO affirment ce sentiment chez l'enfant, par le fantasme d'un mauvais héritage à l'origine de tares endogènes.

Si l'évocation d'un passé remanié est rassurante et agréable pour un enfant non adopté, les souvenirs de l'enfant adopté n'ont pas cette fonction rassurante et viennent compliquer le présent, d'où une importance accrue du RF et de sa fonction confortante.

Les FAPO incluent rarement les fratries d'origine. Cela évite de penser que les parents aient pu ne se séparer que d'une partie de la fratrie et qu'ils n'aient gardé « que les bons ».

Les parents adoptifs peuvent involontairement entretenir les croyances de bon/mauvais bébés dans leur tendance à idéaliser les parents d'origine.

Certains enfants adoptés se construisent avec un conflit de loyauté entre leur attachement à leurs parents adoptifs et la possibilité que les parents d'origine viennent les réclamer.

Certains « trop bons enfants » luttent en fait contre ce sentiment d'être le « mauvais enfant » et s'exercent à être aussi parfait que possible, redoutant un nouvel abandon en cas d'écart de comportement.

Les préadolescents et adolescents :

Si les parents biologiques ont été définis comme inadéquats, cela suggère l'existence d'un « mauvais capital » hérité par l'enfant. Ceci augmente son désir d'identification à ses parents adoptifs, et suscite parallèlement un sentiment de déloyauté et de fausseté, d'où une oscillation entre des processus d'identification et de désidentification.

Ils nourrissent des sentiments ambivalents vis-à-vis des similarités ou différences avec leurs parents d'origine, à partir de qualités sues ou fantasmées (les auteurs citent l'exemple d'une jeune patiente qui refusait de développer un don artistique qu'elle attribuait à sa mère d'origine).

Au lieu de l'habituel conflit de l'adolescent autour de la séparation et de l'individuation, l'enfant adopté doit résoudre le conflit des bons/mauvais parents, du bon/mauvais enfant et se séparer non seulement de ses parents adoptifs mais aussi de l'image de ses parents d'origine.

Dans les adoptions avec mixité ethnique, les adolescents sont ambivalents dans leurs identifications et peuvent aller jusqu'à nier certaines de leurs caractéristiques physiques pour éviter le conflit.

Les informations obtenues jusqu'alors par l'enfant adopté sur ses parents d'origine deviennent beaucoup plus chargées de sens à la préadolescence, période durant laquelle ils recherchent de points d'identification.

Les adolescents adoptés et l'émergence de la sexualité :

Les adolescents sont préoccupés par ce qu'ils savent ou fantasment d'une sexualité active et irresponsable sur le plan de la contraception de leurs parents biologiques. Citons l'exemple de cette adolescente que la puberté dotait de seins plus gros que sa mère adoptive, qui s'en sentait plus sexy et différente, c'est-à-dire comme sa mère

d'origine, autrement dit « comme une pute », fantasmatiquement parlant. Citons encore cet adolescent qui est convaincu à la survenue de ses premiers émois sexuels qu'il doit être un « étalon » comme son père biologique.

L'identification sexuelle aux parents d'origine peut être défensive : « mes racines ne sont pas si mauvaise, je suis comme elle/lui »

Ceci peut conduire à des passages à l'acte sexuels chez certains enfants adoptés, avec notamment un risque de grossesses augmenté chez les jeunes filles.

L'accès à une maternité précoce permet parfois d'embellir le Roman familial :

Garder l'enfant permet de réaliser ce qu'elle pense être le véritable souhait de sa mère d'origine et d'en réparer ainsi l'erreur.

Donner l'enfant à l'adoption permet en quelque sorte de valider et de pardonner la décision de sa mère d'origine.

L'avortement peut s'interpréter soit comme une destruction de l'enfant qui n'aurait pas du naître par autosacrifice, soit comme l'exercice d'une alternative plus saine pour la jeune femme.

Les adultes adoptés:

Certains adoptés ne réussissent leur individuation qu'après démystification de leurs origines par un véritable travail de recherche.

Pour certains les FAPO resteront actives.

Le degré d'individuation dépend de leur capacité à accepter les faits comme de simples faits et à tolérer l'ambiguïté de leurs origines.

Le stade d'individu séparé capable de choix ne pourra être atteint qu'après l'acceptation que ses origines biologiques sont aussi réelles que l'éducation reçue de ses parents adoptifs.

b) De la réunion des imagos parentales... au dédoublement.

Quand l'imgo précède la rencontre avec le parent...

Dans les situations d'adoptions tardives, les enfants se sont déjà constitués des imagos parentales, qui seront activement à l'œuvre dans la création du lien. Ces imagos sont-elles fixes ou peuvent-elles évoluer avec l'élaboration d'images parentales et d'interactions familiales nouvelles ?

Si l'on s'en réfère à la définition du concept jungien telle qu'elle est proposée par Laplanche et Pontalis, l'Imago est un « prototype inconscient de personnages qui oriente électivement la façon dont le sujet appréhende autrui ; il est élaboré à partir des premières relations intersubjectives réelles et fantasmatiques avec l'entourage familial. » (Laplanche, 2007). Des imagos s'élaborent-elles à nouveau, lorsque l'enfant même grand repasse par des interactions précoces avec sa mère adoptive et se réengage dans le travail de filiation ?

Dans l'installation des premiers liens entre l'enfant adopté et sa famille, Michel Soulé décrit une première phase qu'il nomme « lune de miel », correspondant à la réification de la rencontre avec les parents idéaux, ressourcement narcissique favorable tant pour les adultes stériles que pour l'enfant (cette période est d'ailleurs tout autant le fait des parents qui projettent sur lui l'image d'un enfant idéal). « *Puis peu à peu le travail de désillusion, la prise en considération des réalités, le report sur les parents adoptifs des relations que l'enfant entretient avec ses imagos parentales, et des effets symétriques chez les parents banalisent tous les personnages impliqués* ». L'enfant considère bientôt ses parents comme des parents sexués œdipiens et va repartir en quête de parents idéaux à travers son roman familial (Soulé, 1984). Ce même auteur montre comment les enfants sont généralement aptes à reconstruire de façon exemplaire la continuité de l'imgo parentale tant sur le plan des échanges libidinaux que sur celui du fonctionnement de l'agressivité. Il illustre son propos par les mots de la jeune Carole, 8 ans, adoptée alors qu'elle en avait 3, qui s'adresse à sa mère après s'être fait grondée pour une colère : « *l'adoption fait bien les choses, tu es exactement la mère que j'aurais souhaité avoir si j'avais pu choisir.* » (Soulé M. , 1967).

Du dédoublement de l'imgo parentale au dédoublement des affects.

Danielle Quinodoz, en reprenant le mythe d'Œdipe s'interroge sur les raisons de l'existence de deux couples de parents : cela renvoie-t-il à un fonctionnement psychique inconscient universel, basé sur le dédoublement de l'imgo parentale ? (Quinodoz, 1999)

Œdipe, roi de Thèbes, coule des jours heureux avec son épouse Jocaste jusqu'à ce que la peste vienne décimer son peuple. L'oracle déclare que pour arrêter l'épidémie il faudra trouver et punir celui qui autrefois tua l'ancien roi de Thèbes, Laïos.

Œdipe découvre alors la première terrible révélation : l'inconnu qui l'avait menacé il y a bien longtemps et que notre homme avait alors tué était en réalité Laïos. A ce moment Œdipe pense encore que ses véritables parents sont Polybe et Merope. Il ne les a pas revus depuis des années. En effet, lorsque l'oracle lui avait prédit quelques années plus tôt qu'il tuerait sa mère et épouserait son père, Œdipe s'était résolu à quitter Corinthe afin de les protéger.

Survient bientôt une seconde terrible révélation : à la mort de Polybe, Œdipe découvre que Polybe et Merope ne sont pas ses vrais parents. Ne pouvant pas avoir d'enfant, le couple l'a adopté. Œdipe s'imagine alors que son père biologique est sans doute un esclave ou un berger.

Survient alors la troisième révélation, insupportable : Œdipe apprend qu'il a été mis au monde par Laïos et Jocaste, des parents qui l'ont abandonné et ont voulu le tuer pour écarter la menace que représentait le nourrisson. C'est Jocaste elle-même qui l'a remis au berger chargé de l'exposer dans le désert.

L'oracle s'est donc réalisé : Œdipe a tué son père et épousé sa mère. Il s'en crève les yeux. Jocaste se suicide.

D. Quinodoz suggère que l'introduction du dédoublement de l'imgo parentale répond à une nécessité inhérente au déroulement du récit. Le fait que ces deux couples ignorent mutuellement leur existence comporte un avantage : il permet à Œdipe de passer à l'acte sur des parents qu'il n'affectionne pas réellement.

De ce constat, l'auteur formule une hypothèse : l'existence des deux couples de parents pour Œdipe correspondrait au dédoublement universel des imagos parentales. Par ce mécanisme, il serait possible de dédoubler les affects éprouvés en séparant sur chaque imago des affects qui ne sauraient à un moment de la vie de l'individu coexister harmonieusement dans l'inconscient. Ce processus, qui n'est pas sans rappeler le mécanisme de défense psychotique qu'incarne le clivage, serait cependant universel et permettrait un aménagement œdipien transitoire à visée économique.

Ceci permettrait d'éviter l'angoisse de castration, d'étouffer le conflit d'ambivalence œdipien et le sentiment de solitude que peut éprouver l'enfant face au couple de parents.

Ce mécanisme de défense se retrouve chez tout un chacun : je pense à cet élève qui idéalise son professeur comme si c'était son père adoptif, ou à cette jeune patiente qui idéalise sa tante « comme si c'était sa mère »...

Intéressons-nous maintenant à ces deux images parentales qu'incarnent les deux couples de parents d'Œdipe :

Polybe et Mérope : ce sont les parents investis de tendresse, qui adoptent Œdipe et l'élèvent en parents aimants. Ils représentent le Surmoi protecteur : le fils tentera à tout prix de fuir l'oracle qui prédit la double transgression pour préserver la tendresse qu'il leur voue.

Laïos et Jocaste : l'image de ce couple parental est remplie de sensualité. Ce sont des parents abandonnants. Laïos est le père rival, Jocaste la mère séductrice, l'amante. Ils représentent un Surmoi sadique.

D. Quinodoz suggère que nous intériorisons des imagos parentales qui par moment nécessitent d'être dédoublées en miroir de ces images parentales du mythe d'Œdipe, afin de séparer les affects qui s'y rapportent. Mélanie Klein avait ainsi montré l'intérêt d'éloigner le bon du mauvais dans le but de ne pas abîmer l'objet. Si ces aménagements perdurent et maintiennent l'individu dans une phase pré-génitale, il convient par le

travail d'analyse de rassembler les affects positifs et négatifs sur le même imago, les affects les plus souvent dédoublés étant généralement la tendresse et la sensualité.

Comment se traduirait alors la réunification des imagos dédoublées, au décours d'un travail d'analyse par exemple, et donc la réunion des affects qu'y s'y rapportent ?

La réunion de Jocaste et Mérope pourrait correspondre à l'image d'une mère qui peut prendre soin d'elle, de son mari et de ses enfants tout en restant une amante soucieuse de préserver son plaisir sexuel.

La réunion de Laïos et Polybe serait par exemple l'image de ce père aimant qui cependant défend son royaume en interdisant à son fils de menacer la relation amoureuse qu'il entretient avec sa femme.

Comment penser ce phénomène dans la situation adoptive, lorsque la réalité met en scène deux couples parentaux ? D. Quinodoz suggère que cette réalité peut parfois masquer le phénomène de dédoublement des imagos parentales.

c) Un cas clinique : Jocaste, Mérope... et Guillaume.

Guillaume a été adressé au SHIP par son psychiatre traitant pour évaluation d'un syndrome dépressif et d'un syndrome pseudo délirant ayant pour conséquence l'impossibilité pour ce jeune homme de quinze ans de faire sa rentrée scolaire.

Guillaume se présente donc en consultation de préadmission accompagné de ses deux parents. C'est un adolescent d'origine malienne, au physique imposant mais certes harmonieux, qui porte des tresses africaines. Son visage est figé par la tristesse, il répond succinctement à nos questions, tête baissée, fixant longuement ses chaussures tandis que nous tentons d'en savoir plus sur la nature des difficultés.

Ses parents le décrivent comme triste depuis plusieurs mois, avec un comportement tyrannique à la maison qui bien qu'ancien semble s'être particulièrement accru ces derniers temps, avec notamment beaucoup d'agressivité à l'encontre de sa mère.

Après avoir vu des photos de vacances, Guillaume explique qu'il s'est trouvé gros et qu'il n'a pas voulu « infliger ce corps » aux autres élèves, c'est pourquoi il lui a été impossible de faire sa rentrée scolaire : « je ne peux pas rencontrer 800 personnes dans cet état physique. » Il a depuis une demande quasi délirante par son caractère inébranlable de se faire liposucer, à tel point que sa mère, lassée par les assauts répétés de son fils, a fini par consentir à prendre un rendez-vous avec un chirurgien pour qu'il puisse en discuter avec un professionnel.

Guillaume a 15 ans. Il vit avec ses deux parents et Thomas, un jeune frère très proche en âge, également adopté, avec lequel Guillaume semble entretenir une relation assez conflictuelle. Sa mère n'a actuellement pas d'activité professionnelle : malgré une formation en secrétariat, Madame C. ne travaille que ponctuellement comme bibliothécaire bénévole. Son père est musicien compositeur, il travaille à la maison. Monsieur C. n'est pas entièrement autonome, du fait d'un handicap visuel et auditif qui sont les conséquences évolutives d'un diabète chronique. A sa façon de diriger précisément le regard vers son interlocuteur on en oublie qu'il est non-voyant ; ce dernier aime à dire qu'en travaillant à la maison il « assume son handicap ».

Guillaume est inscrit cette année en seconde dans un nouvel établissement. Ses parents le décrivent comme un enfant ayant toujours eu une personnalité assez rigide avec le besoin de « faire le chef » à la place de son père à la maison. C'est un élève moyen, assez sélectif dans ses matières : il est très bon en français, ce que sa mère voit comme une loyauté envers elle, et a de grosses difficultés en maths. Il existe des angoisses de séparation très fortes et très anciennes entre Guillaume et sa mère, et qui sont d'ailleurs travaillées au travers d'un suivi psychothérapique individuel pour Guillaume. Entre père et fils, la relation est conflictuelle : ils ne partagent que peu d'intérêts communs, aussi sa mère vient-elle souvent médiatiser leurs conflits. La famille a commencé une thérapie familiale depuis un an.

Une hospitalisation est proposée à Guillaume, dans le but d'observer et d'évaluer plus finement la symptomatologie du jeune homme dont on devine qu'elle recouvre à la fois des éléments anciens et des souffrances plus actuelles, et pour l'aider lui et sa famille à

passer ce cap difficile. Nous proposons notamment d'accompagner la reprise scolaire depuis le SHIP.

Guillaume avoue être inquiet par rapport à cette hospitalisation : de façon générale il n'aime pas les changements, il n'est jamais parti en colonie de vacances et a à son actif deux expériences de séjour scolaire qui se sont selon lui mal déroulées.

L'admission de Guillaume est très compliquée, du fait de son opposition, de l'ambivalence manifeste de sa mère, puis finalement quand les choses se dessinent enfin, au prix d'une guidance maternelle importante, l'admission se voit retardée du fait de l'hospitalisation de Monsieur C. qui vient de faire un malaise hypoglycémique. Notons que son diabète n'avait pas nécessité d'hospitalisation depuis plus d'un an.

L'arrivée de Guillaume au SHIP se fait donc après cet épisode familial stressant, probablement à l'origine de la réactivation d'angoisses de séparation. Bien que son père ait parfaitement récupéré de son malaise, Guillaume se demande si on ne prend pas ses soucis « trop au sérieux », et semblera en tirer une certaine culpabilité vis-à-vis de son père qui est, lui, « vraiment malade ». Il nous explique avoir « eu le déclic » et se sentir capable de retourner au lycée. Il est alors dans un déni complet de ses difficultés. Il supporte mal l'hospitalisation qu'il vit comme un enfermement. La séparation est tellement difficile à gérer du côté de Guillaume et du côté de sa mère qu'il nous faut interdire les appels téléphoniques qui sont envahis de supplications de Guillaume à ses parents afin qu'ils le fassent sortir.

Il se montre dans un premier temps peu accessible aux entretiens individuels, du fait de ce déni des troubles et du fait de sa demande de sortie qui vient envahir tout l'espace. Le problème de surpoids vient faire écran à toute autre difficulté. Guillaume rationalise, hyper intellectualise et parvient presque à nous faire oublier les raisons de son hospitalisation. D'un point de vue somatique, Guillaume présente un surpoids avéré, avec un poids d'entrée à 90,5 kg qui correspond à un Indice de Masse Corporelle (IMC) à 29,5. Dans l'unité Guillaume est en difficulté pour créer du lien avec les autres jeunes mais se tient toujours au milieu du groupe, de façon un peu figée, en position d'observateur, en général sous notre regard.

Les entretiens familiaux hebdomadaires nous permettent bientôt d'en savoir plus sur les difficultés anciennes et présentes de Guillaume et de sa famille.

A la maison, Guillaume adoptait ces derniers temps un comportement tyrannique envers tous les membres de sa famille et plus particulièrement envers sa mère, d'autant plus depuis que sa psychologue l'accompagne sur un travail de séparation-individuation.

Les problèmes de séparation entre Guillaume et sa mère ont été très importants à l'entrée en maternelle et au CP. Monsieur C. aime à raconter que lorsqu'il a décidé d'inscrire son fils à la cantine pour le « décoller » un peu de sa mère, celle-ci s'est mise à venir le midi à la grille de la cour d'école pour voir son fils et passer le temps de la récréation avec lui.

Guillaume et son père ont toujours eu des difficultés à s'entendre : là où Monsieur C voudrait lui transmettre le goût de la simplicité et du temps passé ensemble, Guillaume a des exigences importantes et vérifie le prix des choses, leur attachant plus d'importance lorsqu'elles sont chères ou neuves. De plus, il passe son temps libre à jouer sur sa console ou devant la télévision.

Les deux frères ne s'entendent pas très bien : Guillaume évoque un frère toujours enjoué lorsqu'il se décrit lui-même comme une personne taciturne.

Guillaume semble triste depuis plusieurs mois, il se dévalorise énormément. Il a décidé qu'il ne ferait plus rien à la maison, il ne range plus sa chambre alors qu'il a toujours été extrêmement méticuleux, et s'isole beaucoup dans sa chambre. Avant l'hospitalisation, il aurait tenu des propos étranges à ses parents : « vous allez appeler des journalistes pour raconter mon histoire d'adoption et mon hospitalisation au SHIP, et vous allez vous faire de l'argent sur mon dos ». Ces propos, qui peuvent paraître du registre délirant de prime abord, m'apparaîtront ensuite potentiellement du registre fantasmagorique familial, à la lumière de certaines informations livrées par le récit maternel de l'adoption de Guillaume.

Guillaume est originaire du Mali. Il a été adopté lorsqu'il n'avait que 6 semaines.

Le couple C. a du parcourir un long chemin semé d'obstacles avant de pouvoir accueillir un enfant en leur famille : de l'obtention de l'agrément à la démarche d'adoption elle-même, ils ont essuyé des résistances de toutes parts du fait du handicap de Monsieur C.

Celui-ci aime à se décrire comme une personne modeste qui n'aime pas l'argent, et qui veut vivre en accord avec ses idéaux. Militants de nature, Monsieur et Madame C. ont été jusqu'à contacter des journalistes pour faire entendre leur cause. Tous deux racontent avoir été extrêmement heurtés par certaines propositions malhonnêtes durant leur quête, on leur aurait par exemple demandé « à quel prix » ils voulaient un enfant...

Guillaume leur a finalement été apparenté après 10 ans d'attente.

La mère de naissance de Guillaume s'est résolue à abandonner son enfant avant même qu'il soit né, sans doute pour raisons économiques, et s'est tournée vers une institution qui accompagnait les mères dans sa situation de la grossesse à la naissance de l'enfant. Guillaume a ainsi connu sa mère de naissance et maintenu des liens avec elle jusqu'à son adoption. Il n'a en revanche jamais connu l'identité de son père.

Madame C. raconte avec beaucoup d'émotion l'instant où elle a aperçu Guillaume pour la première fois : ce fut sur une vidéo tournée dans cette institution qui montrait l'enfant pendu au bout des bras de sa mère qui le soulevait « comme un ballot de linge sale ». Elle en avait été bouleversée.

Guillaume, quant à lui, n'aime pas revenir sur la période de sa vie datant d'avant la rencontre avec les C. « C'est vous mes parents ! » dit-il brusquement lorsque sa mère fait allusion à sa mère de naissance, dans une volonté ferme de clore la conversation, comme s'il pouvait par là même annihiler cette tranche de vie.

L'hospitalisation de Guillaume se séquencera en trois phases :

la première phase marquée par des angoisses de séparation et le déni de ses difficultés, qui s'apaisera dès que l'on commencera les accompagnements scolaires au lycée ;

une seconde phase durant laquelle Guillaume assouplit ses défenses, se méfie moins de nous, reprenant à son propre compte la nécessité de cette hospitalisation pour accompagner la reprise scolaire vers laquelle il chemine assez rapidement et sûrement ;

une troisième phase qui se traduit par un désinvestissement massif de l'hospitalisation, au fur et mesure que Guillaume réinvestit l'extérieur, au travers de sa scolarisation reprise quasiment à plein temps et des permissions de plus en plus longues au domicile. Guillaume se montre de nouveau de contact très fermé. Au travers des ateliers thérapeutiques se profile une thématique de persécution. Les mots utilisés par le jeune homme ont un sens très fort : il est emprisonné, il est « harcelé » par cette infirmière venu lui dire de se lever pour ne pas être en retard au lycée, et semble persécuté par l'enseignant spécialisé avec lequel la relation est de fait extrêmement compliquée. Lors d'un entretien Guillaume formule la colère et la rancœur qu'il ressent à mon égard, tandis que je perçois chez lui un sentiment encore plus fort, qui me semble du registre de la haine. Parallèlement, il semble que Guillaume s'appuie sur ses ressentis négatifs pour requalifier l'extérieur. Il se dit très heureux du lycée et de tous les professeurs qu'il rencontre. Ses relations avec sa mère se pacifient, Guillaume est même décrit par cette dernière comme un fils idéal qui rit et fait des blagues comme cela n'était pas arrivé depuis longtemps. Guillaume regrette beaucoup les séances avec son thérapeute qui se sont interrompues du fait de l'hospitalisation, et attend impatientement la prochaine séance de thérapie familiale.

Guillaume ne semble alors pas en mesure de faire des liens entre les difficultés d'ajustement que nous observerons face à la sollicitation liée aux soins et les difficultés qu'il pouvait rencontrer au domicile ou au travers de sa scolarité. Il semble traversé par le fantasme que l'on voudrait transformer sa personnalité, fantasme qui trouve probablement un certain écho avec ce qu'on devine du désir paternel lors des entretiens familiaux, où Monsieur C. se plaint d'avoir retrouvé « le Guillaume d'avant ». La question d'une pathologie psychiatrique sous-jacente chemine dans nos esprits et dans celui de ses parents mais n'est clairement pas à l'ordre du jour pour Guillaume qui nous demande expressément « de ne pas toucher à sa personnalité ».

Guillaume rentre donc chez lui après cinq semaines d'hospitalisation, durée qui avait été approximativement estimée et qui lui avait été signalée dès les premiers jours, correspondant au délai nécessaire à une reprise scolaire progressive et accompagnée. Il ne parle plus d'intervention chirurgicale mais de faire un régime et de faire du sport, sans doute encouragé par les quatre kilogrammes qu'il a perdu durant ces cinq semaines, mais aussi sûrement pour se conformer à ce qu'il devine de notre désir pour lui.

Ce suivi m'aura été particulièrement éprouvant dans ce qui s'est agi au niveau transférentiel et contre-transférentiel. Je serai très prudente quant à mes conclusions diagnostiques, je partagerai d'ailleurs mes questionnements avec son thérapeute. La rigidité et le besoin de maîtrise visiblement anciens, l'obstination du jeune homme, l'agressivité passive dont il peut faire preuve dans sa force d'inertie, la méticulosité habituelle qui cède à un bazar désordonné dans sa chambre, l'attachement à la valeur de l'argent et les fortes angoisses de séparation sont autant de traits cliniques qui plaident en faveur d'un trouble de la personnalité de type personnalité obsessionnelle. La possibilité d'une structuration psychotique sous-jacente n'est pas exclue au vu des mécanismes de défense qui semblent être du registre psychotique, à type de clivage, et du fait de ce fonctionnement en tout ou rien. Guillaume a-t-il accès à l'ambivalence ? Je ne pourrais guère l'affirmer. Il est également probable au vu de la thymie triste, de la forte auto-dépréciation, et des idées de culpabilité, qu'un épisode dépressif intercurrent soit venu déborder ses capacités adaptatives et ses défenses névrotiques habituelles, déséquilibrant ainsi un état narcissique déjà fragile, avec une histoire qui commence par un abandon...

Cette situation clinique me revint à l'esprit tandis que je découvrais le concept du dédoublement des imagos parentales comme aménagement œdipien transitoire. N'était-ce pas de cela dont il s'agissait, lorsque Guillaume requalifiait sa mère, la recréait Mérope, idéalisait son thérapeute habituel alors que j'incarnais une mauvaise mère, une Jocaste, qui l'arrachait aux siens, qui leur interdisait toute communication ? Il parvint à mes oreilles que selon l'enquête de Guillaume parmi les autres enfants, il me désignait comme le médecin qui prolongeait le plus les hospitalisations, ce qui lui conférait un

sentiment d'être tombé sur le « pire » médecin de l'unité (alors que dans le même temps était hospitalisée la jeune L, qui était là depuis déjà deux ans).

J'encaissai cette agressivité, le climat de guerre froide dans lequel se déroulaient les entretiens vers la fin de son séjour, les regards meurtriers. Je fus particulièrement ébranlée par la charge émotionnelle intense qui déborda par moment mon psychisme, venant m'interroger sur ma capacité à accepter d'être ce mauvais objet avec ce que cela venait rencontrer de mon histoire personnelle et de mes faiblesses.

Jusqu'à la fin de cette hospitalisation j'ai imaginé incarner un objet maternel, « la mauvaise mère », Jocaste.

Que pouvons-nous entre-apercevoir du conflit œdipien chez Guillaume ? On pressent une relation duelle très chaude entre Guillaume et sa mère, un « trop de plaisir » autour de l'oralité que Guillaume dénoncerait et dont il tenterait de se dégager : « *C'est à cause de toi si je suis gros* », « *tu m'as transmis de mauvaises habitudes alimentaires* », allant jusqu'à parler d' « *empoisonnement* ».

Quand Guillaume était petit, sa revendication principale était de ne pas vouloir être noir. L'adolescent et ses parents font le lien entre cette plainte de jadis et la plainte actuelle « *je suis gros* », de par la même ténacité, le même vécu de grief qu'elle véhicule. Cette plainte est-elle le reflet du conflit œdipien réactivé à l'adolescence au sortir de la période de latence ?

Un autre fait marquant réside dans l'absence de tiers dans cette relation duelle, comme si l'excitation sexuelle qu'elle générerait n'avait pu être limitée par une angoisse de castration, par un interdit du père. La violence que peut manifester Guillaume à l'encontre de sa mère est-elle le miroir d'une violence primitive subie par le garçon liée, à un surplus d'excitation non triangulée par l'Œdipe ? Lorsqu'il dit « *Tue-moi* » à sa mère, est-ce une façon de mettre Jocaste à distance ? Il semble en tout cas que toute tentative de tiers offerte par l'institution par cette hospitalisation ait été rejetée par Guillaume. J'ai la vague impression que ce mécanisme de dédoublement puis de projection d'une imago maternelle dans la relation transférentielle semble lui avoir

permis un aménagement transitoire de son conflit œdipien, en lui permettant de conserver cette relation duelle chaude tout en la rendant plus supportable, mais n'a pas réellement eu d'impact thérapeutique puisque Guillaume n'a jamais été en mesure de réunifier ses imagos maternelles ou de trianguler la relation, malgré la volonté de sa mère plutôt affichée en ce sens...

La violence que j'ai pu moi-même ressentir dans le contre - transfert vient sans doute de la Jocaste sadique et toute-puissante que j'ai commencé à incarner sans m'en rendre compte, sans parvenir à m'appuyer sur le reste de l'équipe pour encadrer cette prise en charge, chose dont je n'ai pris que secondairement conscience à l'occasion d'un fait apparemment anodin : en mon absence, un autre médecin prit la responsabilité d'accorder une permission de sortie à Guillaume. Lorsque je l'appris à mon retour, je m'effondrai, tant j'aurais moi-même eu besoin d'accorder un peu de « liberté » à Guillaume que j'avais malgré moi l'impression de séquestrer ! Pourquoi m'était-il impossible de laisser de la place à un tiers ? Guillaume, en revanche, ne sembla même pas remarquer ce changement.

Il semble qu'il soit impossible pour Guillaume de laisser la place à la représentation ou à la rêverie d'une autre famille. « *C'est vous mes parents* » vient bloquer toute fantaisie, comme si sa filiation adoptive pouvait en être menacée. Du côté de la mère de Guillaume, on peut se demander si la construction du lien de filiation n'est pas sous-tendue par un fantasme de vol d'enfant et une certaine culpabilité à l'égard de la mère d'origine, et ceci en regard de deux indices dans son récit : la vive indignation très actuelle dans le ton de sa voix lorsqu'elle évoque les propositions malhonnêtes auxquelles elle et son mari ont été confrontées durant leur quête d'enfant, et le discours presque haineux envers la mère d'origine et les mauvaises interactions qu'elle lui prête, alors qu'objectivement, cette mère a confié son enfant à l'adoption en prenant soin de maintenir les interactions précoces jusqu'à l'adoption, ce qui est relativement rare.

Que pouvons-nous fantasmer des interactions inconscientes entre Guillaume et son père ? Étonnamment peu de choses... jusqu'à cette fameuse concertation.

Il avait été décidé d'un commun accord entre Guillaume, sa famille et les différents acteurs de leur prise en charge d'organiser une concertation entre l'équipe du SHIP, son pédopsychiatre habituel, et les thérapeutes familiaux.

Nous y découvrirons alors des éléments très surprenants quant à l'histoire familiale, surtout dans la lignée paternelle.

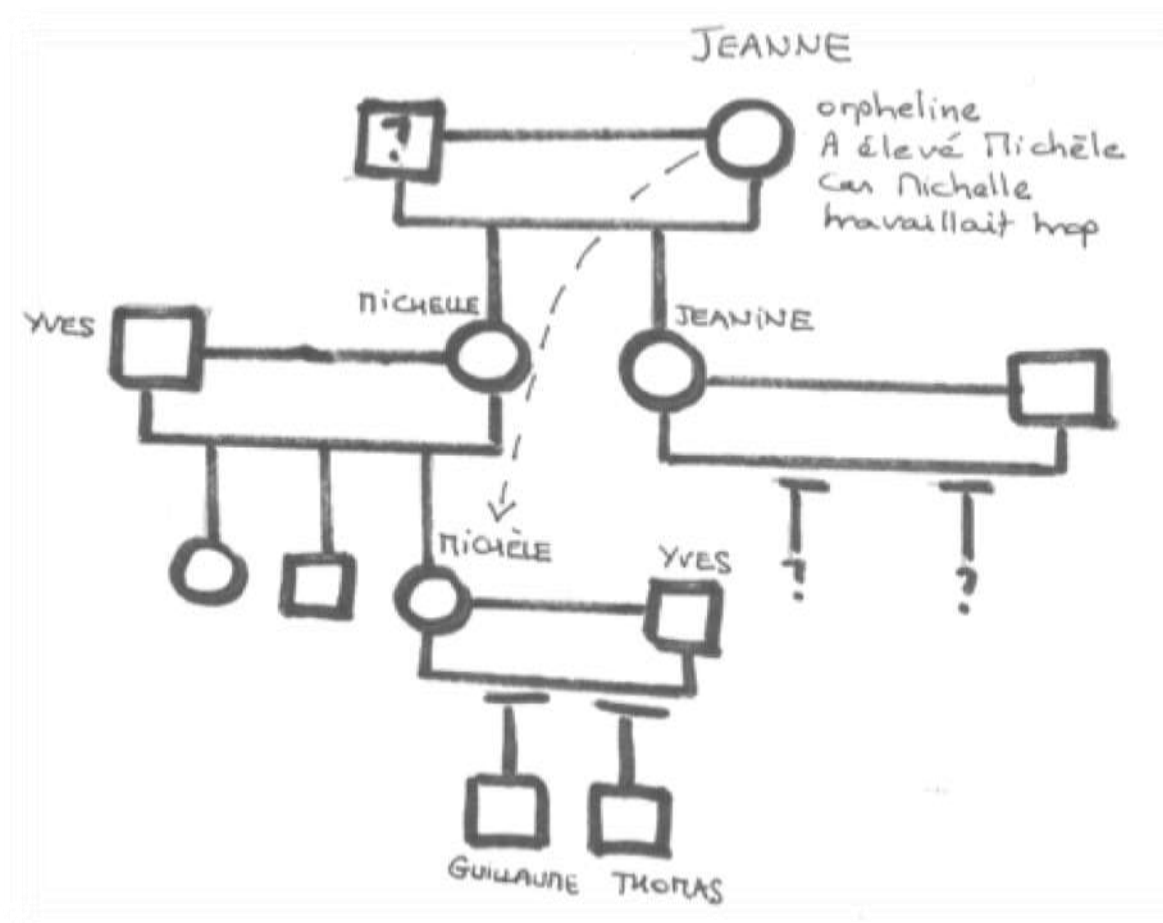
Du pédopsychiatre qui suit Guillaume, nous apprendrons que le suivi psychothérapeutique a été débuté un an plus tôt, dans un contexte d'interactions familiales compliquées, essentiellement entre Guillaume et son père. A ce moment le frère Thomas, le seul de la famille que le thérapeute n'avait eu l'occasion de rencontrer, était extrêmement présent dans le discours des trois autres membres. Madame C. était très en difficulté pour laisser son fils seul avec le thérapeute. Plus Guillaume avançait dans un travail de séparation-individuation entrepris dans le cadre de ces consultations, plus il se déprimait et attaquait sa mère, jusqu'à cet effondrement à la rentrée scolaire.

La thérapie familiale commença cinq mois après le début du suivi de Guillaume. Du début de leurs rencontres le couple de co-thérapeutes retient : une alliance rapide avec Madame, les sourires d'un Thomas qui écoute bien attentivement, un Guillaume avec lequel ils parviennent à tisser quelque chose très lentement, et un Monsieur très dur à « apprivoiser », qui rationalise énormément.

Dans le cadre de cette thérapie, les co-thérapeutes observent les relations entre Guillaume et son père. Elles observent chez Monsieur une faible capacité à s'ajuster à son fils, souvent « à côté de la plaque » dans un discours idéalisé peu adapté à la réalité de ce que vit à ce moment l'autre. Il disqualifie facilement Guillaume, ne semblant lui laisser que peu de place dans sa vie par rapport à l'autre fils plus gratifiant. Il résume ainsi les difficultés familiales : « *Tout a débuté quand Guillaume est arrivé à la maison.* »

Les thérapeutes perçoivent également un conflit conjugal important, et une frustration chez Monsieur quant au fait de devoir organiser la vie familiale autour des besoins des enfants.

Au fil des séances, ils en sont arrivés à travailler sur le génogramme de Madame :



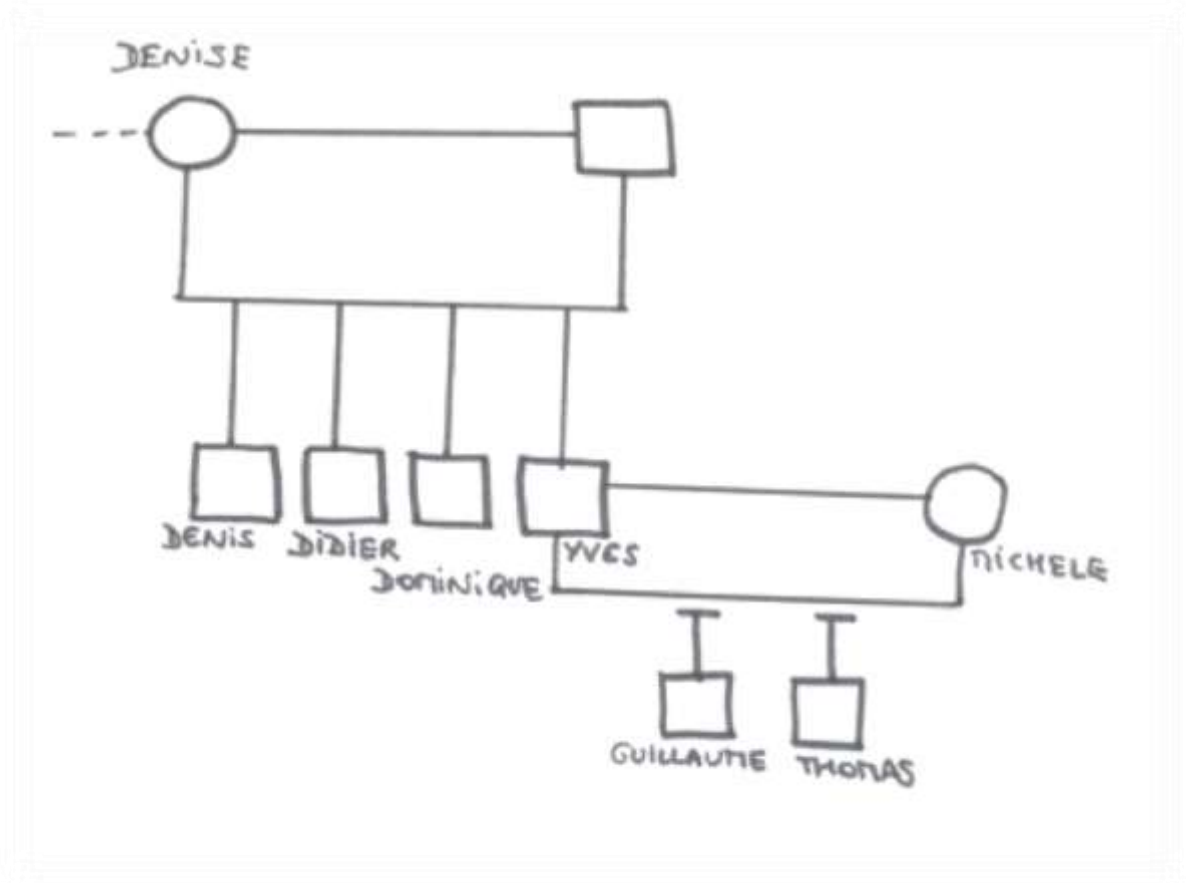
Il existe dans cette lignée une longue tradition de Michel(l)e et de Jeanne, je n'en saurais pas l'origine. Jeanne, l'arrière-grand-mère de Guillaume, s'est retrouvée orpheline dans l'enfance et a ensuite été recueillie par l'Assistance Publique.

Jeanne, la sœur de la grand-mère de Guillaume (Michelle), a également adopté deux enfants.

Michelle, la grand-mère de Guillaume, est décrite comme une femme très catholique et très angoissée par ses problèmes somatiques. Elle a beaucoup travaillé dans sa vie, à tel point que c'est essentiellement Jeanne, sa mère, qui a élevé Michèle (la mère Guillaume).

J'apprendrai également lors de cette concertation que le travail représente une valeur très importante dans cette famille.

Les thérapeutes familiaux ont ensuite abordé le génogramme de Monsieur C. :



La première question qui me vint fut la suivante : Pourquoi Yves n'a-t-il pas reçu un prénom qui commence par la lettre D, comme sa mère et ses frères ?

Il semble que ce fut aussi celle des thérapeutes familiaux, qui m'éclairèrent des informations suivantes. Denise, la mère de Monsieur, souffrait de psychose maniaco-dépressive. Il décrit son père comme un homme très en retrait (il semble que j'en ai même oublié de noter son nom lors de la concertation), fuyant le domicile et l'emprise d'une épouse castratrice. Denise a plusieurs fois répété à son fils durant son enfance : « Tu aurais du t'appeler Désiré, mais puisque tu n'es pas désiré, tu n'es pas une fille, tu es né le 6/05 au lieu du 8, alors tu t'appelles Yves. » Il semble que Monsieur C. ait connu

une relation très perverse avec sa mère, qui l'aurait élevé comme si c'était une fille, en l'affublant de vêtements féminins, en le séquestrant à la maison et lui interdisant d'inviter des camarades de classe. Monsieur C. a le souvenir d'être resté parfois de longues heures la télévision, sans avoir l'autorisation de quitter son siège, jusqu'à en voir l'écran bleu ORTF de l'époque. Il raconte également avoir été plusieurs fois contraint de cuisiner avec sa mère de la viande pourrie qu'ils servaient au reste de la famille à leur insu, se trouvant alors malgré lui complice de l'empoisonnement des siens.

Dominique, le frère d' Yves, souffrait d'un handicap mental. Il aurait subi des violences physiques de la part de leur mère. Yves n'aurait subi que des violences psychologiques.

Sur l'histoire du couple, j'apprendrai qu'ils se rencontrèrent jeunes, Michèle n'avait alors que 16 ans. Yves était un peu plus âgé. A la découverte de son diabète qui se déclarât alors par un coma diabétique, il lui sembla tomber dans un « coma émotionnel ».

Quant il sût qu'il perdrait bientôt totalement l'usage de sa vue, Yves C. fit le choix de se séparer de Michèle. Celle-ci revint cependant le convaincre de reprendre une vie commune au bout d'un an. C'est alors qu'il quitta Paris, ville de son enfance, pour ne plus jamais y revenir. Il a gardé des contacts avec sa mère qu'il rencontre au Croisic. Il s'ouvrit à sa compagne sur les terribles souffrances qu'il avait connu enfant, puis scella ce lourd secret, dans le souhait de faire « table rase » pour recommencer une famille lui-même...

A la lumière de ces éléments nouveaux, on peut se demander si Guillaume, en plus de ses propres empêtements dans son conflit œdipien, n'a pas en plus hérité d'un fantôme ? Qui parle lorsqu'il formule à sa mère qu'elle l'a empoisonné ? Lorsqu'il dit se sentir harcelé, séquestré par les soignants ? De quel grief parle-t-il à travers ce vécu d'injustice d'être gros ? Du sien, de son abandon ? De celui de son père ? Guillaume serait-il le gardien du narcissisme de son père ?

Il semble que le père de Guillaume ait subi un véritable trauma, avec une réification de la menace de castration, chez cette mère qui en a fait une fille. Il est possible que

l'impossibilité d'avoir un enfant de façon naturelle ait réactivé le traumatisme. La perte de la vue, bien qu'expliquée par l'évolution du diabète, n'est pas sans nous évoquer Œdipe qui se crève les yeux, face à l'horreur du trop de jouissance partagée avec sa mère... Cette perte de vue vient-elle symboliser cette castration, qu'il tient à tout prix à faire oublier ? Comment comprendre le bénévolat de Madame, qui vient d'une famille où la valeur travail est prônée, si ce n'est peut-être par souci de protéger Monsieur ? On peut imaginer que le salut psychique de Monsieur C. a pu se faire au moyen d'une grande capacité de sublimation : idéalisme, choix d'un métier artistique, « coma émotionnel »... Comment comprendre l'importance que Monsieur C. attache au fait de n'avoir que peu d'argent ? Cela s'intrique-t-il avec sa problématique de castration ? Guillaume veut lui aussi qu'on lui enlève quelque chose : de la graisse au moyen de la liposuction, pour réparer le trop d'oralité partagée avec sa mère ?

d) La quête des origines

La question des origines a une double valence : le pôle fantasmatique en lien avec le secret des origines, la construction du roman familial, et le pôle historique en lien avec les événements réels qui ont jalonné la vie de l'enfant. (Vallée, 2007)

Dans sa quête, l'adopté n'attend pas seulement une information événementielle, ce qu'il veut savoir c'est pourquoi et comment il est devenu un enfant abandonné, d'entendre ce qu'il en est du désir de ses parents et quelle place occupe-t-il dans cette histoire transgénérationnelle. Il veut être reconnu dans un passé, s'inscrire dans une histoire et être issu d'un désir de vie. Il s'agit d'une quête à la fois identitaire mais aussi narcissique.

Évoquer la question du secret des origines, c'est évoquer la question des origines de l'être humain. Pour l'enfant, cela le renvoie au secret de la sexualité de ses parents, et aux différentes interrogations sur la naissance des bébés. Le secret est constitutif de la construction psychique de l'individu. Choisir de dire ou de ne pas dire est une condition vitale du fonctionnement du « je », qui participe à l'affirmation de soi et à la différenciation avec l'autre.

La fonction constructive du secret a aussi son corollaire qui peut être destructeur ; certains secrets cachés peuvent entraîner des perturbations lourdes et rendent les enfants dans un état de sidération tel qu'ils n'ont plus accès à la pensée. Si l'enfant sent que son histoire première ou sa mise au monde ne peut être parlée avec ses parents adoptifs, il ne sera pas à même de pouvoir faire ce travail psychique de rassembler dans son imaginaire l'histoire de ses géniteurs et l'histoire de ses parents adoptifs pour construire sa propre histoire.

Cette quête des origines peut être détournée de sa simple fonction symbolique lorsqu'elle est mise en acte dans un travail de recherche des parents biologiques de l'adopté, qui peut aller jusqu'à une rencontre et une reprise de lien. Quoiqu'il en soit, il est important de soutenir l'enfant dans l'écriture de son histoire et d'accompagner les parents qui peuvent se sentir menacés dans leur filiation.

4. L'enfant devenant adulte

a) L'adulte adopté : un enfant adopté pour la vie ?

On parle toujours d'enfant adopté, mais qu'en est-il quand ces enfants deviennent adultes ? On peut trouver une page réservée aux « adultes adoptés » sur le site internet de l'association « Perspectives d'adoptés », il semble donc que cette nomination soit au moins revendiquée par quelques adoptés. « Adulte adopté », cela sonne pourtant étrangement, tant il est difficile de dissocier l'acte d'adoption de l'enfance. D'un côté, cela permet de faire exister l'idée qu'un travail de filiation se poursuit tout au long de la vie et du développement affectif de l'individu, de l'autre cela vient signifier que quelque soit la solidité du lien construit, on ne pourra faire fi de la nature même du lien de filiation, avec ce que ça suppose de fragilité.

Et pour autant, nous verrons probablement toujours en ces adultes « l'enfant adopté », l'enfant qu'il a été avant son adoption, l'enfant qui s'est retrouvé seul, l'enfant qui a du quitter tous ses repères familiers, jusqu'à parfois son pays ou sa langue pour refaire famille... Bref, nous verrons un peu de nous-mêmes, de l'enfant qu'on a été, de l'enfant

abandonné qu'on a un jour imaginé être, de la nouvelle famille qu'on a rêvé de connaître...

b) Le départ du domicile parental

Le départ des enfants adoptés rendus à l'âge adulte représente une étape difficile pour les parents, qui peut réactiver un sentiment de perte et leur faire craindre que leur enfant ne se détache complètement d'eux en l'absence de liens du sang « garantissant » le lien affectif. Or, quelques études indiquent que les jeunes adoptés sont plus nombreux que leurs frères et sœurs biologiques à dire qu'ils comptent quitter le plus tôt possible le foyer parental. (Gill et Jackson, 1983 ; Simon et Alstein, 1987 ; Cohen, 1995).

c) Vie affective et accès à la parentalité

La peur du rejet (de l'abandon) rejaillissant sur leur vie intime, certains adoptés vont s'efforcer de trouver différents moyens pour éviter de se sentir vulnérables dans leurs relations. Ces manœuvres de distanciation restent incompréhensibles pour leurs parents, leurs conjoints ou partenaires et leurs amis. Eux-mêmes ne parviennent pas toujours à décrypter ces attitudes, sentiments et comportements, qui peut alors se figer en vécu de honte.

La naissance d'un enfant réactive un vécu très douloureux chez les femmes adultes adoptées qui expérimentent la dyade mère-enfant, la préoccupation maternelle primaire et sont renvoyées à la violence de leur propre abandon.

Le Roman familial est de nouveau très sollicité lors de l'arrivée d'un enfant. Les anticipations de la mère sur son nouveau-né sont le produit de son Roman familial, c'est-à-dire que ses fantasmes concernant ses propres parents vont se trouver confrontés à la réalité de ceux-ci qui deviennent les grands-parents réels de leur petite-fille ou de leur petit-fils.

De même du côté des parents adoptifs, l'arrivée de cet enfant qui ressemble physiquement à sa mère (ou à son père) réactive chez les grands-parents (les parents

adoptifs donc) la croyance en un primat du biologique, et certains ne vont pas se sentir « les vrais grands-parents » de l'enfant.

d) Comment les enfants d'adoptés s'inscrivent-ils dans leur lignée généalogique ?

S'il est chose courante d'évoquer les difficultés des enfants adoptés pour s'inscrire dans une filiation adoptive, on entend beaucoup moins parler des écueils que peuvent avoir certains enfants d'adoptés à s'assurer de leur inscription dans une lignée généalogique, et à se sentir « le vrai petit-fils » de leurs grands-parents. Cela doit évidemment dépendre de la qualité du lien de filiation construit entre leur parent adopté et ses parents. Cette question m'était apparue à l'occasion de la rencontre avec Arthur S., un adolescent de 13 ans que j'avais reçu au CMP L'Ile à Hélice en 2009 en urgence pour un tableau dépressif aggravé, et dont je vais essayer de restituer brièvement la vignette clinique.

Arthur est au milieu d'une fratrie de trois. Son père, pupille de la nation suite au décès de ses parents, a été adopté par le couple S. Il a alors connu une enfance heureuse, grâce à une adoption réussie. En 2002, le père de Monsieur S., le grand-père d'Arthur, est décédé de maladie. Monsieur S. ne semble pas avoir été en mesure de partager la douleur du deuil avec sa famille. Récemment, grâce à Arthur et à sa sœur qui ont fait des recherches sur internet, il a retrouvé son frère biologique. Ce fut une belle rencontre. Aujourd'hui, Arthur est en 4^{ème}. La douleur liée à la perte de ce grand-père, bien que les événements datent déjà de 7 ans, est encore très actuelle, avec l'impossibilité pour Arthur d'accepter la rupture de la transmission directe entre lui et son grand-père. Arthur entretient une relation peu individuée avec son père, un peu adhésive, où la peur de le décevoir semble empêcher un véritable processus de différenciation et de séparation. Le cheminement d'Arthur au cours du suivi vint interroger la question d'un deuil non fait chez son père, l'existence d'angoisses de désaffiliation dont Arthur semble détenteur mais qui ne lui appartiendraient peut-être pas. Arthur semble avoir trouvé une voie de sublimation quant à la douloureuse question de la transmission : il a adopté une grand-mère ! En effet, passant tous les jours sous la fenêtre d'une vieille dame

lorsqu'il rentrait du collège avec son amie, les deux jeunes se sont un jour arrêtés pour bavarder depuis le trottoir. Puis ils se sont arrêtés chaque jour, sont entrés goûter et converser, jusqu'à ce que ce rituel bi-hebdomadaire vienne justifier des présentations entre cette vieille dame et les parents d'Arthur, qui furent heureux de pouvoir se rencontrer enfin. Arthur expliquait qu'il voulait apporter de la compagnie à cette dame car il devinait que ses enfants ne passaient jamais la voir...

C. L'approche transgénérationnelle

1. Quelques définitions

L'**intergénérationnel** concerne des générations en contact direct l'une avec l'autre. Il fait intervenir des messages verbaux, mais aussi les gestes, les attitudes et les mimiques ainsi que les images et les objets privilégiés dans chaque famille, sur un plan plus ou moins conscient.

Au contraire, le **transgénérationnel** concerne la manière dont des événements vécus par des générations disparues pourraient exercer une influence sur la descendance. Alors que les phénomènes intergénérationnels sont observables dans le quotidien des relations familiales, les phénomènes transgénérationnels sont toujours de l'ordre d'une hypothèse. (Tisseron, 2010).

2. L'enfant adopté peut-il hériter d'un fantôme ?

Cette question a été soulevée à l'évocation du cas clinique de Guillaume. Les enfants adoptés, en intégrant une nouvelle lignée généalogique, peuvent-ils aussi en hériter du bagage fantasmatique transgénérationnel ?

Mais revisitons d'abord les définitions des concepts de fantôme et de crypte...

La **crypte**, définie par Nicolas Abraham et Maria Török, est une sorte d'inclusion au sein même du Moi, dont l'effet serait le refoulement conservateur. On peut se la représenter sous forme d'un inconscient artificiel logé au sein du Moi, qui résulte de la perte d'un objet narcissiquement indispensable, dans le cas où cette perte ne peut même pas

s'avouer en tant que telle, à cause d'un secret partagé entre le porteur de la crypte et l'objet perdu.

Le « **travail du fantôme dans l'inconscient** » quant à lui se définit comme le travail, dans l'inconscient d'un sujet, du secret inavouable d'un autre (ascendant, personne aimée proche...ou thérapeute) : « *Le fantôme est une formation de l'inconscient qui a pour particularité de n'avoir jamais été consciente (...) et de résulter du passage, dont le mode reste à déterminer, de l'inconscient d'un parent à l'inconscient d'un enfant.* » (Abraham N., 1978). Claude Nachin étend cette définition au « travail enchaîné dans l'inconscient d'un sujet par sa relation avec un parent ou un objet d'amour important porteur d'un deuil non fait, même en l'absence d'un secret inavouable » (Nachin, 2010).

Les indices psychopathologiques qui peuvent éveiller notre attention sur la présence d'un éventuel fantôme ont fait l'objet de nombreux travaux cliniques chez Nicolas Abraham et Maria Török, puis chez Claude Nachin. En voici quelques-uns : le développement d'une névrose phobique ou obsessionnelle sévère, les délires partiels, en particulier portant sur la filiation, les troubles du comportement, y compris la délinquance inadaptée et les maladies psychosomatiques, peuvent être liés à un effet fantôme. La tendance au clivage du Moi donne lieu à certaines formulations verbales bizarres, à un discours marqué de mots et de syllabes répétitives et peut parfois nous faire ressentir une inquiétante étrangeté à travers certaines productions fantasmatiques. D'un point de vue biographique, notre attention doit être attirée par ce qu'on appelait anciennement les « enfants naturels » (c'est-à-dire les enfants non reconnus par leur père), les orphelins mais aussi les patients séparés tôt d'une personne ayant joué un rôle important dans leur maternement. En effet, de telles conjonctures peuvent conduire à des cryptes, ou à un effet fantôme.

Ainsi Guillaume, qui n'a jamais connu sa grand-mère (lui a-t-on dit qu'elle était morte ?), semble pourtant avoir rejoué le même type d'interactions avec sa mère adoptive que celles qui se jouaient entre son père adoptif et sa grand-mère. Le trauma subi par son père est-il venu se loger dans une crypte chez Guillaume ? On peut aussi voir cela du côté

de la mère de Guillaume qui, détentrice du lourd secret, en a peut-être modifié inconsciemment ses modalités d'interaction maternelles.

Par association, on peut aussi se demander si le jeune Romain – Robinson du cas clinique développé au début de ce travail n'a pas lui aussi hérité du fantôme de son grand-père maternel qu'il croit mort...

D. L'approche systémique

1. Le mythe familial

Robert Neuburger propose de définir la famille comme un groupe fonctionnel, lieu de constitution de l'identité individuelle et de transmission transgénérationnelle, qui est cimenté par ce qu'il nomme le « **mythe familial** ». (Neuburger, 2005)

Par ce terme il désigne la croyance montrée en des caractéristiques, en des spécificités du groupe, qui fonde une identité collective par différenciation au monde extérieur. Ces croyances concernent tous les niveaux de réalité de la famille ; l'ensemble de ces croyances constitue la « personnalité » d'une famille, le mythe d'une famille.

La structuration mythique d'une famille comporte cependant un point faible : pour constituer une famille il faut partager les croyances concernant les différents niveaux de fonctionnement, ce que l'on appelle les valeurs du groupe familial. Ces croyances peuvent devenir problématiques si elles deviennent des convictions pour certains membres de la famille, l'impossibilité d'imaginer des valeurs alternatives pouvant entraîner des comportements générateurs de difficultés ou des incapacités à résoudre des problèmes.

Le mythe familial peut être menacé soit par des éléments qui singularisent trop la famille (ce que peut parfois représenter l'acte d'adoption), soit au contraire par des éléments qui banalisent trop la famille en gommant ses spécificités.

Les dysfonctionnements d'un enfant adopté sont souvent mal vécus et dénoncés avec violence par ses parents adoptifs, car au delà des difficultés propres de l'enfant, la

famille peut vivre cela comme l'échec du groupe familial qui n'a pas été à la hauteur de ses propres valeurs mythiques.

2. La greffe mythique

Robert Neuburger s'intéresse au mode d'entrée dans le groupe familial : il ne fait pas de différence majeure entre l'adoption et la filiation naturelle, en cela que l'enfant dans un cas comme dans l'autre entre dans la famille par un acte civil exprimant la volonté des parents d'inscrire l'enfant dans leur filiation.

L'entrée dans un groupe, quel qu'il soit, est assortie d'un rituel, une façon de payer de sa personne, pour obtenir une reconnaissance de son appartenance. Que le mode d'entrée soit plus ou moins sélectif, il est constant de passer par une phase d'observation avant l'inscription définitive dans le groupe. Le sentiment d'appartenance repose essentiellement sur la conviction d'une différence avec le reste du monde, les « non-affiliés » : il faut donc vérifier que le nouvel affilié se comporte, à cet égard, de façon adéquate, respecte cette différence.

La famille est un groupe particulier du fait que c'est un des seuls groupes où le désir d'appartenance des membres est présupposé. Dès la naissance, ou même parfois avant, il sera attribué à l'enfant des qualités, des particularismes qui le lient au groupe, des signes physiques ou psychiques qui lui sont allégués et qui le rendent « familier ».

Ceci diffère pour les enfants adoptés, pour qui l'affiliation au groupe familial va devoir passer par un processus de **greffe mythique**, processus qui peut parfois se trouver entravé par le **mythe de vérité** cultivé autour de l'adoption : celui de la nécessité de révéler le plus tôt possible la vérité de filiation. Il n'est pas question de remettre en cause la nécessité pour l'enfant de connaître son histoire ; R. Neuburger nous invite simplement à la prudence et la modération : « *Il nous paraît qu'une norme de vérité se transforme vite en morale de vérité à l'allure surmoïque, paralysant le tissage des liens entre l'enfant et ses nouveaux parents.* »

3. Transmission

Le mécanisme de réparation le plus efficace du mythe familial semble être l'oubli : oublier tout ce qui fait ombre au mythe familial : « *La transmission c'est avant tout la transmission de l'oubli, de ce dont il ne faut pas se souvenir afin de soutenir, maintenir le mythe d'une famille...* » (Neuburger, 2005).

La finalité de la transmission est de transmettre à un sujet la capacité de transmettre, c'est-à-dire la capacité de prolonger le récit, de l'enrichir, de le transmettre à son tour.

La greffe mythique va donc dépendre non seulement de ce qui a pu être transmis du mythe familial des parents adoptifs à leur enfant, mais aussi de ce que celui-ci va être en capacité de transmettre à son entourage ou à ses propres enfants quand il sera parent à son tour.

4. Les conflits de loyauté

Les systémiciens se sont intéressés au jeu des loyautés à l'égard des différents membres dans les relations intrafamiliales. Selon I. Boszormenyi-Nagy, tous les membres d'une famille sont enveloppés dans un tissu de loyautés mutuelles consistant en un ensemble de droits et de redevances réciproques. (Boszormenyi-Nagy & Spark, 1984). F. Seywert considère que dans la situation des enfants adoptés, il existe une loyauté primitive envers les parents biologiques et une loyauté acquise envers les parents adoptifs. (Seywert & Kaufmann, 1998). S'il y a compétition entre ces deux loyautés, il peut y avoir conflit de loyauté. Ce conflit peut être alimenté par le mécanisme de dédoublement et clivage des imagos parentales sur les deux couples de parents, avec des conflits au niveau des mouvements identificatoires, comme cela a déjà été évoqué dans les chapitres précédents. Selon I. Boszormenyi-Nagy, plus un individu est empêché de manifester sa loyauté, plus ces liens peuvent s'exprimer de façon détournée, notamment à travers un comportement symptomatique, qui peut alors faire suspecter une la mise en jeu d'une loyauté invisible.

E. Les apports de la théorie de l'attachement

1. Quelques rappels sur théoriques sur les concepts d'attachement/MIO

La théorie de l'attachement, développée par John Bowlby, s'appuie sur le principe de base qu'un jeune enfant a besoin, pour connaître un développement social et émotionnel normal, de développer une relation d'attachement avec au moins une personne qui prend soin de lui de façon cohérente et continue (« caregiver »).

Les enfants en bas âge s'attachent aux adultes qui se montrent sensibles et attentionnés aux interactions sociales avec eux, et qui gardent leur statut de caregiver d'une façon stable au moins plusieurs mois durant la période qui va de l'âge de six mois environ jusqu'à deux ans. Vers la fin de cette période, les enfants commencent à utiliser les figures d'attachement (c'est-à-dire l'entourage familial) comme base de sécurité à partir de laquelle ils vont explorer le monde, et vers qui ils savent qu'ils peuvent retourner. Les réponses de l'entourage au comportement de l'enfant guident le développement de **schèmes d'attachement** (des modèles opérationnels de l'environnement et de l'organisme construits et élaborés par l'enfant), qui sont au nombre de 4 : secure, évitant, ambivalent/résistant, et désorganisé. Ceux-ci seront à leur tour la base de la mise en place des **modèles internes opérants** qui régiront les sentiments, pensées et attentes des individus par rapport à leurs relations, et ce dès l'enfance.

2. L'adoption sous l'angle de vue de la théorie de l'attachement

La première étude de la question de la capacité d'attachement des enfants qui n'ont pas connu de figure d'attachement dans les premières années de leur vie fut réalisée à grande échelle sur plusieurs milliers d'orphelins roumains adoptés par des familles occidentales après la chute du régime de Ceausescu. Les English and Romanian Adoptees Study Team, conduites par Michael Rutter (Rutter, 2002) suivirent certains des enfants jusqu'à l'adolescence, en tentant de démêler les effets du défaut d'attachement, de l'adoption, de la mise en place de nouvelles relations, des problèmes physiques et des

problèmes médicaux, tous liés à leurs premières années. L'étude de ces enfants adoptés, dont les conditions de vie initiales étaient problématiques, fut assez réconfortante puisque beaucoup d'entre eux ont connu un développement correct. Les chercheurs en conclurent que la séparation d'avec les familiers est seulement l'un des nombreux facteurs qui déterminent la qualité du développement. Bien qu'un taux important de schèmes d'attachement insécure atypiques fut trouvé comparé aux enfants nés dans leur famille définitive ou ayant été adoptés très tôt, 70% des enfants adoptés tardivement ne montrèrent pas de désordre marqué ou sévère du comportement d'attachement.

Les adoptions dites précoces (avant 7 mois) concernent des enfants qui n'ont pas encore constitué de figures d'attachement, et qui pourront donc le faire pour la première fois avec les parents adoptifs. Après 7 mois, il s'agit d'une adoption tardive, et la question est de savoir si l'enfant a pu ou non établir une relation d'attachement avant l'adoption. Les enfants élevés en orphelinat peuvent avoir développé des troubles de non-attachement et un comportement de sociabilité indiscriminée. Parfois ils ont manqué de protection dans leur première famille, ont été négligés. D'autres ont pu tisser des liens de qualité avec une famille d'accueil. Ces enfants n'arrivent pas vierges, prêts à s'attacher à des parents nouveaux, mais ont pu au contraire développer une profonde méfiance à l'égard de toute personne censée les protéger. (Guedeney & Dubucq-Green, 2006).

Plus récemment, une équipe italienne menée par deux psychologues, Barbara Ongari et Francesca Tomasi a réalisé une recherche-action abordant les représentations des relations d'attachement des enfants adoptés et celles de leurs parents. (Ongari & Tomasi, 2010). (Roman, 2002) Cette recherche utilise une approche narrative, par l'utilisation de cartes d'histoires à compléter, de dessin et de jeu libre avec les enfants et par la réalisation d'un entretien avec les parents sur les représentations de la parentalité et sur la qualité d'attachement (*Caregiving interview*, Georges et Solomon, 2002). Leur hypothèse est que la sécurité de l'attachement des parents influence la construction des modèles d'attachement sécurisés chez les adoptés.

La plupart des enfants observés se révèlent insécurisés ou désorganisés, dû au fait que leurs premières expériences d'abandon ou traumatiques interfèrent négativement dans la construction de liens familiaux rassurants. Fréquemment, les parents montrent un fonctionnement défensif rigide et insécurisé.

Quelques facteurs de risque prédictifs de l'instauration d'un mauvais schème d'attachement sont repérés :

L'allongement de l'intervalle de temps entre l'appariement proposé par l'organisme autorisant l'adoption (OAA) et la première rencontre effective du couple avec l'enfant.

La multiplication des voyages dans le pays d'origine avec la multiplication des séparations avant le départ de l'enfant avec ses parents adoptifs : ils représentent la répétition du trauma d'abandon, qui réactive des angoisses archaïques et des vécus d'inadéquation. Réciproquement est mise en crise l'organisation défensive des parents adoptifs, centrée sur la représentation de soi en tant que figure parentale accueillante et stable, différenciée par rapport aux images des parents d'origine perçus comme incapables et abandonniques.

De mauvaises conditions altérant la qualité de la première rencontre avec l'enfant, événement que tous les parents conservent imprimé en mémoire, puisqu'elle représente le début de la nouvelle vie familiale, et se retrouve souvent comparée à l'accouchement, comme une sorte de naissance de l'enfant réel.

Le développement chez les parents d'un sentiment d'être inapproprié ou d'être mis à l'épreuve de façon continue face à la question des origines posées par leur enfant.

Cette étude retrouve plus souvent chez les pères des modèles internes d'attachement de type sécurisé, qui leur permettent de répondre d'une manière empathique aux besoins émotionnels de leurs enfants, que chez les mères où les représentations insécurisées ou désorganisées de l'attachement prévalent. Ceci peut s'expliquer d'une part par les expériences d'abandon et de traumatisme vécues par l'enfant et d'autre part par la rupture temporaire des équilibres et organisations dynamiques intrafamiliaux suscitée par l'arrivée de l'enfant adopté. Ceci exige des capacités relationnelles réparatrices

particulièrement développées de chaque côté pour ne pas générer de relations intrafamiliales dysfonctionnelles. Les narratifs de ces parents expriment l'anxiété liée au fait de faire face à des enfants perçus comme incontrôlables et inadéquats à l'intégration sociale (« *Ce sont des petits sauvageons* », dit Madame F-C en parlant de Miguel et Carlos).

La partie « action » de cette recherche réside dans le fait que partager avec les chercheurs leurs difficultés en tant que *caregiver* permet à ces parents de mieux comprendre les difficultés émotionnelles des enfants, en améliorant leur propre capacité réflexive. Ces premiers résultats montrent en outre l'efficacité des procédures narratives.

Les chercheurs de cette étude concluent avec l'importance de la capacité parentale à tolérer et à être en empathie avec le « non-savoir » relatif à l'histoire tant sociale qu'intérieure de l'enfant, qui apparaît comme l'une des compétences émotionnelles fondamentales de parents adoptifs, aussi bien que leur renoncement à attendre pour eux-mêmes de la reconnaissance.

3. Adoption et résilience

Le concept de résilience, que l'on doit à B. Cyrulnik, est largement associé à l'adoption. Il désigne la capacité de résister à un traumatisme et celle de se reconstruire après.

La résilience affective est un concept spécifiquement utilisé par les théoriciens de l'attachement : les comportements de recherche de proximité d'un enfant préverbal et les questionnaires de représentations d'attachement évaluent comment une personne qui a acquis un style affectif sécure aura, en cas de malheur, plus de possibilité de rencontrer un tuteur de résilience et d'en faire une nouvelle base de sécurité pour l'aider à revivre.

On parle également de résilience familiale : quand la famille est soutenante, elle aide au processus de résilience, mais elle peut aussi l'empêcher quand elle est rigide ou elle-même traumatisée.

Les mécanismes de défense distinguent les réactions adaptatives qui empêchent la résilience (régression, violence, projection) à celles qui en facilitent le processus néodéveloppemental (mentalisation, altruisme, engagement, humour, créativité). Certaines défenses comme le déni ou le refuge dans la rêverie ont un effet protecteur momentané qui peut empêcher la résilience s'ils se prolongent.

Plus spécifiquement à l'adoption, il a été montré qu'un plus grand confort matériel favorise souvent la résurgence de souvenirs traumatiques, comme si l'être humain parvenait mieux à mettre entre parenthèses les drames qu'il a subi lorsqu'il est obligé de mobiliser toute son énergie dans une lutte pour la vie.

III. Etude clinique sur trois familles

Partant de mon intérêt pour le roman familial et l'établissement des liens de filiation chez les enfants adoptés avec leur nouvelle famille, je me suis bientôt confrontée à la difficulté d'explorer un univers fantasmatique tout en suivant une méthodologie à peu près objective. Comment construire un protocole qui puisse me donner accès à ce matériau et qui ne comporte pas trop de biais liés à l'examineur ?

A. Méthode

En m'appuyant sur la réflexion de professionnels du suivi psychologique d'enfants adoptés et en m'assurant de leur participation à la recherche, j'ai pu imaginer le protocole suivant :

Sélection de familles adoptives volontaires pour participer bénévolement à la recherche avec leur(s) enfant(s) ;

Premier entretien parents - enfant(s) afin d'aborder l'histoire de l'enfant, de la rencontre et celle de cette nouvelle famille, avec un temps individuel avec l'enfant au cours duquel il lui est demandé de réaliser le **dessin d'une famille imaginaire** ;

Deuxième entretien avec les enfants seuls pour la réalisation du **dessin de famille** et la passation du **test de Patte-Noire**. Lorsqu'il s'agissait d'une fratrie seul le test de Patte-Noire a été réalisé sur des temps individuels séparés.

Troisième entretien avec les parents adoptifs seuls et reçus individuellement pour aborder leur enfance, leur famille, l'histoire du projet d'enfant dans leur trajectoire de vie et les fantasmes qu'ils peuvent nourrir sur la famille d'origine de leur enfant.

1. La sélection

Les familles ont été recrutées lors de la consultation adoption du CHU, dirigée conjointement par un pédiatre et un pédopsychiatre, les Dr Picherot et Gorans, à

laquelle j'ai eu la chance de participer deux années durant. Ces familles avaient été considérées éligibles selon les critères suivants : elles devaient avoir adopté un ou plusieurs enfants, les enfants devaient être âgés de 6 à 11 ans. Il n'y avait pas de critère concernant l'âge d'arrivée de l'enfant. La consultation adoption du CHU comporte des missions de prévention et d'orientation, aussi n'y avait-il pas de sélection par rapport à une pathologie particulière chez l'enfant. Ces familles, qui m'avaient déjà manifesté leur intérêt lors de la consultation, ont pu être recontactées par courrier et y répondre favorablement. Ce courrier expliquait l'objectif de la recherche et son déroulement. Les enfants ont bien sûr eux aussi donné leur accord. Les familles qui ont participé ont été prévenues que je ne pourrais leur faire de compte-rendu individualisé mais qu'elles recevraient une synthèse générale des résultats de cette recherche. Elles ont également été informées de leur possibilité de se retirer de cette recherche à tout moment et l'anonymat des données utilisées leur a été garanti.

2. Les entretiens

Le premier entretien familial ainsi que les entretiens individuels de parents ont été menés grâce à la technique de l'entretien semi dirigé, dont la construction a été validée par D. Gorans. Dans un souci de fidélité, les entretiens ont été enregistrés par une prise sonore et ont été secondairement retranscrits.

3. Le dessin de famille

Justificatif théorique :

Le dessin est l'instrument privilégié d'exploration de la vie imaginaire infantile. Ce que l'enfant ne peut exprimer de ses rêveries, désirs, préoccupations, craintes trouve un espace de représentation possible par le dessin qui offre un plaisir analogue aux jeux et fantaisies diurnes. L'activité graphique ouvre la voie à l'inconscient, elle permet une actualisation des fantasmes sur un mode imaginaire. Elle obéit, comme le rêve, aux opérations de déplacement, condensation et figuration symbolique.

Dans leur étude sur l'activité graphique, J. Levine et al. montrent que l'enfant en difficulté exprime à travers le dessin des angoisses de rupture avec les liens

d'appartenance, tout en trouvant des stratégies de liaison (Levine J, 1996). Cette approche du dessin « anti-cassure » paraît spécialement pertinente pour l'abord clinique des enfants adoptés.

Le premier dessin de famille demandé aux enfants est le dessin d'une famille imaginaire, suivant la technique de Louis Corman. (Corman, 1967)

« Dessine une famille que tu imagines, que tu inventes. Dessine tout ce que tu voudras : les personnes d'une famille, et si tu veux, des objets, des animaux. »

S'ensuivent quelques questions après la réalisation du dessin sur chacun des personnages selon la méthode des préférences-identifications : âge/sexe/rôle dans la famille/ le plus gentil/le moins gentil/ le plus heureux/ le moins heureux/ qui voudrais-tu être ?

Le deuxième dessin de famille doit répondre à la consigne suivante :

« *Dessine ta famille* », et respecte à peu près les mêmes règles de passation.

4. Le test de Patte-Noire

On doit également ce test au psychiatre nantais Louis Corman qui proposa entre 1959 et 1961 « Les aventures de Patte Noire » (test PN en abrégé), afin d'explorer « les conflits profonds de l'âme enfantine » (Corman, 1972). L'enfant est invité, à partir de 19 planches, à raconter l'histoire d'un petit cochon distingué de ses frères et sœurs par une tâche noire à la patte, caractéristique qu'il partage avec sa mère. Ce test projectif, qui s'adresse aux enfants de 4 à 11 ans, permet l'exploration des tendances inconscientes par le biais des mécanismes de défense et en plaçant l'axe œdipien au cœur du psychisme. Il permet l'investigation de l'axe identité-identification, dans la mesure où il teste les capacités d'individuation et la mise en place des repères générationnels, puis sexuels. Il apporte également des indications sur les choix objectaux. Le choix de cet outil a été préconisé devant la nécessité d'explorer la complication des enjeux œdipiens dans cette situation de filiation particulière et à la recherche d'un éventuel fragment de roman familial pour tenter d'y répondre.

La passation du test s'est déroulée suivant la méthode de Louis Corman dans une version légèrement simplifiée qui prévoyait l'étape des thèmes, des préférences identifications (sélection des cartes en deux tas selon les cartes appréciées ou non) et l'étape des questions de synthèse.

Dans un souci de fidélité toujours, les enfants ont été enregistrés lors de la passation du test et leurs réponses ont été secondairement retranscrites, et afin de réduire le biais lié à l'expérimentateur, les résultats du test ont été soumis à l'analyse de deux psychologues cliniciennes pour enfants différentes.

Afin de refermer ces aventures, il a été demandé à chaque enfant de réaliser un dessin libre sur les aventures de Patte Noire.

B. Résultats

1. Françoise et ses parents

« Un nouveau famille : des nouveaux parents pour moi et un nouveau enfant pour les parents » : voici la définition que propose Françoise, 10 ans, pour le mot « adopté ».

Françoise est originaire d'Haïti. . C'est une jolie jeune fille, à la peau noir sombre et aux cheveux tressés. Grande et mince, la puberté précoce qu'elle a déclarée la fait paraître plus âgée. Elle avait déjà 6 ans lorsqu'elle est arrivée dans sa famille adoptive française. *« Je me souviens quand je fouillais les placards. Je visitais la maison que je ne connaissais pas et je rencontrais des gens que je ne connaissais pas. »*

Françoise est en CM1. Elle hésite encore entre les métiers de baby-sitter car elle aime les bébés, cuisinière ou serveuse. L'école, c'est un peu dur. Dans ses temps libres elle joue au handball, aux jeux vidéos ou regarde la télévision.

Monsieur T a 45 ans. Il travaille chez un concessionnaire. Madame T., 46 ans, est employée de mairie. Elle souffre d'une polyarthrite qui s'est déclarée à l'âge de 7 ans, aussi a-t-elle abordé sa vie adulte avec l'idée que le projet d'enfant passerait par une adoption, du fait du retentissement potentiel d'une grossesse sur l'évolution de sa

maladie, par peur de mettre au monde un enfant en mauvaise santé (il y a plusieurs personnes atteintes de handicap dans sa famille) et par anticipation de sa probable incapacité physique et motrice à mater un nourrisson. Lorsque le couple s'est formé et que le désir d'enfant a commencé à poindre, Monsieur T. a donc lui aussi fait ce cheminement pour rejoindre son épouse sur ce désir d'adoption.

Une fois l'agrément obtenu en 2004, les futurs parents entament une démarche individuelle en Haïti, et se voient attribuer Françoise en septembre 2005. La première rencontre n'aura lieu qu'en février 2007. La gestion d'un tel délai leur a été difficile : « *on se téléphonait, on avait une enfant au bout du fil, c'était un peu compliqué.* »

a) *L'histoire de Françoise*

Quatrième enfant d'une fratrie de cinq, Françoise a grandi avec ses parents et ses frères et sœurs jusqu'à l'âge de 4 ans au nord de Port-au-Prince, sur l'île de la Gonâve. Elle se souvient assez bien de sa famille d'origine, et de l'époque qu'elle a passé à la crèche. La famille a dû se séparer des deux plus jeunes sœurs, pour raisons économiques, à l'occasion de la naissance du cinquième. Mais tandis que la petite sœur est retournée auprès de leurs parents, Françoise est restée à la crèche jusqu'à son adoption. Les parents adoptifs de Françoise n'ont pu trouver aucun dossier administratif lorsqu'ils sont venus, et ne disposent que de quelques informations orales et des souvenirs de leur fille. A la crèche, Françoise s'est attachée à une éducatrice du nom d'Aline qu'elle a eu besoin d'appeler quelquefois pour donner de ses nouvelles à son arrivée en France.

b) *La première rencontre et l'arrivée en France*

« On est arrivés tard à l'aéroport, du coup on n'est pas rentrés dans la crèche, il faisait déjà nuit. On l'a récupérée derrière un grand portail. Elle n'avait rien, juste sa robe et des tongues. Pas de sac, rien, pas d'effets personnels. On est montés dans la voiture avec d'autres familles et enfants qui allaient aussi à l'hôtel. Françoise est montée derrière dans le 4x4 avec les autres enfants comme ils en avaient l'habitude. On l'a prise avec nous devant. A l'hôtel on n'avait pas de sourire. On a des photos, on voit le sourire

apparaître petit à petit. » raconte Monsieur T. Françoise ajoute qu'elle se rappelle bien de la première photo prise sur le lit.

A l'arrivée en France, Françoise a présenté des troubles de l'endormissement, qui ne se sont résolus que récemment. Ses deux parents se relayaient à son chevet au milieu de la nuit pour lui tenir la main. Françoise a vite réclamé à aller à l'école, elle voulait voir d'autres enfants, si peu familière était-elle avec ce nouveau statut d'enfant unique. Françoise, qui parlait créole petite fille, est alors encore en assez grande difficulté avec la langue française : « *Beaucoup de questions et je ne comprenais pas tout... Souvent c'était moi la plus noire de tous. Ici c'est différent : on ne mange pas dans une classe, on mange dans une cantine. Là, les classes elles étaient mélangées, petits et grands. A l'école il y en a qui se moquent : Françoise... Moi je rajoute, Françoise, la reine de la France !* »

Dans le quartier, il y a une autre petite fille qui vient de la même crèche en Haïti, et qui est arrivée en France deux ans plus tôt. Françoise est devenue très amie avec cette petite fille, avec qui elle aime évoquer des souvenirs de là-bas.

Il faudra un peu de temps pour que Françoise trouve sa place dans la famille élargie, notamment auprès des grands-parents maternels que le dynamisme de Françoise semble un peu « décoiffer » !

c) L'histoire de Madame T.

Guislain T. pense avoir été surprotégée par sa famille du fait de sa maladie. Son père était chaudronnier. Sa mère ne travaillait pas, elle s'occupait des quatre enfants et notamment du frère aîné qui souffrait d'une infirmité motrice cérébrale. La famille n'est pas épargnée par la maladie, la tante paternelle souffre de sclérose en plaque. Pour autant aucune fragilité n'a pu être génétiquement identifiée.

Guislain a reçu une éducation assez stricte, d'un père autoritaire et d'une mère dont elle se sentait plus proche.

Benjamine de sa fratrie, c'est la dernière à quitter le domicile parental pour aller suivre une formation de technicienne laborantine à Angers pendant deux ans. « *Moi j'ai*

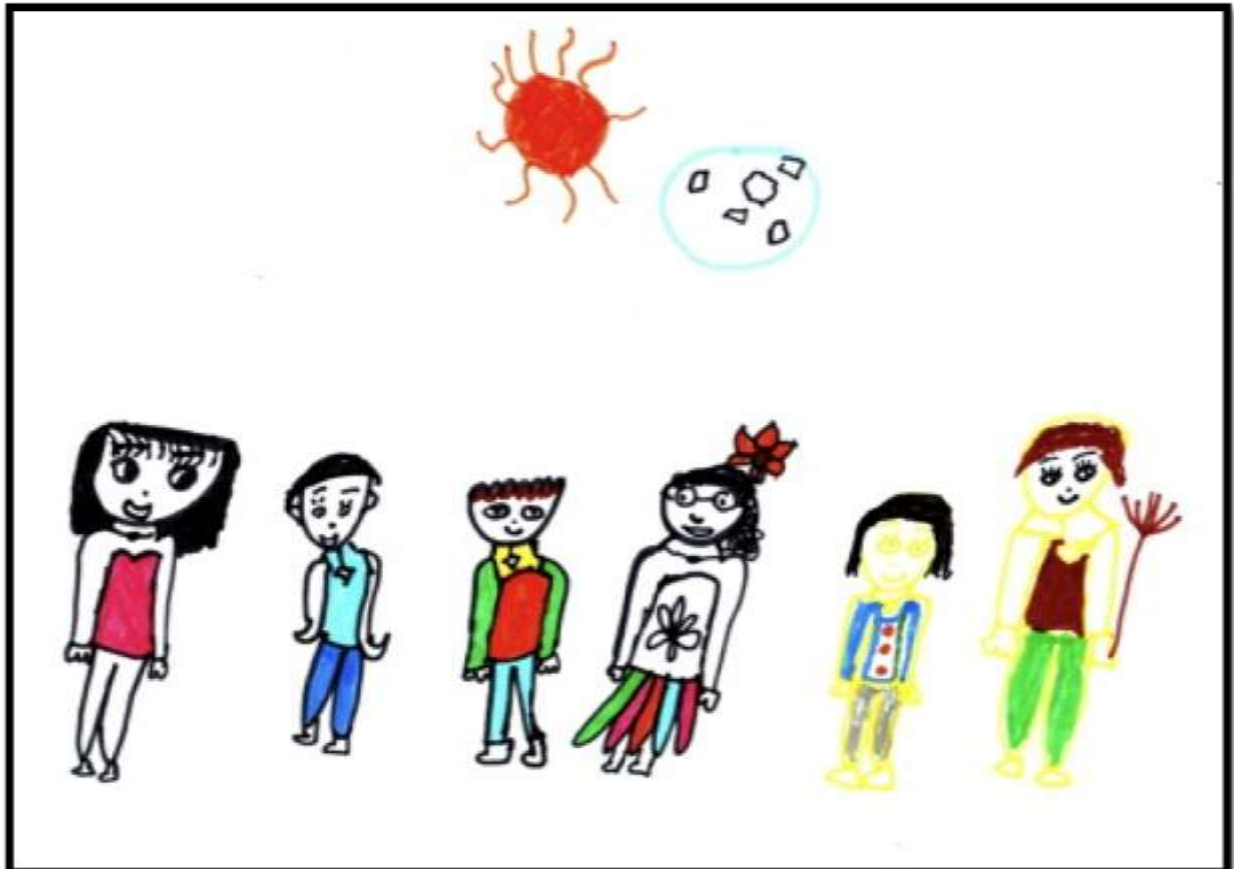
toujours été décalée... » Sa prise d'autonomie a malheureusement été entravée par la mauvaise évolution de sa polyarthrite qui a nécessité plusieurs interventions chirurgicales avec de longues convalescences qui l'ont contrainte à retourner vivre chez ses parents. L'aggravation de son handicap justifie une réorientation professionnelle, et Guislaine passe avec succès des concours administratifs.

En 1997, elle fait la connaissance de Christian par l'intermédiaire d'un site de rencontre sur Minitel. Le couple se marie et s'installe l'année suivante. Lorsqu'ils commencent à parler d'adoption, la famille de Guislaine s'inquiète : « *Tu prends de gros gros risques avec l'adoption.* »

d) L'histoire de Monsieur T.

Fils d'un employé de mairie et d'une employée de maison, troisième d'une fratrie de 5 enfants, Christian a grandi à Ancenis en recevant une éducation traditionnelle des années soixante. A 15 ans, il demande à ses parents à pouvoir partir en pension par « choix personnel » : Christian commençait à rêver de devenir religieux. Cette aspiration ne persistera point, car Christian suit finalement des études de commerce à Saint-Etienne, revient chez ses parents à Ancenis à l'occasion d'un premier poste, puis repart du domicile parental pour un nouvel emploi à Saint-Nazaire, où il s'installe jusqu'à sa rencontre avec Guislaine.

e) *Quelques éléments cliniques à propos de Françoise à partir de dessins et du test de Patte-Noire*



« Dessine une famille imaginaire, une famille que tu inventes » :

« C'est une famille que j'avais en Haïti et là c'est mon papa et ma maman (personnages de gauche). Là y a ma mère et y a mon père et là y a ma mère et y a mon père. Et au milieu mon frère et ma sœur, Gansi et Charline. Ils ont peut-être trouvé un métier. Ils sont autour de la Terre. »



« Dessine ta famille » : « *Mon papa, moi, ma maman.* »

f) Éléments d'analyse à partir de ces dessins et du test de Patte-Noire

Sur le premier dessin, Françoise propose d'inventer une famille qui réunirait ses deux familles, tout autour de la Terre. Les personnages flottent un peu, comme s'ils étaient en lévitation. On peut être saisi de l'étonnant contraste entre la représentation de sa mère d'Haïti, au look aguicheur de Betty Boop, et celle de sa sœur haïtienne en qui on perçoit une meilleure imago maternelle. Françoise est arrivée dans sa famille adoptive à l'âge de 6 ans, âge où les imagos parentales sont déjà bien ancrées. La représentation de ses parents adoptifs semble plus rationalisée, plus élaborée. Est-ce pour cela qu'ils

paraissent moins vivants, plus fantomatiques ? Le père haïtien semble un peu « châtré » : il se retrouve plus petit que sa femme, handicapé de l'usage de ses mains tournées vers le haut, alors que son père adoptif français est bien plus grand et de surcroît doté d'une fourche...

Le second dessin, celui de sa famille, témoigne de l'intéressant métissage que parvient à faire Françoise quant à ses deux origines possibles : elle se figure en jaune, couleur qu'elle avait choisi au précédent dessin pour symboliser sa famille française, alors que son père adoptif est dessiné en noir et sa mère adoptive en marron. Elle dote celle-ci d'attributs plus « sexys » tels que ces lèvres charnues ou la petite robe que l'on devine empruntés à sa mère d'origine. Elle restitue les lunettes de son père. La famille semble avoir un peu plus les pieds sur terre.

A travers le test de Patte Noire, Françoise nous montre comment elle intègre une douloureuse réalité d'abandon avec une menace qui perdure à minima, mais aussi et surtout comment elle peut les surmonter et trouver des points de réassurance ailleurs. Elle nous montre son envie de grandir, tout en ayant raisonnablement peur des mauvais objets.

Voici ses commentaires sur la carte représentant Patte-Noire qui tète la « **Chèvre** » :

« Il voulait boire dans le biberon de leur mère mais pas avec la bonne personne, avec une chèvre. Patte-Noire est tout seul avec une chèvre qu'il a trouvée dans le pré. Il sait pas si c'est son papa ou sa maman mais il tète quand même. »

Comment comprendre cette confusion des sexes ? Peut-on y voir un désir de ne pas remplacer sa mère d'origine ? Nous avons pu pressentir à travers le dessin de la famille imaginaire que la féminité était plutôt l'attribut de la mère d'origine. Cela la met-elle en difficulté pour reconnaître sa mère adoptive ? Par extension, comment Françoise a-t-elle bien pu vivre l'irruption de cette puberté précoce ? A quel conflit de loyauté cela peut-elle bien la renvoyer dans le jeu de ses identifications ? Est-ce pour cela que Françoise s'interdit absolument de se projeter en maman elle-même, dans le futur, et répond qu'elle n'aura pas d'enfant alors que dans le même temps elle envisage de travailler

comme baby-sitter ? Est-ce par peur de faire « aussi mal » que sa mère ? Devenir baby-sitter serait-il un moyen de réparer ce que sa mère n'a pu faire ?

Dans la carte « **Tétée** », Françoise nous propose une belle illustration de l'attachement :

« On voit que la mère décide à s'approcher du petit pour donner du biberon. La mère décide d'adopter « Pied-Noir » et lui laisse prendre le biberon. Il a fallu plus de temps pour la maman que pour Patte-Noire pour adopter. Lui il voulait téter avant. » Françoise s'identifie curieusement à la mère. Peut-être cette formation réactionnelle lui permet-elle de se positionner en protecteur du lien et en même temps d'être cette mère qui hésite ? Ou cela vient-il masquer un désir inavouable chez Françoise de rejet de ses parents adoptifs ?

Les cartes où figure le père de Patte-Noire n'évoquent que des sentiments positifs à Françoise : joie, bonheur, rires. Est-elle réconciliée avec l'image paternelle ou se défend-elle d'une certaine agressivité à son encontre ?

Vers la fin du test, Françoise laisse émerger un affect de culpabilité quant à son départ d'Haïti, à l'occasion de la carte « **Trou** » :

« Là il a peur car il n'y a personne autour de lui, c'est comme s'il était un peu abandonné au pied de nulle part... Il fait nuit, il voit rien et il a peur. C'est « Pied-Noir ». Soit il est parti quelque part où il ne connaît pas et maintenant il fait nuit il cherche un endroit et il cherche ses parents. Il a peur, il a envie que quelqu'un le conforte. Il va retrouver ses parents. C'est pas très bien non plus que je sois partie et je serais comme lui, j'aurais peur dans le noir. »

Lors des questions de synthèse, dans le rôle du plus heureux des personnages, Françoise campe à la fois les parents adoptifs qui sont « contents d'avoir un nouveau enfant qui ne vienne pas d'eux » et la mère d'origine « qui avait pas assez de choses à donner au petit ». En revanche le rôle du moins heureux n'échappe pas à Patte-Noire qui est « un peu moins heureux de trouver d'autres parents, il aurait peut-être mieux aimé de revoir ses parents mais il est quand même heureux », avec beaucoup de précautions cependant. S'il existe un conflit de loyauté dans ses possibilités d'identification

maternelle, Françoise propose de le résoudre dans le ressenti de Patte-Noire vis-à-vis de sa tâche, en supposant qu'il existe aussi une tâche chez son ancienne mère :

« Il peut dire que c'est sa nouvelle mère et qu'il ressemble aussi à son ancienne mère ».

Les trois souhaits formulés par Patte-Noire à la fée cochon sont de rester avec sa nouvelle mère, de revoir ses anciens parents et ses nouveaux frères, et que le fermier ne les sépare plus.

2. Adrien et sa mère

Adrien a 10 ans, presque 11. Originaire de Russie, il a été adopté par Madame F. lorsqu'il avait 6 ans. « Adopté », pour Adrien, ça veut dire : *« Prendre quelqu'un. Des gens pauvres qui ne peuvent pas garder leurs enfants »*. Pour Madame F. c'est *« donner une famille, le faire rentrer dans une famille »*. Ce sont sur ces premiers mots que je fais la connaissance de la famille F.

Adrien est en classe à deux niveaux CE2-CM1 : *« j'ai été plus tard à l'école. Je fais deux classes pour rattraper les autres. »* Son adaptation scolaire a été entravée non seulement par l'apprentissage tardif de la langue française mais surtout par l'existence d'un bégaiement et de troubles dyslexiques. C'est pourquoi son emploi du temps est alourdi de séances d'orthophonie et de séances avec une psychologue qui pratique l'hypnose pour améliorer ses difficultés d'élocution. Adrien adore aller pêcher à ses moments libres, accompagné de son grand-père ou de sa mère qui *« regarde faire car elle n'y connaît rien en pêche »*, jouer à la console vidéo ou regarder la chaîne *Animaux* ou la chaîne *Chasse et Pêche* à la télévision. Après un début de vie commune à trois, Adrien vit aujourd'hui seul avec sa mère adoptive depuis que celle-ci s'est séparée de son compagnon.

Madame F. a 50 ans. Elle est cadre administratif. Elle explique que le désir d'enfant est venu tardivement, priorisant sa progression professionnelle et parce que son compagnon de l'époque ne partageait pas ce désir. Le désir grandissant et son couple se défaisant, Madame F. prit bientôt la décision de se lancer dans une démarche d'adoption internationale en célibataire. Elle avait alors 39 ans. Madame F. pense ne pas réellement

avoir fait le deuil de l'enfant biologique. Elle se tourne vers les pays de l'Est par fidélité à ses origines en partie slaves. Entre le début des démarches et l'arrivée d'Adrien, Madame F. rencontre Denis, qui décide de s'associer à cette aventure. Le nouveau couple s'installe avec l'arrivée de l'enfant, de 2006 à 2009. Denis prend une place affective après d'Adrien de qui il se fait appeler Papa, inclut l'enfant dans sa propre famille mais n'entame aucune démarche pour reconnaître légalement ce fils. En 2009 le couple se sépare. Adrien continue de voir « son père » toutes les semaines.

a) L'histoire d'Adrien

Adrien est le troisième enfant d'une fratrie de cinq. Il a grandi dans un environnement rural en Russie, près de Tambov. Ses parents travaillaient comme journaliers dans des exploitations agricoles. Sa mère d'origine devait s'alcooliser régulièrement, et subir la violence de son mari, le père des enfants. La famille vivait dans des conditions spartiates. Les enfants ont été retirés à leurs parents, probablement pour carences graves. C'est leur père d'origine qui a amené les enfants à l'orphelinat et qui est venu signer la déchéance des droits parentaux au tribunal. L'aîné présentait un handicap mental, et fut placé dans un orphelinat pour enfants déficients. Le second présentait des troubles du comportement, la quatrième, des problèmes à la hanche. A 5 ans, Adrien ne parlait pas. Les enfants ont tous été placés dans des institutions différentes. D'après les travailleurs sociaux russes, il n'y avait pas beaucoup de lien entre les enfants.

b) La rencontre et l'arrivée en France

« Ils m'ont dit il y a une maman qui va venir te chercher et puis voilà. J'étais content mais triste parce que j'avais plein de copains là-bas. » Après une première rencontre en mars 2006, Madame F. retourne chercher Adrien six mois plus tard. Madame F. garde bien en mémoire l'image d'Adrien dévalant les escaliers de l'orphelinat pour repartir avec elle. Elle se souvient d'un petit garçon perdu, qui regarda par la fenêtre pendant les 100 kms du trajet jusqu'à Tambov, sans dire un mot... Arrivés à l'hôtel, ils ont pris des photos ensemble. Le pauvre Adrien se retrouve immortalisé avec un visage tout vert, à cause d'un traitement qu'on lui a appliqué sur le visage contre une varicelle débutante ! Dans

l'avion du retour, Adrien a beaucoup vomi. Denis les attendait à Paris. Adrien recherche beaucoup son contact, au désarroi de Madame F. qui se sent un peu délaissée par son nouveau fils. La nouvelle famille s'installe à Nantes, et commence sa petite vie à trois.

Dans les premiers mois, Adrien essaie de se montrer sous son meilleur jour, et joue l'enfant exemplaire. Il est ordonné, serviable, tel qu'il est décrit à l'orphelinat. Il existe un décalage entre son âge et son développement affectif et intellectuel. Les deux premières années d'école sont extrêmement difficiles. Adrien va voir une psychologue tous les 15 jours, et semble se renarcissiser dans cet espace. Adrien et sa mère s'installent dans une relation très fusionnelle, où chacun tente de protéger l'autre, où Madame va jusqu'à parler pour lui quand le bégaiement est trop intense, ce qu'Adrien ne supporte pas : « *Tu me prends ma parole !* » Pendant toute une période il a eu peur qu'on le renvoie à l'orphelinat, notamment face aux difficultés scolaires.

Adrien tisse des liens très forts avec les parents de Denis dont l'attente affective est comblée par les câlins et la tendresse généreuse qu'Adrien leur prodigue dès les premières rencontres.

c) L'histoire de Madame F.

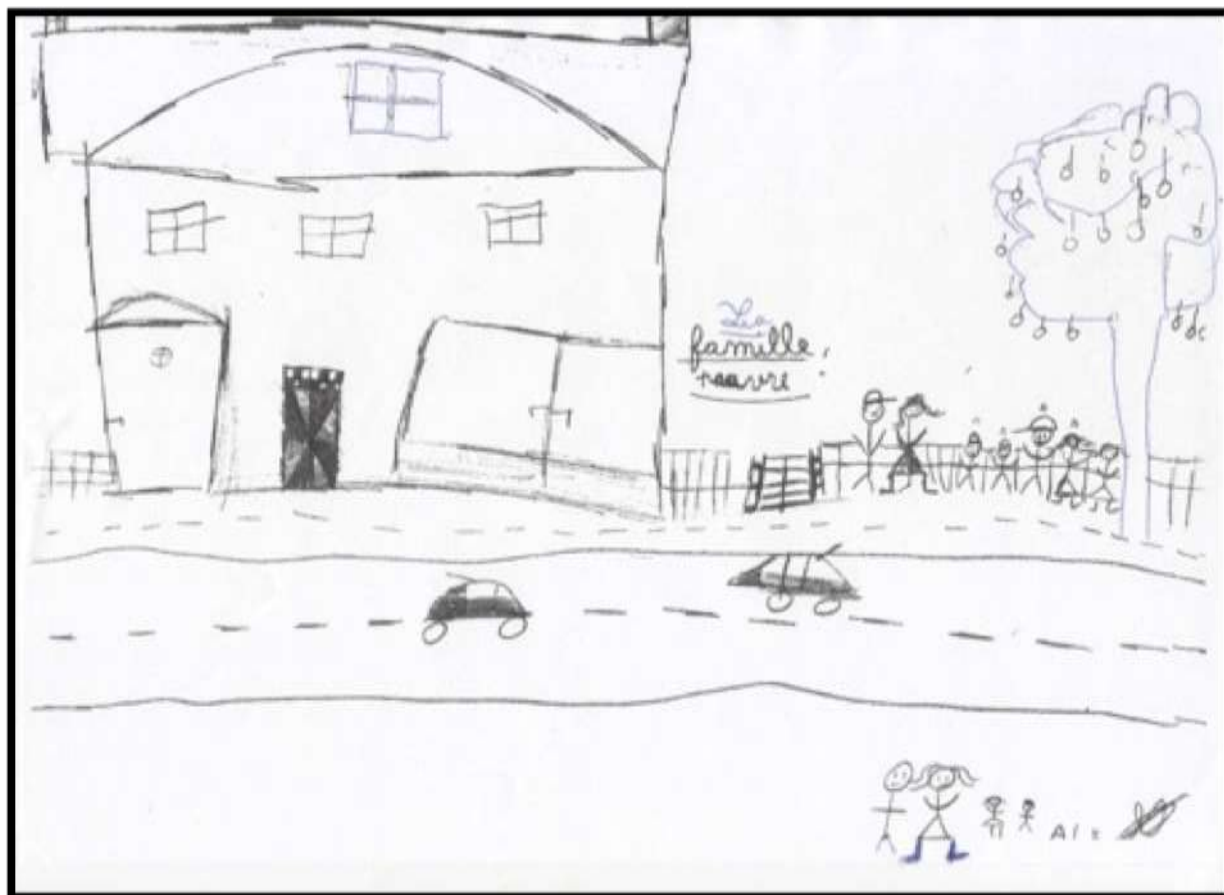
Carole F. a une histoire particulière : « Ma mère m'a dit à 7 ans que mon père n'était pas mon père. J'ai imaginé un père ailleurs... Que j'aurais pu vivre différemment... »

Sa mère, née en 1930, fille de gendarme, a grandi en caserne dans le nord de la France, où elle y a reçu une éducation conformiste et rigide. Elle est décrite comme une femme peu autonome dont la santé mentale fragile a nécessité plusieurs longs séjours en établissement de soin. En 1960, elle tombe enceinte à l'issue « *d'une histoire d'un soir* » avec un polonais ouvrier du bâtiment. Carole naît en 1961 et porte le nom de sa mère. Le père biologique ne sait pas qu'il a une fille. De 1961 à 1964, Carole est confiée à plusieurs familles. Elle est d'abord élevée par son oncle maternel, période dont elle garde le souvenir d'avoir été rejetée par sa tante qui ne l'acceptait pas. Elle est ensuite placée dans une famille polonaise, chez la belle-sœur de ce même oncle qui était mariée à un polonais. Sa mère vient la voir le week-end. Madame F. conserve un bon souvenir

de cette époque : « *Je m'entendais bien avec les filles de ce couple, comme des sœurs. On a recréé un modèle familial avec leur mère et ma mère* ». Puis sa mère rencontre Bernard F., fils d'un père mineur et d'une mère handicapée moteur, avec qui elle se met en ménage. Carole se souvient qu'elle attendait avec impatience les visites de ce « *papa à la toto verte* », jusqu'au jour où elle est repartie avec eux dans la « *toto verte* », et a alors commencé une vie commune avec sa mère à l'âge de 3 ans. Bernard F. épouse la mère et adopte la fille : Carole prend son nom. Elle a par la suite été confiée de nouveau pour de longues périodes lorsque sa mère entrait dans un état dépressif prolongé. Elle connaît l'identité de son père biologique, mais ne cherchera jamais à le contacter. Son père adoptif le connaît, car il travaille lui aussi dans le bâtiment, et s'est chargé d'aller l'informer de cette paternité.

d) *Quelques éléments cliniques témoins de la vie intérieure d'Adrien et de Madame F*

Adrien : dessin de la famille pauvre



« Le papa, la maman, les 5 enfants. Ils sont dans leur jardin en train de regarder parce qu'ils sont nouveaux dans leur petite maison. Ils font coucou à des gens. Les voisins ils sont pas contents : ils avaient leurs amis qui sont partis. La nouvelle maison leur plait beaucoup. Ils sont contents parce qu'ils sont pauvres. Avant il y avait des gens riches qui avaient cette maison là mais ils sont devenus pauvres et ils ont dû quitter la maison. La nouvelle famille est pauvre mais un monsieur riche leur a donné cette maison. Ils vont pouvoir vivre comme des gens riches mais pauvres. Ils vont chercher des fraises, des cerises dans l'arbre. Les frères et sœurs les plus grands aident leur maman. Les deux jumeaux font n'importe quoi dans la maison. Ils ont fait des trous partout, montent dans l'arbre, alors que c'est interdit : ils peuvent se faire mal. Ils vont être punis. »

La « famille pauvre » qui vient d’emménager évoque par sa composition la famille d’origine d’Adrien : deux parents, cinq enfants, leur statut de « pauvres »...On devine qu’Adrien s’identifie à l’enfant du milieu, un peu plus grand, qui ressemble à son père et qui a le regard tourné vers lui.

Le fait que la famille connaisse cette possibilité d’une nouvelle vie, « comme des riches », peut renvoyer au changement de condition de vie imputable à l’adoption.

Si la famille est heureuse de vivre dans cette belle maison avec de bons fruits à manger dans le jardin, il en est différemment pour les voisins qui sont tristes d’avoir vu partir leurs amis. L’ambivalence des sentiments autour du départ de l’enfant adopté vient-elle se loger là ?

Une hypothèse optimiste serait d’y voir l’assimilation des deux parentés avec ce double statut riche-pauvre réversible : les pauvres peuvent devenir riches mais les riches (ceux qui ont quitté la maison) peuvent tout autant devenir pauvres. Les allers-retours des deux voitures qui roulent à sens contraire sur la deux fois deux voies devant la maison peuvent également renvoyer à cette idée de réversibilité : on peut aller vers l’un ou vers l’autre, on peut être l’un ou l’autre, en fait on est les deux.

Au souvenir des propos d’Adrien, lorsqu’il évoque la première partie de sa vie, m’est venue une autre hypothèse, moins optimiste :

« Moi je restais à la maison travailler avec mon papa, dans le jardin, on faisait plein de choses. Ils étaient pauvres ils pouvaient pas trop dépenser. Ils sont tous allés dans un pays les autres enfants. J’y pense des fois. Ils avaient une petite maison en bois, on avait une seule chambre, on dormait tous dans la même chambre, tout serrés. »

Ne peut-on pas alors entendre un désir autre : « Si j’étais resté... si on nous avait donné une maison plus grande pour vivre comme des riches avec de bonnes choses à manger, on aurait pu rester ensemble... » ?

Intéressons-nous maintenant à la maison : en y regardant de plus près, on pourrait y voir plusieurs maisons qui s’emboîtent, comme des poupées russes.

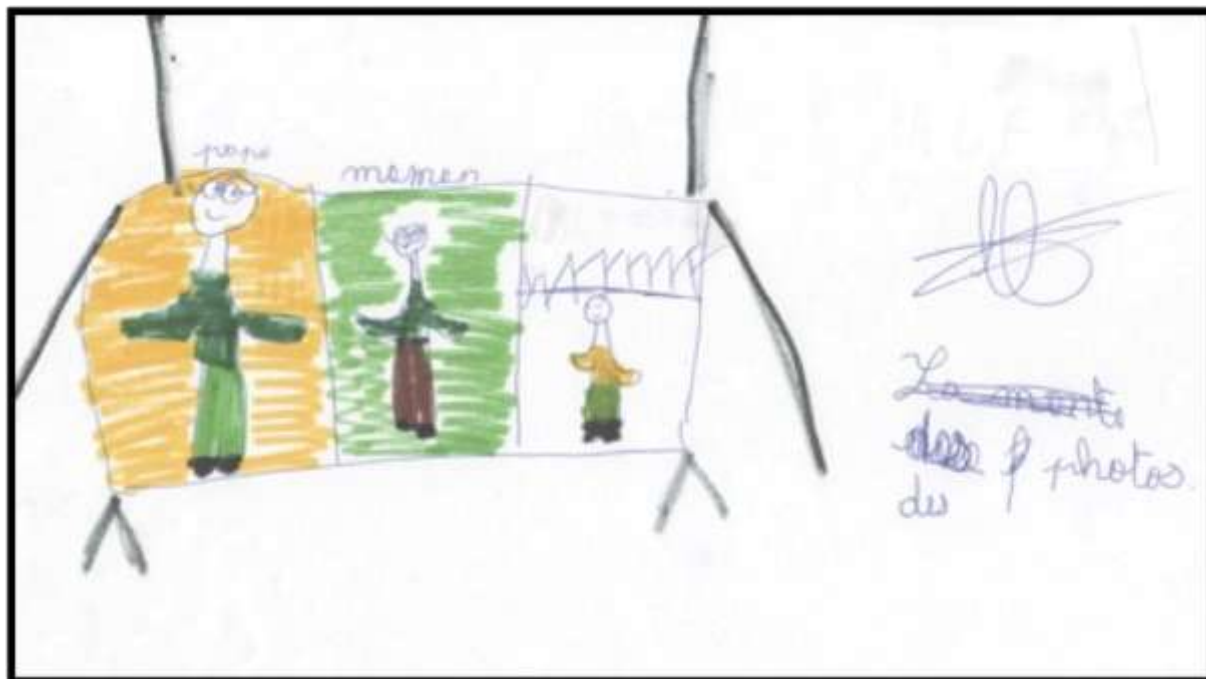
La première maison, avec sa porte blindée et son toit arrondi, pourrait nous évoquer la mère d'origine, avec l'orifice originel au centre de la porte.

Le double toit, les grandes portes fermées pourraient représenter l'orphelinat, avec un petit toit arrondi qui rappelle la maison d'origine, en écho aux paroles d'Adrien, lorsqu'il décrit l'orphelinat à notre première rencontre :

« Il y avait un grand immeuble et une grande porte. Je m'étais perdu à un moment. Il était énorme. Il y avait plusieurs étages. »

La scène de vie familiale offerte par Adrien est très vivante, très adaptée.

Deuxième dessin de famille : « dessine ta famille »



« Papa il est à la plage. Maman à la campagne. Moi à la montagne. Adrien est content. Peut-être ils vont se rejoindre quelque part mais aucune idée où. Moi tout seul sur une photo, Maman toute seule sur une photo et papa tout seul sur une photo. Le cadre est accroché au plafond... euh, au mur. De la maison de Maman et moi. Le titre : « Une photo » (se trompe et commence à écrire « La montagne », puis raye et rectifie.)

Ce dessin est assez éloquent en lui-même, et de par le contraste qu'il offre avec le dessin précédent. Les personnages sont très indifférenciés, surtout sa propre figuration, comme s'il lui était trop difficile de se représenter dans cette famille là. L'ensemble est totalement figé, sans vie, dans un cadre. Les personnages ne sont pas en lien et vivent des choses très séparées.

La fragilité du cadre photo suspendu au plafond/mur contraste avec l'impression générale de solidité qui se dégage de la maison du premier dessin avec son double toit et toutes ses portes fermées.

Un interprétation plus optimiste serait de saluer la tentative d'incorporation des deux couleurs entourant papa et maman qui se réunissent en Adrien et de la voir du côté

d'une volonté de réunir et de s'identifier aux deux modèles parentaux, et de saluer également l'effort du dessinateur pour amarrer au mieux ce cadre, en imaginant un système de liens multiples.

Le test de Patte Noire d'Adrien

La menace d'être renvoyé du foyer transparait dans l'ambigüité du secret entre PP et MM cochon (scène du baiser, Adrien y voit des confidences de l'un à l'oreille de l'autre) : « *il ne faut pas lui dire... C'est une surprise... PN va partir en voyage !* » tandis que PN qui espionne « *a peur de partir à l'abattoir* ». (**Le Baiser**). Notons par ailleurs que la dimension libidinale est complètement et de façon suspecte niée, nous éveillant sur une probable mise à distance défensive de ses conflits œdipiens.

La scène suivante, PN se retrouve effectivement tout seul dans la nuit, perdu, avec le risque de se noyer, alors que les parents ne se sont même pas rendus compte de son absence. L'angoisse qui se dégage de cette carte rend probablement l'identification au petit cochon abandonné insupportable, et Adrien s'en sort en s'identifiant à la lune qui aide Patte Noire. (**Le Trou**).

La carte suivante sera l'occasion pour Adrien de manifester son agressivité envers les parents, en faisant uriner Patte Noire dans leur mangeoire. Cette position conflictualisée, qui nous rassure sur l'absence d'envahissement complet par les affects dépressifs, n'est cependant pas totalement assumée : Adrien choisit une identification plus confortable en un petit frère cochon qui dort et qui n'est pas concerné. (**Urine**).

La carte qui représente la **tétée de la chèvre** placera la faute du côté de Patte Noire qui s'est « trompé » de maman, tandis que sa vraie mère serait sans doute fâchée de le savoir téter une autre qu'elle. Adrien nous renseigne-t-il ainsi sur un affect de culpabilité vis-à-vis de sa mère d'origine dans le fait d'être parti en France avec cette mère adoptive ? Cela est probable, à en croire les paroles d'Adrien rapportées par sa maman, à propos de sa mère d'origine : « *Moi je l'aimais. Elle doit être triste que je sois parti.* »

On pouvait peut-être également percevoir cette culpabilité dans l'enchaînement narratif choisi par Adrien qui place Patte Noire tout seul perdu sur un **chemin** au bout duquel se

trouve peut-être la mort juste après avoir regardé sa mère et la nouvelle portée depuis sa place derrière la barrière. (**Portée**).

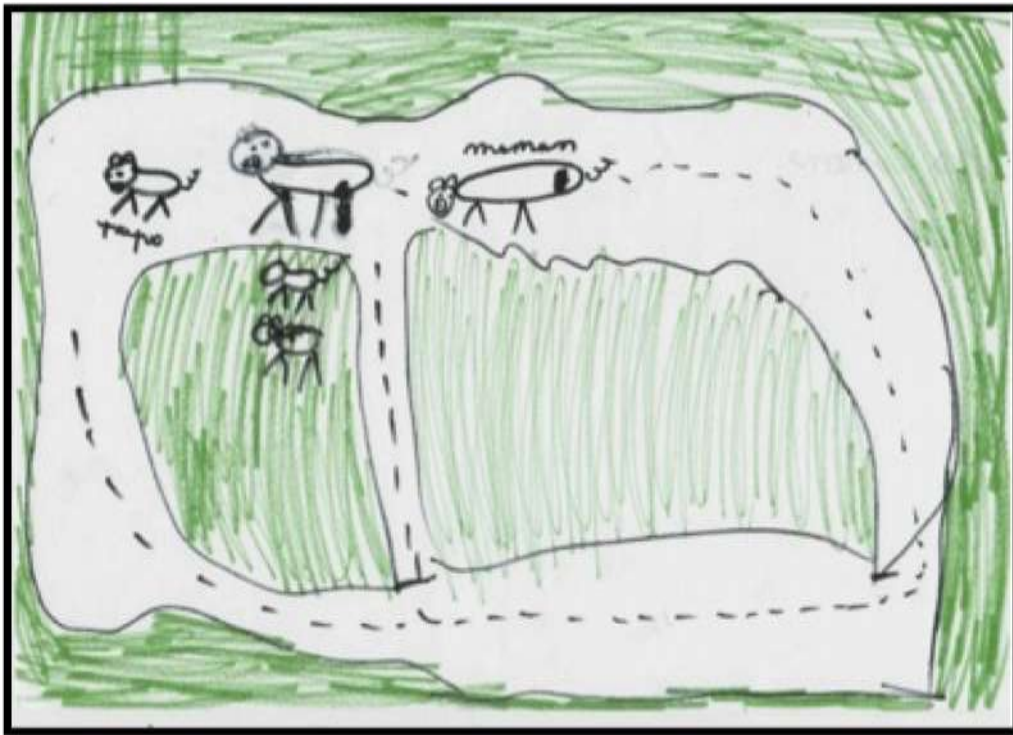
Toutes les scènes qui mettent en scène la fratrie, qu'elles traitent du quotidien, de jeux ou de rivalités fraternelles, sont extrêmement vivantes et structurées. Les enfants sont à leur place d'enfants, et font parfois des bêtises, les adultes sont là pour rappeler la loi de façon adaptée et rassurante. (**Portée, Tétée, urine, jeux sales, bataille**). Ceci nous amène à penser qu'Adrien a dû connaître dans ses premières années un milieu affectif relativement nourrissant et équilibrant, soit dans sa famille d'origine soit à l'orphelinat. C'est d'ailleurs également le sentiment de Madame F. : « *J'ai l'impression qu'il a été dans la souffrance mais il a aussi dû être dans le plaisir.(...) J'imagine les parents d'origine avec des qualités humaines, assez structurés car Adrien est relativement équilibré même s'il y a des carences affectives ou du retard.* »

La carte de Patte Noire rêvant de sa mère (**Rêve de sa mère**) n'inspire que de belles choses à Adrien, jusqu'au moment où il découvre qu'il existe également une tâche noire chez la maman cochon. Adrien se questionne peut-être sur cette mère à ce moment du test, représente-t-elle la mère d'origine ou non, ce qui pourrait expliquer ce moment de désorganisation du récit où l'on ne comprend plus bien ce qui est du registre onirique ou du registre réel. La confusion rêve/réalité représente-elle la réunion des deux mères ? L'affiliation à cette mère paraît en tout cas impossible, puisqu'Adrien préférerait l'effacer pour que Patte Noire puisse être, comme il devrait l'être, « *un petit cochon tout rose* ».

La carte de la **charrette** est absolument terrible : « *C'est triste. Maman est triste et Papa pas content. Patte Noire et les deux bébés vont aller à la b-b-b-b-boucherie. C'est un monsieur pas content qui les emmène. Ils vont partir un à un. Ils vont pas se revoir à la boucherie, ils seront morts déjà. Pa-Pa-Pa-Pa-Patte Noire est triste. Patte Noire rêve ? (remarque la bulle). En fait c'est un rêve triste. Rien ne me plaît, tout est triste et puis voilà* ». C'est tellement triste qu'il ne peut s'identifier à « *personne* ». Cela lui évoque-t-il son propre départ ?

Les trois vœux de Patte Noire à la Fée Cochon seront d'avoir beaucoup à manger, de grandir et d'être gentil avec les autres.

Dessin de Patte Noire d'Adrien



« Patte Noire, sa maman, son papa. Ils se baladent à la campagne au pays des cochons. C'est Papa devant. Les frères et sœurs sont sur l'herbe. C'est Papa et Maman qui ont décidé où ils allaient, parce qu'autrement personne d'autre. Patte Noire ne veut pas aller jouer dans l'herbe avec les autres, il reste entre Papa et Maman. »

On retiendra donc comme axes forts, de ces différents éléments cliniques:

- Une très grande capacité d'Adrien à représenter son monde intérieur. L'absence de fragments réels non métabolisés et de scènes violentes amenuise la probabilité d'un vécu traumatique.
- La présence d'affects dépressifs avec tristesse, idées de mort, de solitude, de culpabilité, parfois si forts qu'aucune identification n'est possible, avec des défenses importantes d'idéalisation : « *tout est beau* », « *tout me plaît* », « *être gentil avec les autres* ».
- L'émergence d'une position conflictualisée, avec une agressivité pas encore tout à fait assumée.
- Une menace abandonnique encore présente.
- La présence de bons objets parentaux ou symbolisés dans la fratrie laissant supposer de bonnes interactions structurantes dans sa petite enfance.
- L'existence de fantaisies actives autour de la famille d'origine, « la famille pauvre », qui semblent constituer des représentations plus « nourrissantes » que celles de sa famille adoptive.

e) Hypothèses sur la nature des fantasmes sous-tendant l'établissement du lien de filiation chez Madame F

Madame F. s'est découverte enfant adoptée quasiment à l'âge auquel elle a accueilli Adrien. Pour autant elle ne s'est jamais attachée à en savoir plus sur sa filiation biologique. Elle a, en revanche, comme tous les enfants, eu besoin de s'inventer un Roman familial pour préserver une filiation narcissiquement satisfaisante lorsque sa mère déprimée et fragile la laissait des mois et des mois et face à l'absence de figure paternelle dans ses premières années. Elle s'est inventée fille d'une famille polonaise, en loyauté avec sa filiation biologique, avec des sœurs et deux mères, une pour la semaine et une pour le week-end. Elle n'avait alors que trois ans, aussi cette réélaboration est-elle sans doute venue secondairement, après cette période de sa vie.

Cette famille imaginaire que s'était recomposée Madame F. lui a été enlevée lors de son adoption par Monsieur F. Elle aurait pu vivre « comme une polonaise » de même que son fils dans sa famille pauvre aurait pu vivre « comme un riche »...

Son Roman familial est probablement à l'œuvre dans la décision d'adopter puis dans le choix de se tourner vers un pays slave pour y parvenir.

Ce Roman familial autour d'une famille pauvre russe qui vit comme une famille riche s'élabore-t-il chez Adrien en résonance avec le Roman familial de sa mère adoptive élevée dans une famille polonaise ?

Comment comprendre ce désir d'enfant qui ne passe pas par une tentative de procréation naturelle, en l'absence de stérilité médicale avérée ? Le développement du désir d'enfant en dehors d'un couple ou même d'une rencontre peut-il se concevoir comme l'imposition par Madame F. d'une autocastration symbolique ? Est-ce par impossibilité de dépasser cette pauvre mère fragile ? Est-ce une façon d'interroger le désir de sa mère d'avoir fait un enfant hors mariage ? Est-ce par crainte d'une hérédité boiteuse ?

Ceci nous amène à nous interroger sur la composition de l'Imago maternelle chez Madame F. La question : « *comment vous imaginez vous les parents d'origine d'Adrien ?* », est l'occasion de mesurer l'ampleur des défenses par idéalisation :

« Sa mère je l'imagine belle, comme il en parle, avec de beaux yeux bleus. Le père il ne l'a jamais évoqué. Je l'imagine fort, assez jeune, robuste. Sa mère, blonde aux yeux bleus, assez belle car Adrien est mignon. J'imagine ses parents d'origine avec des qualités humaines, assez structurés car Adrien est relativement équilibré même s'il y a des carences affectives ou du retard. Des gens plein de vie dans un milieu solidaire. De la pauvreté oui mais je pense qu'il a eu une transmission de valeurs. Ils s'alcoolisaient... bon ils prenaient des cuites mais ça c'est la Russie en pleine campagne ! J'ai une bonne image des parents. Parfois je me dis qu'ils ont dû être contraints de le faire, ça a dû être dur pour eux. »

Cette nécessité de restaurer les parents d'origine de son fils et notamment cette mère répond probablement à la culpabilité de leur avoir « pris » leur fils. On peut se risquer à

formuler une autre hypothèse, encore plus inconsciente : cette formation réactionnelle répondrait à la culpabilité d'avoir matérialisé un désir de petite fille : celui de voler un enfant à sa propre mère. La situation d'adoption offre la possibilité de cliver l'Imago maternelle et de reporter sur la mère biologique une partie des affects (Soulé, 1968). Cette mère peut paraître toute-puissante et phallique, puisque génitrice. Adopter son enfant équivaut alors symboliquement à la castrer, la détruire, ce qui peut générer une certaine culpabilité. Renier la mère d'origine de son fils lui est impossible : ceci reviendrait à éliminer sa propre mère.

f) Construction du lien de filiation

Voici ce que répond Madame F. à la question : « *En quoi Adrien vous ressemble-t-il ?* »

« - *Dans son souci de s'améliorer, de progresser. Parfois il ne range pas tout... On m'a dit qu'on avait le même sourire et les cheveux qui ressemblent. Enfin de moins en moins car il grandit. Il forcit. Ce sera un gros gaillard. Il est sensible. Il aime le dessin. Je lui ai transmis le goût d'écouter la musique. Je souhaite l'éveiller à des activités artistiques.*

- *Plus tard ?*

- *J'ai du mal à me projeter. (...) Souvent j'imagine qu'il aura des enfants très tôt. Il aime bien les enfants. J'ai l'impression qu'il aura envie de construire une famille très tôt. J'espère qu'il pourra me prêter ses enfants... enfin qu'il pourra me les laisser de temps en temps. (...) Je veux qu'il puisse toujours compter sur moi. Que le lien soit très fort. »*

L'affiliation n'est pas si évidente : les points d'identification de Madame F. chez son fils sont peu nombreux, et semblent diminuer à mesure que Adrien grandit. Sans doute est-ce plus le fantasme de l'étranger dans la maison qui est à l'œuvre chez Madame F. que la réalité de son fils qui se présente sous les traits d'un garçon encore très jeune, très enfantin. Adrien semble mis en position d'adolescent presque jeune homme.

Cette position œdipienne semble reprise par le jeune garçon dans son dessin qui représente un Patte Noire deux fois plus imposant que son père qui vient s'intercaler

dans le couple. Ressent-il le danger d'une telle position, depuis le départ de Denis, en resituant chaque personne dans son cadre ?

3. Carlos, Miguel et leurs parents

Miguel et Carlos sont deux enfants d'origine colombienne âgés de 9 et 10 ans, qui sont arrivés dans leur famille adoptive française il y a deux ans.

La famille F.C a accepté de participer à cette recherche, et le couple parental avec leurs deux garçons me reçoivent chez eux, dans la cuisine, pour cette première rencontre. Les enfants ont un peu rechigné à descendre de leurs chambres, lassés d'avoir encore et encore à répondre à « toujours les mêmes questions », mais ils se montrent finalement assez coopératifs dès lors que je viens leur expliquer mon travail et leur demander leur aide.

A ma première question « *Qu'est-ce que ça veut dire pour toi adopté ?* », Carlos éludera par un « *je ne sais pas - aucune idée* », tandis que son frère proposera la définition suivante : « *enlevé des parents* ».

Ce premier entretien se déroulera dans une certaine agitation, entre les allers-retours de Miguel qui tient absolument à me présenter toutes ses peluches, l'agitation motrice et sonore de Carlos qui semble mis à mal par l'évocation de tous ces souvenirs... Les garçons ne pourront pas rester jusqu'à la fin et iront faire le dessin de famille dans leur chambre. Carlos reviendra s'asseoir avec nous par la suite, toujours dans une certaine tension interne mais visiblement attentif à ce qui se dit, tandis que son frère met la musique à fond dans la pièce d'à côté...

Voici tout d'abord les faits actuels et historiques que je recueillerai lors des différents temps de rencontre de chacun des membres de la famille :

a) La famille F.C aujourd'hui

Monsieur F. a 44 ans, et travaille comme technicien électricien. Madame C.F. en a 46 et travaille comme secrétaire médicale. Miguel a 9 ans, il est en CE2, et mis à part qu'il faille

se lever tôt, ça se passe bien. Carlos a 10 ans, il est en CM1. Tous deux font beaucoup d'activités extrascolaires.

Ils ont appris rapidement le français, et ne sont pas en difficulté majeure à l'école. Leur morphotype latino-américain assez prononcé et leur origine culturelle différente ne semblent pas entraver leur intégration dans l'école de quartier qui brasse beaucoup de métissage.

L'arrivée dans la famille, en décembre 2008, des deux enfants alors âgés de 7 et 8 ans et demi fut difficile, notamment pour Carlos qui jusqu'à l'achat d'un vélo en février n'a pas voulu mettre un pied en dehors de la maison. Miguel est toujours resté sous la protection de son grand frère, et ne commence à se détacher de lui que depuis six mois. Les relations entre Carlos et son père sont assez conflictuelles. Leurs parents adoptifs perçoivent une tendresse forte de leurs garçons envers eux, mais ne les sentent pas totalement en confiance avec eux, encore assez insécurisés. Madame F. dira que « *l'attachement est là mais il manque un petit cran* », citant par exemple la fois où Carlos s'est défendu de leur « *devoir le respect* ».

Madame F. décrit Carlos comme un enfant extraverti, qui garde un besoin de maîtrise important et qui ne supporte pas toujours l'autorité parentale. Elle se reconnaît d'ailleurs beaucoup en lui, alors que Miguel, qui est plus renfermé et plus gros dormeur, lui rappelle son mari, de qui il semble plus proche. Tandis que l'aîné supporte mal les manifestations d'amour à l'intérieur du couple et tente de parfois de séparer ses deux parents, le cadet, lui, est sans cesse dans une volonté de rassembler toute la famille. Depuis quelques temps, les affrontements entre Carlos et son père sont particulièrement violents, avec insultes, crachats. Ceci peut parfois leur faire redouter l'adolescence à venir du jeune garçon, bien que d'énormes améliorations soient remarquables : Carlos ne s'automutile plus, supporte mieux les frustrations, et s'apaise plus rapidement après les colères. Miguel quant à lui est décrit comme un enfant qui ne parle pas assez, qui garde les choses à l'intérieur, qui cache. Son père me donne l'exemple du vol d'un morceau de fromage. Ses deux parents expliquent qu'ils sont encore dans un travail de

construction de leur famille, Monsieur F. utilisera même l'allégorie des fondations qui doivent être solides pour que la maison tienne.

Si les enfants furent rapidement bien acceptés dans la famille du côté de Madame, l'accordage affectif fut plus long du côté des parents de Monsieur, qui étaient plutôt dans l'attente de tout petits-enfants qu'ils pourraient câliner.

b) L'histoire de Carlos et Miguel

Carlos et Miguel sont nés à Pasto, une ville colombienne de 400 000 habitants, à 120 kms de l'Equateur, au sud de Bogotá. Issus d'une famille nombreuse, ils occupent les 4^{ème} et 5^{ème} rangs d'une fratrie de sept enfants. Les quatre plus jeunes enfants ont été retirés de leurs parents par intervention des forces de l'ordre au domicile pour carences et négligences graves, après l'échec de mesures de prévention éducatives. La définition du mot « adopté » proposée par Miguel correspond probablement d'une certaine manière à ce qu'ils ont vécu. Ils ont été placés séparément deux par deux en famille d'accueil. Carlos et Miguel sont arrivés chez « Maman Julie » à 4 et 5 ans et demi, et y sont restés trois ans. Les éléments du rapport social décrivent une adaptation difficile en famille d'accueil, tandis que les parents biologiques tentent un recours en justice pour récupérer la garde de leurs enfants. Les enfants parlent parfois de leur « maman de ventre », quasiment jamais de leur père d'origine, rarement de leurs frères et ne disent pas grand-chose de cette période de leur vie passée chez Maman Julie, si ce n'est que « *c'était nul car on ne pouvait presque pas regarder la télévision* ». Miguel évoque la présence d'un autre enfant « *abandonné* » que Maman Julie aurait « *aussi adopté* ».

L'adoption des enfants a été prononcée et médiatisée par l'ICBF, *Instituto Colombiano de Bienestar Familiar*.

Monsieur F. est très ému lorsqu'il raconte leur première rencontre :

« *Ce sera gravé dans ma tête jusqu'à la fin. Il y avait ce grand hall. Je les ai vus, Miguel disait à l'oreille de son frère : « C'est eux, c'est eux ! ». En fait ils avaient vu des photos.* »

Le premier souvenir qui marque le début de la vie familiale, pour Madame C-F., est celui de la signature des papiers dans le bureau de l'avocate pour la « remise des enfants », suivi du traditionnel moment de l'échange des cadeaux et de la première photo prise ensemble.

Miguel se rappelle avoir demandé à chaque fois qu'un couple de parents arrivait chez Maman Julie : « *C'est eux ? C'est eux ?* ». Carlos ne retient que la longueur du départ du tribunal, où il a fallu attendre un taxi une heure et demie...

Monsieur F. et Madame C-F. pensent que les enfants ont été bien préparés à l'adoption. Ils n'ont pas eu vent de violences subies par les enfants de la part de leurs parents. En revanche, les récits des garçons empreints d'un sentiment de liberté qu'ils revendiquent laissent imaginer des enfants totalement livrés à eux-mêmes, livrés à la rue et à tous ses dangers, toute sa violence.

c) L'histoire de Monsieur F. et de Madame C-F.

Charles F. est le 4^{ème} enfant d'une fratrie de quatre enfants. Il se dit proche de son plus jeune frère, Benoit, tandis que les deux aînés forment un autre sous-groupe : « *On marche par paires dans la famille* ». Voici ce qu'il raconte de son enfance :

« Ma mère ne travaillait pas. Elle était très présente, un peu étouffante. Mon père a eu une vie professionnelle un peu surmontée. Il était gendarme à Saint Mathurin, à 40 kms d'Angers. Il a préféré arrêter au bout de quinze ans quand mon frère aîné est entré en seconde, pour que l'on puisse déménager à Nantes. Il a donc privilégié sa vie personnelle, familiale, plutôt que sa vie professionnelle. Il a fait du gardiennage, travaillé dans l'imprimerie, puis est entré à la Société Générale comme comptable. Il est content d'avoir fait ça, d'avoir quitté l'Armée, vu la mentalité des gens qui a changé. »

« Les garçons me rappellent moi et mon frère, dans la complicité entre eux et dans les bagarres. Je retrouve Miguel en moi : corpulent, costaud, à toujours dire « pardon ». Carlos a le même air malicieux qu'avait mon frère. »

Armelle C. a grandi dans le Finistère, fille de marin-pêcheur, dernière d'une fratrie de sept enfants. Il y a beaucoup de paires de jumeaux dans la famille : sa mère et sa sœur, ses deux frères aînés et enfin elle et son frère Arnaud. Quand elle parle de ce dernier, on le sent à peine séparé d'elle : *« et Arnaud, hé bien c'est mon frère. Je lui pardonne beaucoup de choses...c'est mon frère. »* Voici les propos de Madame C-F. lorsque je la verrai en entretien individuel :

« On était nombreux, il y avait beaucoup de copains copines qui gravitaient autour...très collectif. Il y avait peu de dialogue, on n'a pas vraiment été maternés. On était un peu livrés à nous-mêmes. Je me dis avec le recul qu'avec sept enfants, ma mère a fait comme elle a pu. Elle ne pouvait pas être derrière chacun. Ma mère nous a dit que si elle avait pu choisir elle n'aurait eu que trois enfants. On ne se posait pas la question du désir d'enfant...Ca venait et puis pas de chance ! Moi je ne me suis pas sentie aimée de mes parents pendant longtemps. (Pleure.) ...J'étais persuadée que mes parents n'avaient rien à faire de moi. Je rêvais que j'avais d'autres parents, plus jeunes, avec moins de monde autour. »

« Je suis une enfant de vieux. Ma mère avait 39 ans quand je suis née. J'ai toujours connu mes parents vieux. Mon père était un breton petit et trapu qui en paraît 60 sur les photos où il ne devait en fait qu'en avoir 30. J'ai toujours connu ma mère avec des cheveux blancs. Je me suis toujours dit que si je n'avais pas d'enfant avant 35 ans je n'aurais pas d'enfant car je ne voulais pas être une vieille mère. »

Armelle C. a été scolarisée classiquement jusqu'en troisième, et a par la suite eu un parcours assez chaotique : une tentative de BEP horticulture avortée au bout d'un mois (*« Chose dont je ne suis pas fière : j'ai eu peur de travailler sur les machines, vous savez, les motoculteurs, je trouvais cela sale... »*), du travail en usine, une tentative échouée au concours de puériculture, un apprentissage en vannerie avorté quand au bout d'un an de tressage il fallut passer à la menuiserie (*« les scies, les machines... j'ai encore fui »*). Armelle a finalement réussi à passer son baccalauréat par le CNED à 28 ans et a pu se former en secrétariat médical, première formation qu'elle a achevée. C'est la dernière enfant à quitter le domicile parental. En 1986, son père décède de maladie, alors

qu'Armelle est en conflit avec lui depuis l'adolescence, sans que n'ait réellement pu avoir lieu de « réconciliation ».

Armelle C. trouve un emploi à Nantes. En 1997, elle fait la connaissance de Charles F., bénévole dans la même association caritative. Armelle C. devient bientôt Madame C-F. : « *Garder mon nom a été un de mes chevaux de bataille. Je me suis mariée tard, j'avais déjà une identité avant.* ».

Armelle et Charles fondent un couple sur leur souhait commun d'avoir une famille nombreuse, et au vu de leurs âges respectifs déjà avancés, s'y attellent sans tarder. Après six mois de tentatives infructueuses, ils décident de consulter des spécialistes qui posent le diagnostic : Hypofonctionnement tubaire sur la seule trompe ovarienne viable chez Madame et hypofertilité des spermatozoïdes chez Monsieur. Face à leurs maigres chances de parvenir à procréer naturellement, le couple se lance dans un processus de procréation médicalement assistée de 1999 à 2001, et réalisent trois inséminations artificielles et quatre fécondations in vitro. A la 4^{ème} FIV, c'est Monsieur F. qui commence à parler d'adoption à son épouse et qui dans un premier temps porte le projet, Madame C-F. ayant été assez fragilisée psychologiquement.

Le couple demande un agrément pour une fratrie d'enfants jusqu'à 6 ans, puis face à la longueur des démarches, se résout à demander une extension pour accueillir des enfants plus grands. Leur choix se porte d'emblée vers la Colombie, par attirance culturelle et pour sa réputation de sérieux et de clarté dans les démarches d'adoption. Il s'écoulera finalement 5 ans entre l'obtention de l'agrément et l'arrivée des garçons.

d) *Matériel clinique que le lecteur peut soumettre à ses propres hypothèses interprétatives...*



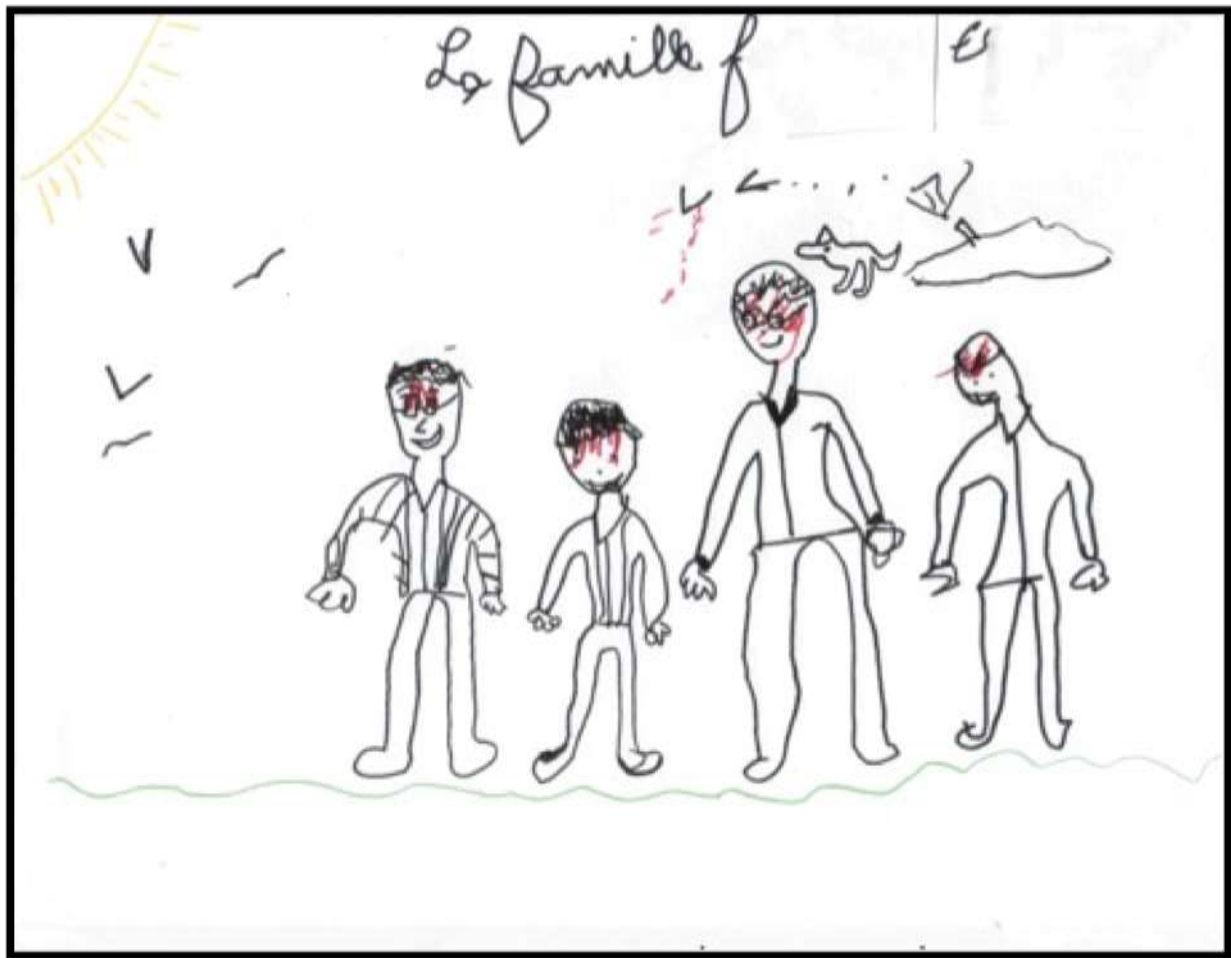
« Dessine une famille que tu inventes » : La famille des nuages - Carlos

« Il n'y a que deux filles ! C'est mieux les garçons. Les filles ça ne sert à rien. Ça ne sert qu'à faire le ménage. C'est le coucher du soleil qui reflète la mer. Il y a aussi la famille des oiseaux. Ils sont en train de voyager. Ils ont fait le tour du monde et ils rentrent chez eux. Ils se sont arrêtés en Italie pour manger des glaces. »



« Dessine une famille que tu inventes » : La famille de rats - Carlos

« Papa, garçon, maman. Ils habitent dans des trous. Ils mangent du fromage tous les jours. »



« Dessine ta famille », d'après Carlos

« Je vais commencer par faire le soleil. Ensuite de l'herbe bien verte. (Dessine son père en premier, puis constatant que le troisième personnage représentant initialement la mère se retrouve plus grand que le premier, transpose finalement les identités de mère et père respectivement aux premier et troisième personnage. Il s'identifie au personnage le plus à droite.) Papa c'est lui parce que c'est le plus gros. Maman a des lunettes rondes. Ca y est ma famille est finie... Attends, je vais faire des petits oiseaux. Là il y a une haie et un chasseur. Il a tiré une balle et ça a touché l'oiseau. Je vais faire du sang parce qu'il est mort. Ca se passe derrière la famille. Le petit oiseau est mort et le petit chien est venu le chercher. (Moment d'attente pendant que son frère termine lui aussi son dessin). Et puis le chasseur il a pris la tête de papa pour un oiseau alors il lui tire dessus. Il a cru que tous les

quatre on était des bestioles alors il nous tire dessus. On est morts à tout jamais...(en chantonnant). »

e) Quelques hypothèses interprétatives à partir des dessins et du test de Patte-Noire de Carlos.

Les personnages des familles imaginées par Carlos sont très indifférenciés. Ce sont des animaux ou des nuages, marquant là un mécanisme probablement défensif dans les identifications, comme si rêver d'une autre famille pouvait être douloureux. La famille de rats vient-elle nous dire « je suis un petit rat des rues, qui se déplace en tribu », par contraste avec son milieu de vie actuel ?

Dans le dessin de *La famille de nuages*, on perçoit deux mouvements contraires, une famille d'oiseaux qui a une intention et qui décide de rentrer chez elle après être allée voyager à l'autre bout du monde, et une famille de nuages qui s'étend au loin et poursuit sa route vers de nouveaux horizons. L'Italie semble représenter un territoire neutre, qui fait tiers.

Ces deux mouvements, fédérés par le Soleil et la Mer, cohabitent sans doute dans l'inconscient de Carlos dans son inscription filiale dans deux familles, qui sont peut-être réunies par la continuité des imagos paternelles et maternelles.

Le dessin de sa famille est d'une violence inouïe. On peut y lire un désir de supprimer cette famille, ou bien une rivalité avec le père mal assumée qui dégénère en une élimination de toute la famille par culpabilité. De quel père s'agit-il ? Si l'on imagine que les membres de cette famille s'affilient par les tâches de sang, on peut faire l'hypothèse qu'il est nécessaire de supprimer la première famille pour pouvoir s'affilier à une autre. Une autre hypothèse serait d'y lire la représentation d'un conflit de loyauté entre ses deux familles : il dessine sa famille adoptive puis ne supportant pas de s'inscrire ainsi, l'élimine. Quel est le rôle du chien ? Peut-on imaginer qu'il fasse lien entre les deux familles, comme ce chien en peluche amené en Colombie par ses parents adoptifs, réplique d'un chien plus grand resté dans la maison de France, ce même chien que Miguel m'avait d'emblée présenté comme « ayant été adopté lui aussi » ?

Le test de Patte-Noire sera une épreuve difficile pour Carlos, semblant réactiver des vécus douloureux, particulièrement au moment de la carte « *Hésitation* », que Carlos détourne largement de son contenu figuratif. La mise en récit suscite beaucoup de défenses de type maniaque chez le jeune garçon qui va à toute vitesse, ne respecte aucune chronologie dans son récit en faisant des retours en arrière, des réparations magiques. Carlos gigote, se met à chantonner des contenus verbaux très angoissants... Le fil conducteur fantasmatique est pour le moins fragile, signant là une certaine précarité de sa permanence identitaire.

Carlos repère mal les identités sexuelles des personnages, et commence par inverser les images parentales. La problématique œdipienne transparait plutôt dans sa résonance agressive avec un désir de suppression du père que dans une dimension libidinale envers la mère. La tendresse entre les parents cochons est niée dans la carte « *Baiser* ».

Carlos semble en quête de supports et de délimitations fermes, comme le montre par exemple cette barrière qui ne sert à rien puisqu'elle ne va pas jusqu'au mur, ou la fuite d'un des frères cochons de la bataille fraternelle qui vient rompre la circularité d'une spirale agressive qui semblait alors contenante pour Carlos.

Voici ce qu'il raconte à propos de la carte *Hésitation*, rebaptisée « *Le vomi* » :

« Patte-Noire regarde son petit frère qui fait des bulles dans l'eau. Le papa dit : « C'est pas bien, c'est pas bien du tout ! » alors il le secoue et le petit frère vomit sur l'eau. Après la maman dit : « C'est pas bien petit, tu vas être puni ». Alors il est balancé à travers le grillage. Et il est tombé justement là où il y a la bagarre. Après le petit cochon écrase la fleur. L'autre petit cochon tète le lait de sa maman. Et puis sa maman elle le regarde parce qu'il lui fait trop mal. Alors elle lui dit : « C'est pas bien » et elle l'écrase, elle en fait de la purée. Patte-Noire regarde le vomi de son petit frère et va manger de l'herbe. La mère veut boire mais elle peut pas à cause du vomi. Patte-Noire a soif, il court chercher de l'eau. »

La crudité et la violence des contenus latents, la répétition de phrases toutes faites « *C'est pas bien petit* », la confusion croissante dans le récit accompagnant les cartes suggèrent la réactivation d'un vécu traumatique. Carlos et son frère ont probablement

subi ou pour le moins été témoins de violences, que ce soit dans leur première famille ou dans la rue. « *C'est pas bien* » renvoie-t-il aux réprimandes de la famille de substitution, où « *l'adaptation a été difficile* » ? Les associations proposées par Carlos figurent une oralité peu heureuse, qui laisse imaginer des premières interactions de mauvaise qualité, auxquelles on n'échappe qu'en se plongeant dans la bagarre de la rue. Est-ce pour cela que Carlos a eu besoin de régresser en arrivant dans sa famille adoptive et de solliciter un maternage jusqu'à demander le biberon à sa nouvelle maman, du haut de ses huit ans ?

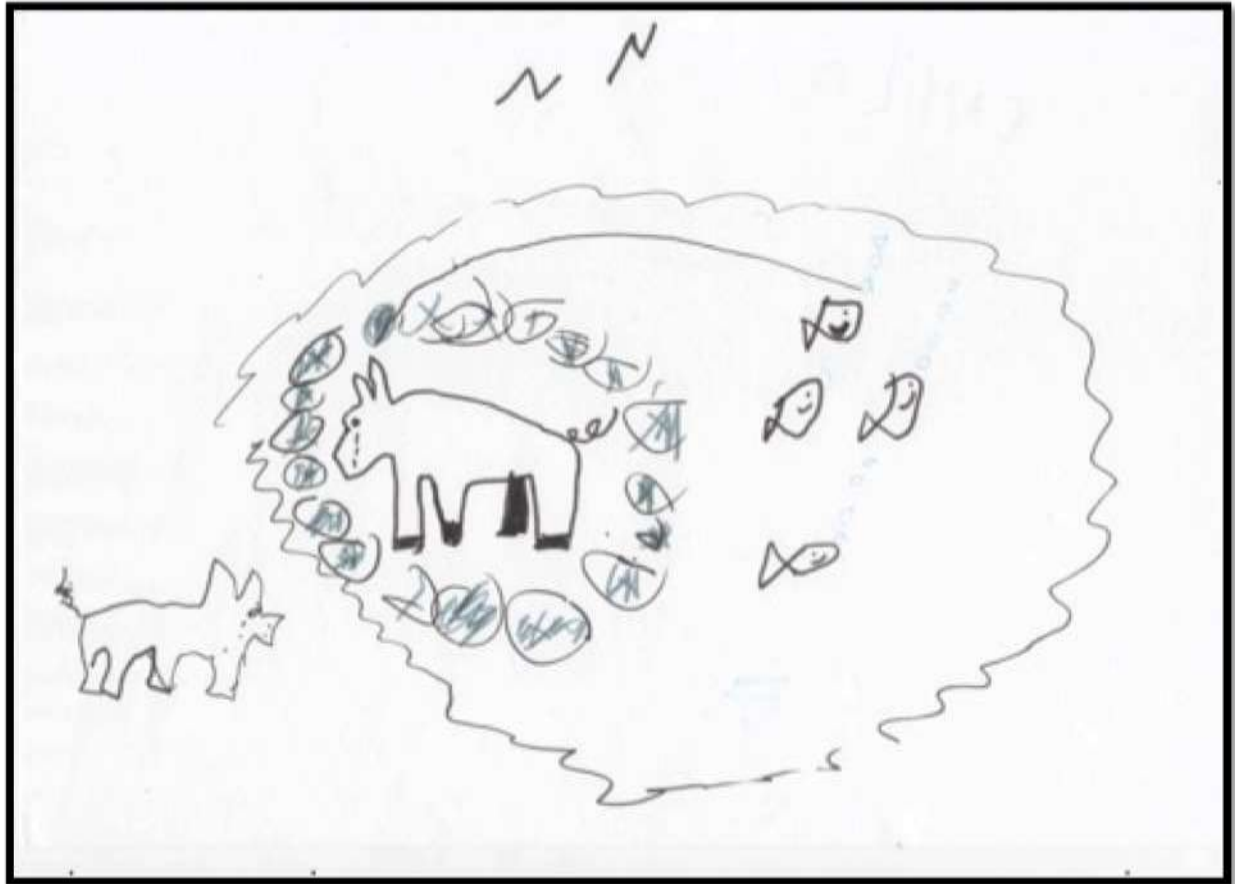
Voici les commentaires de Carlos lorsqu'il tient la carte « **Chèvre** » entre les mains, à la suite d' « **Hésitation** » :

« Et alors il trouve la petite chèvre et il boit du lait de la chèvre. La chèvre elle est pas contente alors elle le tue. Sa maman elle est en train de dormir. Patte-Noire il avait vraiment soif alors il se fait tuer. La chèvre elle a perdu ses petits, ils sont morts. Ils ont été emmenés par le fermier. Elle attend d'autres petits. »

Ne nous voilà guère rassurés sur la qualité des premières interactions ! Cette mère semble plus évocatrice de la mère d'origine : c'est une mère féconde, voire prolifique, qui a perdu ses enfants. La faute est placée du côté de Patte-Noire qui ne peut résister à sa soif. Il est donc responsable de son malheur. Ceci peut nous questionner sur l'existence chez Carlos d'une certaine culpabilité à l'égard de sa mère d'origine.

Aux questions de synthèse du test, Carlos évoque le devenir de Patte-Noire sous la forme d'une saucisse qui va se faire manger. La tâche de Patte-Noire est apparue en jouant dans la boue contrairement à celle de sa maman cochon qui est une tâche de naissance. Carlos propose que Patte-Noire mette du blanco dessus pour l'enlever. Les marques d'affiliation peuvent donc s'acquérir secondairement mais peuvent aussi disparaître : elles ne sont pas pérennes. Les trois souhaits de Patte-Noire adressés à La Fée sont les suivants : un bonbon au chocolat, un ballon et un pistolet pour se défendre. Cherchez l'intrus...

Voici enfin le dessin réalisé par Carlos à l'issue du test, et les commentaires qui l'accompagnent :

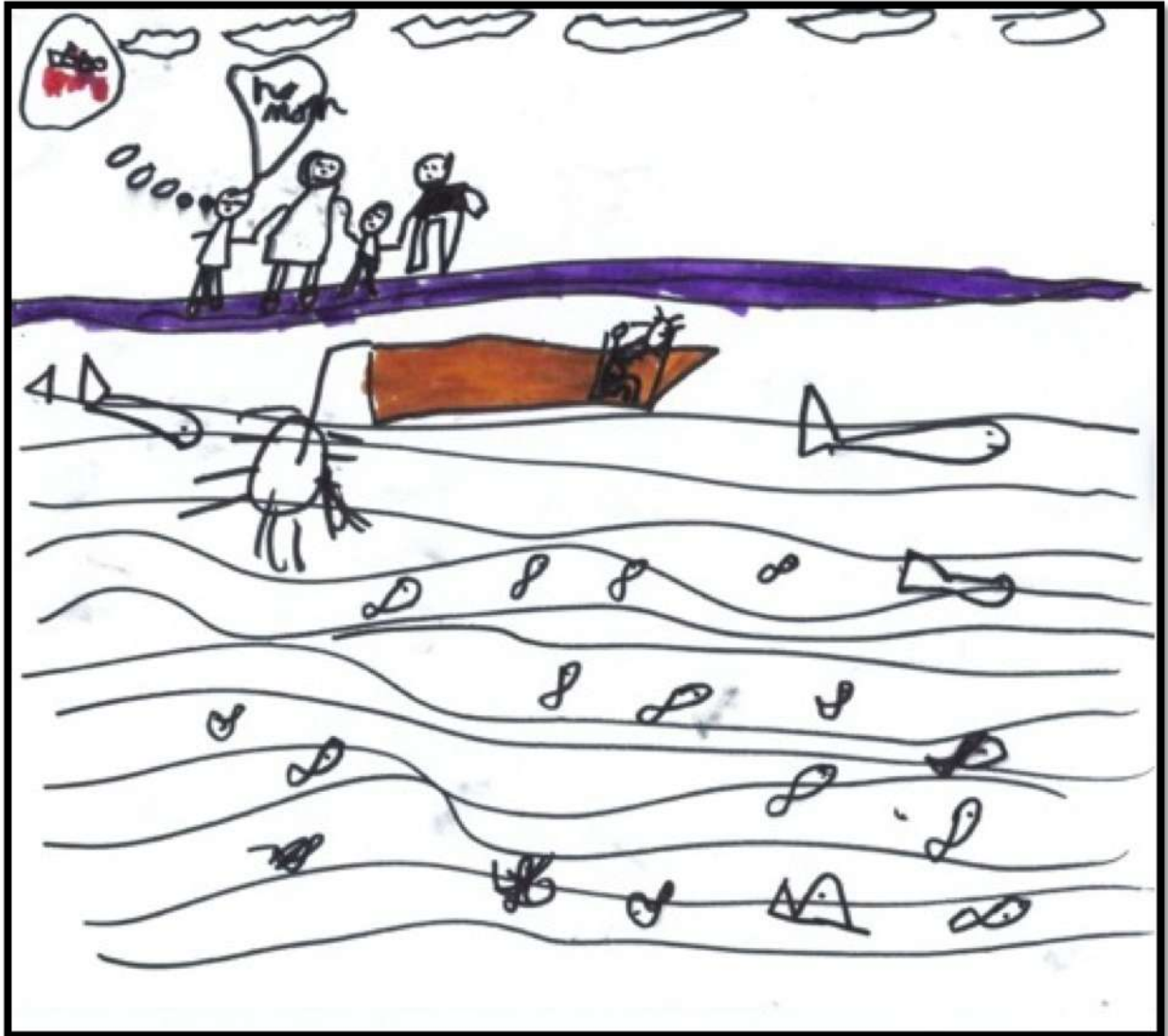


« Il a des sabots Patte-Noire. Il y a des éclairs parce qu'il va pleuvoir. Alors lui il commence à pleurer parce qu'il est perdu dans une grosse flaque d'eau énorme énorme. Il s'est fait mal à la jambe, il peut pas la lever. Il s'est fait enfermer par des pierres qui bloquent le passage. Un jour il a plus mal alors il défonce là. **(Colorie une pierre)**. Il arrête de pleurer et il sort par là. C'est juste avant de mourir. Les poissons c'est des piranhas. Ils sont contents qu'il soit piégé. Mais sa maman vient l'aider. Après sa maman elle pleure parce qu'il va mourir. Et c'est la fin. Elle peut pas l'aider parce qu'elle sait pas nager. Les poissons ils font des bulles pour appeler à l'aide. Cette pierre se dégage parce qu'il y a une grosse vague, celle-ci aussi, celle-ci aussi, etc. **(raye toutes les pierres au fur et à mesure)**. Il peut passer alors il sort. Après il y a une grosse pluie alors cette pierre elle reste, elle reste, elle reste, etc. **(raye de nouveau chaque pierre)**. Puis après elle dégage, elle dégage, elle dégage, etc. **(raye les**

pierres qui permettent une sortie du côté des piranhas). Les piranhas peuvent pas le manger car Patte-Noire les écrase avec ses sabots. »

Le suspense de ce récit nous tient en haleine jusqu'à l'heureux dénouement de la libération de Patte-Noire qui ne doit son salut qu'à lui-même. Les sabots symbolisent-ils sa force ? Selon notre propre sensibilité vis-à-vis de l'adoption, nous pouvons imaginer que les pierres symbolisent l'aspect enfermant de l'adoption. Et paradoxalement ces pierres le protègent du danger des piranhas. Qui est cette mère impuissante ? La mère d'origine qui n'a pas su le garder auprès d'elle ? La mère adoptive qui le porte du regard mais ne peut pas vraiment l'aider car on doit s'en sortir seul face au danger ? Un peu des deux à la fois ? Enfin, comment comprendre cette jambe cassée ? Comme une banale angoisse de castration ? Comme un vécu de mutilation en rapport avec le déracinement, une angoisse de désaffiliation ? On pourra retenir comme remarque finale positive que Patte-Noire parvient finalement à se libérer, et sort de ce piège tourné vers l'avenir...

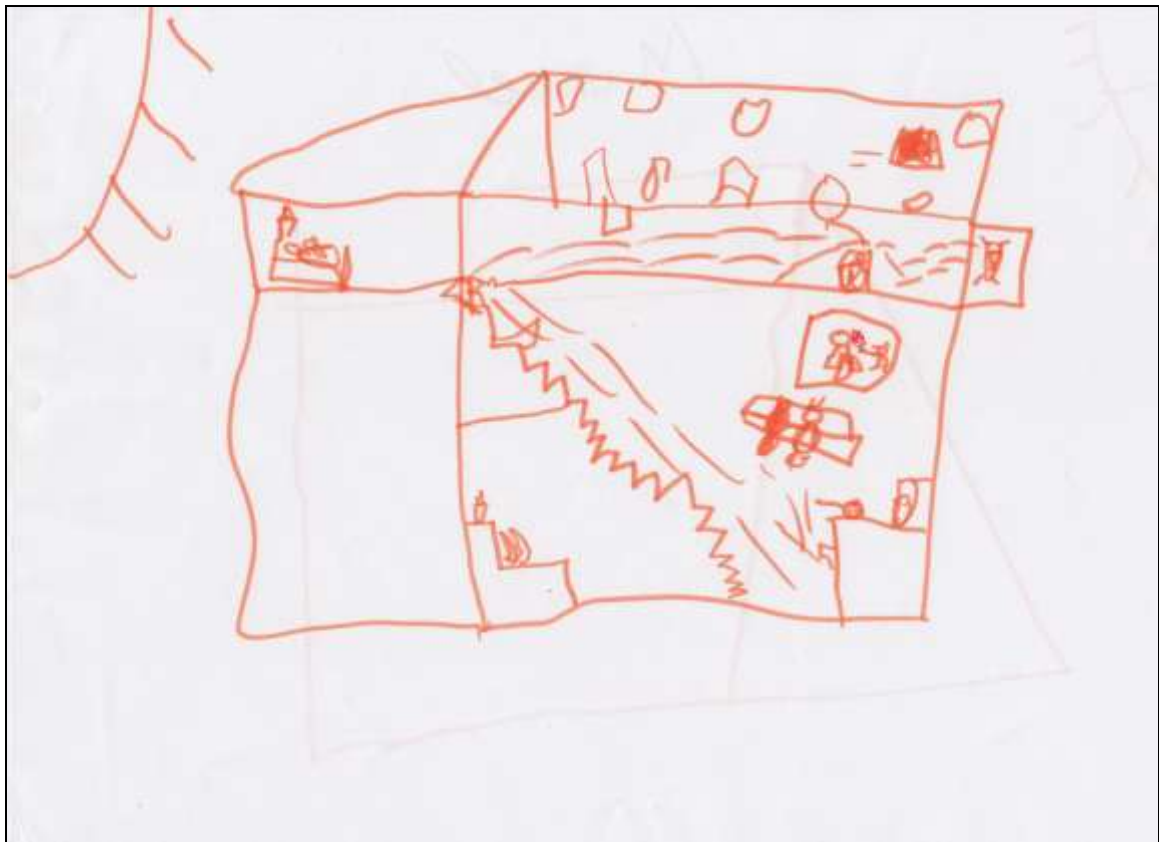
f) *Quelques hypothèses interprétatives à partir des dessins et du test de Patte-Noire de Miguel*



« Dessine une famille que tu inventes », d'après Miguel

« C'est une famille de petits garçons. L'enfant pense que c'est un requin et qu'il va le manger. Il dit : « Oh non ! ». Mais en fait c'est une anguille. Dans le bateau c'est Jean-Yves, mon tonton. Il y a un moteur pour qu'il avance. Les poissons ce sont des anguilles. Mais

Jean-Yves sait que ce sont des anguilles. Seul l'enfant ne sait pas. Ils sont sur le trottoir. Ce sont les Jackson five ! Non, les Jackson four ! »



« Dessine ta famille », d'après Miguel

« En bas à gauche il y a les toilettes. En bas à droite, la cuisinière, et derrière la télé. Il y a un dessin animé. Papa et Maman dorment en haut à gauche, puis il y a la chambre de Carlos puis la mienne. Le grenier est rempli de meubles. C'est notre papy qui regarde la

télé. Papy a dormi avec moi puis il s'est réveillé très vite. Alors il a couru couru pour regarder la télé. C'est une émission d'enquêtes policières. Il ne voulait pas rater le début. »

Ces deux dessins présentent une architecture semblable, avec composition en différentes strates, mais à la différence du premier dessin où les niveaux ne communiquent pas, il y a une tentative de liaison avec l'itinéraire du papy dans la maison.

Le premier dessin est assez évocateur du départ, avec l'insécurité qui s'y rattache, avec ce tonton qui s'en va en mer. Sur le niveau supérieur, on y voit une famille bien ancrée dans le sol dur (le trottoir) avec des membres très liés les uns aux autres. Je ne saurai à qui Miguel s'identifie : à l'enfant entre les deux parents ? A celui qui dit : « oh non ! » ? (Encore que l'on imaginerait plutôt ce personnage comme une représentation de son frère). Au niveau inférieur, on voit ces anguilles, nombreuses, qui glissent et que l'on n'attrape pas, nageant dans la mer. Représente-t-il sa famille d'origine, avec sa fratrie nombreuse ? Le fait qu'on les prenne pour des requins n'est en tout cas pas sans rappeler le changement d'identité qu'impose l'adoption. Le tonton (prénom du frère de Madame C-F.) représente-t-il le déplacement d'une figure œdipienne, traduisant une crainte - un souhait de la mort du père ? Ce gros moteur qui semble élaguer les poissons possède une forme arrondie qui n'est pas sans rappeler l'arrondi du sein maternel. Ce « moteur-bombe » serait-il une représentation du mauvais sein ? Miguel semble se défendre de ses pensées agressives, d'où la certaine angoisse qui se dégage du dessin.

Le second dessin, celui de sa famille, représente une maison fermée, sans porte : Miguel nous invite probablement à découvrir son monde intérieur. La maison n'est pas tenue, elle flotte. Sa chambre s'y trouve un peu en dehors. Les générations sont bien séparées. Le grenier-inconscient est rempli d'objets du passé qui sommeillent. L'étage est la strate de la famille actuelle, chacun dans son lit. Le rez-de-chaussée renvoie-t-il à la prime enfance, avec la cuisinière symbolisant la phase orale et les toilettes la phase anale ? Qui

est ce grand-père, dont il a besoin et qui vient faire lien entre les époques, sortant de son lit, affrontant cet escalier accidenté pour atteindre son but ? Est-ce une figure œdipienne déplacée ? A quelle famille appartient-il ? Il semble que ce soit le seul personnage vivant de la maison.

Le test de Patte Noire de Miguel

La première carte choisie par Miguel est celle des « **Jeux sales** », qui est l'occasion pour lui de formuler une agressivité assumée bien que redoutant les représailles à l'encontre du père. Son conflit œdipien transparait dans son choix de faire également jouer la maman (pourtant non représentée sur la carte) dans le même camp que lui, contre son père. La culpabilité guide-t-elle sa main lorsqu'il choisit l'instant d'après la carte « **Trou** » qui campe un Patte-Noire seul et perdu qui va peut-être se faire tuer par un chasseur ? La forte angoisse de séparation et peut-être la résurgence de mauvais souvenirs obligent Miguel à imaginer un dénouement rassurant : « *Et puis il fait jour et ses parents l'ont trouvé ! En fait ils étaient juste à côté* » et l'orientent vers une identification défensive : la lune. A la carte « **Hésitation** », Miguel se défend d'un vécu d'exclusion en le retournant contre ses parents : « *il ne veut pas manger parce qu'il a mal au ventre et ses parents l'obligent.* » A ce même moment, Miguel change la carte de tas pour la mettre dans le tas qu'il n'aime pas, accompagnée de la carte du baiser. On peut faire l'hypothèse que la carte lui a remémoré le sevrage maternel, et la volonté d'écarter le « **Baiser** » comme la rancœur d'avoir été abandonné par son premier objet d'amour. Il entreprend ensuite de retrier toutes les cartes, et n'arrive plus à choisir celles qu'il préfère. Miguel a sans doute vécu la séparation maternelle de façon traumatique. Les fantasmes autour de la scène primitive sont assez présents : dans l'expression de son agressivité anale (souillure de la mangeoire) qui empoisonne ses parents, à travers laquelle on imagine le fantasme d'un coït mauvais, dans la scène du « **Baiser** » qui suscite une formation réactionnelle de dégoût face à un acte qu'il faut dénoncer : « *C'est la sœur d'une autre famille. Ils font bisou-bisou. Le frère derrière ne veut pas car lui il est dégoûtant, il mange comme un petit cochon. Il a amené une caméra et il les a filmés parce que ses parents non plus ils ne voulaient pas et puis il l'a montré aux parents.* » Il s'identifie

au délateur. La carte suivante châtie la femme fautive avec la « **Charrette** » : elle part en prison, alors que son partenaire « *jure sur la tête de sa mère qu'il ne fera plus bisou-bisou* ». Cette sœur est-elle une figure œdipienne déplacée de la mère d'origine ? De la mère adoptive ? Lorsqu'il réalise que Patte Noire est représenté en train de rêver la scène de la charrette, le voilà rassuré : « *En fait elle le déteste en vrai, c'est un cauchemar, ils ne font pas bisou-bisou.* ». Il s'identifie à Patte-Noire qui rêve, et se montre ensuite triste de voir partir sa sœur qui va vivre dans une autre famille à Nantes. On voit que l'adoption n'est pas bien loin. L'enchaînement narratif nous renseigne-t-il sur un lien de cause à effet dans l'inconscient de Miguel entre un désir œdipien coupable envers sa mère d'origine et le fait de s'être trouvé séparé d'elle ? Si tel est le cas, on comprend la nécessité pour Miguel de se défendre de ses pensées coupables, même si elles semblent ne pas être très loin, comme nous le montre la carte du « **Rêve mère** » (« *il rêve de son amoureuse* ») ou encore son récit autour de la carte de la « **Bagarre** » : « *ils voulaient voir la cousine ; lui il a dit non et lui il a dit oui* », tout en s'identifiant à celui qui ne voulait pas voir la cousine.

Dans les deux dernières cartes, Miguel met en scène la glotonnerie à laquelle chacun de ses parents a d'ailleurs fait allusion lors des entretiens individuels comme l'une des caractéristiques le différenciant de son frère. La première « **Tétée** » est donnée par sa mère :

« *Stop, tu vas être malade !*

- *D'accord* ».

La seconde est donnée par la chèvre : « *Est-ce que je pourrais avoir du lait tata ?*

Oui mais après c'est stop, d'accord ?

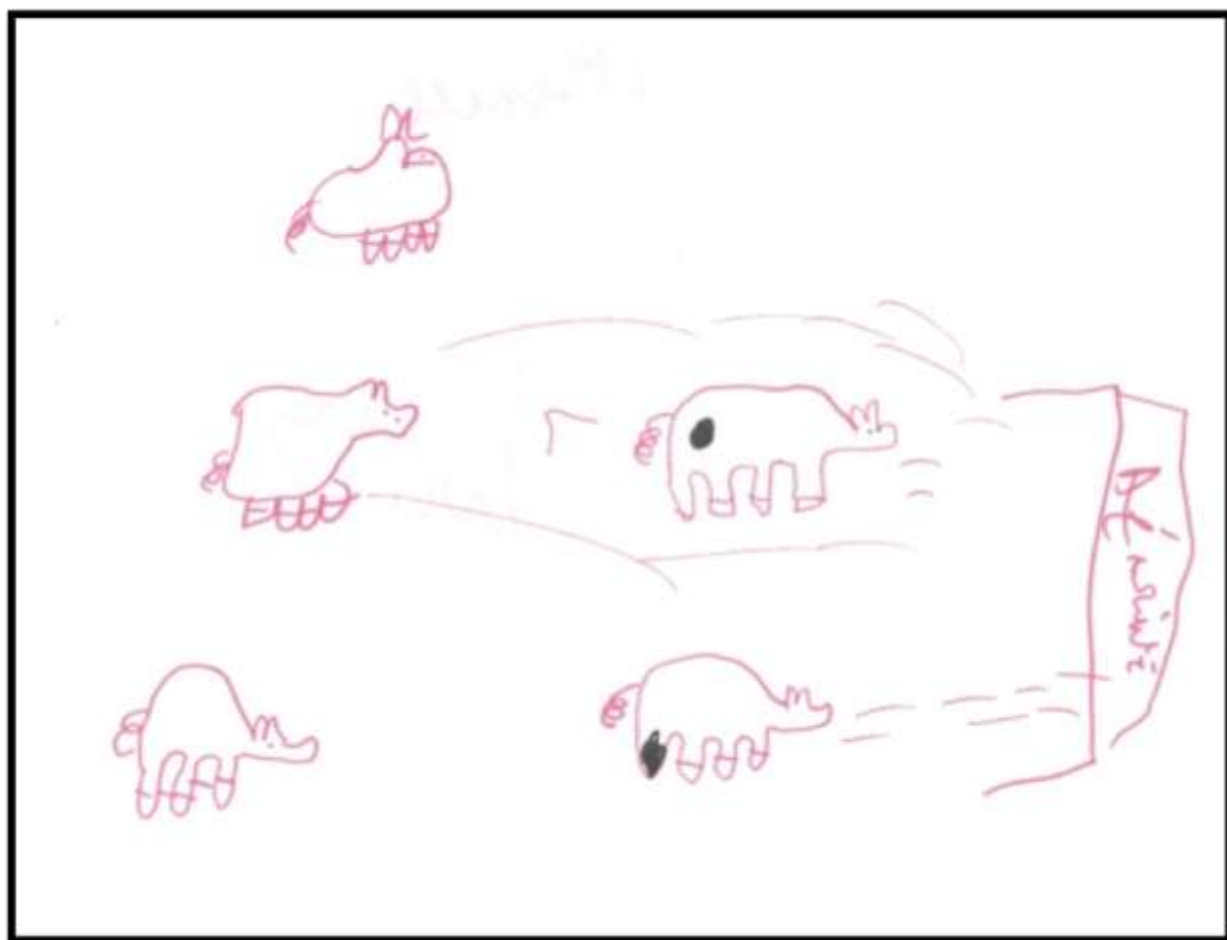
D'accord ». Après il a trop bu et il dit : « *J'ai mal au ventre* ».

Elle vient chez la maman : « *Votre fils a mal au ventre.* »

Patte Noire dit : « *j'aurais du t'écouter maman.* »

Miguel est-il gloton parce qu'il a du temps à rattraper ? Cette voracité est-elle le reflet de son souhait d'identification par incorporation des bons objets maternels ?

Aux questions de synthèse, il campe Patte-Noire dans le rôle du plus heureux en lui attribuant toutefois un triste dessein : « *A la fin de sa vie, il a eu tout ce qu'il voulait et après il est mort. Il s'est brûlé encore une fois.* » Sa tâche provenait de la première brûlure, et Patte-Noire « *s'en fiche* ». Ses trois souhaits sont les suivants : il ne voudrait plus avoir mal au ventre, a envie que sa mère lui dise qu'il peut aller à la forêt noire, et veut que le lait soit un peu plus bon. Outre l'importance du conflit œdipien (est-ce son souhait d'aller à la forêt noire qui va entraîner son trépas ?), nous pouvons nous rassurer sur l'existence de bonnes assises narcissiques : c'est le lait qui n'était pas assez bon pour lui. Ce que nous montre d'ailleurs le dessin suivant...



« *La mère a mal au ventre. On croit qu'elle va gagner. Celui derrière il court, court. Finalement c'est Patte-Noire qui gagne.* »

g) Quelques mots sur les interactions fantasmatiques qui sous-tendent la construction du lien parent-enfant

Les récits et dessins de ces deux frères nous renseignent sur les difficultés de se réengager dans le conflit œdipien avec d'autres parents.

Madame C-F. nous confie son sentiment de ne pas avoir été aimée lorsqu'elle était enfant. L'importance de l'écart générationnel est soulignée dans ses souvenirs de rêveries de petite fille, aussi peut-on imaginer qu'elle ait eu besoin de s'inventer un Roman familial pour apaiser la rancœur d'être mise à l'écart du couple parental. Quel en était le contenu ? Elle s'est probablement imaginée fille de parents plus jeunes, plus aimants...

Aussi peut-on se demander si, à travers cette adoption, Madame C-F. n'a pas pu rejouer certains éléments de son Roman familial. Elle qui a toujours pensé qu'elle ne serait pas une « vieille » mère, au point de refuser d'envisager l'adoption d'un pupille de l'état, s'est retrouvée catégorisée « jeune parent pour l'adoption internationale » lors de l'obtention d'agrément... Sa mère avait 39 ans lorsqu'elle la mit au monde. Il est amusant de calculer avec leurs dates de naissance respectives qu'elle avait 36 ans au moment de la naissance de Carlos et 39 ans pour celle de Miguel ! Elle a donc réussi à être plus jeune parent que sa mère ! D'autres paroles troublantes me sont restées en mémoire, alors que j'interrogeais Madame C-F. sur ce qu'elle imaginait de la famille d'origine de ses fils : « *Une grande famille comme cela peut expliquer la négligence.* » De quelle famille parle-t-elle ?

Il y a enfin un point partagé par les 4 membres de la famille : le fonctionnement par paire. Il y a beaucoup de paires de jumeaux chez Madame C-F ; (sa mère, ses frères aînés et elle-même avec son frère) ; Monsieur F. expliquera que sa fratrie fonctionnait en deux sous-ensembles et se reconnaît avec son frère dans les liens qui unissent Miguel et Carlos. Est-ce là un des mythes fondateurs de la famille ?

A travers le discours de Monsieur F. qui se représente la vie en Colombie « *comme la vie d'ici en France au Moyen-Age* », se perçoit un certain mépris à l'encontre des parents

d'origine, qu'il imagine « *habillés, pauvres mais habillés* ». Pourquoi éprouve-t-il ce besoin de les châtrer ? Pour se protéger lui même d'une forte angoisse de castration, probablement ravivée par la découverte de l'hypofécondité ? Monsieur F. décrit sa mère comme une femme très possessive contre laquelle il a éprouvé le besoin de protéger le reste de sa famille. Autre fait troublant : le prénom de Carlos, en Colombie, était Cristian Carlos. Monsieur F. explique l'interversion des deux prénoms par souhait d'éviter que son fils ne porte le nom de son beau-frère, sans s'apercevoir qu'en espagnol, Cristian se prononce *Cristiane*, comme sa propre mère qui s'appelle Christiane... Monsieur F. ajoute qu'en troisième prénom, chacun des enfants s'est vu attribuer un prénom français, qui aurait pu être celui des enfants biologiques. Pour Carlos ils avaient choisi Esteban !

C. Discussion

« - *Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?*

C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens ... » (...)

Que faut-il faire ? dit le petit prince.

Il faut être très patient, répondit le renard. Tu t'assoiras d'abord un peu loin de moi, comme ça, dans l'herbe. Je te regarderai du coin de l'œil et tu ne diras rien. Le langage est source de malentendus. Mais chaque jour, tu pourras t'asseoir un peu plus près... » (Saint-Exupéry, 1946)

Que nous apprennent Françoise, Adrien, Miguel, Carlos et leurs parents sur les difficultés de « créer des liens » ?

Il n'est pas aisé d'entreprendre la comparaison de résultats constitués d'hypothèses psychanalytiques à partir de récits subjectifs et de matériel fantasmatique plus ou moins élaboré. Le discours psychanalytique diffère en effet du discours scientifique, car il s'élabore à partir d'hypothèses et de vérités subjectives qui doivent faire sens pour le sujet, et non par la mise en évidence de preuves que l'on peut soumettre à l'expérience pour les vérifier.

Tentons néanmoins de croiser les différentes observations cliniques de cette série de cas, afin d'en tirer quelques aspects similaires.

1. Analyse des biais

Il nous faudrait tout d'abord repérer les biais qu'une simple rigueur méthodologique n'aura suffi à éviter.

a) Biais liés la population sélectionnée

Y a-t-il un biais de recrutement de ces familles ? Bien que la consultation adoption aie des missions d'orientation et de prévention et soit souvent proposée à titre systématique, on peut imaginer que certains parents aient répondu favorablement à l'appel parce qu'ils se sentent ou se sont sentis en difficulté dans le processus de la création du lien. Par ailleurs, les familles sont généralement reçues dans cette consultation dans l'année suivant l'arrivée des enfants. Un des critères d'inclusion étant l'âge entre 6 et 11 ans, la totalité des situations correspondent à des adoptions tardives. Ces enfants sont-ils comparables ? Ils sont de sexes, d'âges, de pays d'origine, de langues maternelles, de cultures différents, d'âges différents au moment de l'adoption, d'histoires différentes avant l'adoption, etc. Ces adultes sont-ils comparables ? Par leur histoire, leur situation affective, leurs aménagements avec l'infécondité, leur désir d'enfant, leurs représentations de l'adoption ? Non bien sûr, puisque l'objet principal de notre étude est le sujet humain... Il nous faudra donc nous appuyer sur le précepte d'universalité du fonctionnement de l'inconscient, qui fait l'objet de la première partie de ce travail.

b) Biais liés à la méthode de recueil des résultats et à l'expérimentateur :

Ces quelques entretiens nous renseignent sur une photographie à un instant t des relations parent-enfant, sans nous renseigner sur leur évolution à moyen ou à long terme. Les conditions elle-même de l'entretien peuvent constituer un biais non négligeable. Il me semble par exemple que le fait d'avoir été reçue à domicile par souci

pratique pour les entretiens parentaux individuels n'a pas facilité l'émergence d'associations plus libres ou de matériel fantasmatique chez les parents de Françoise.

Malgré la précaution d'une double analyse des résultats par deux professionnels extérieurs, il reste de façon inévitable un biais considérable lié à l'expérimentateur, dans la conduite de l'entretien, dans les interactions inconscientes qui ont accompagné les différents temps de récit ou de production graphique.

c) Biais liés au modèle théorique choisi

Le modèle théorique psychanalytique a été choisi pour l'élaboration d'une réflexion sur la construction du lien de filiation, car son angle d'approche m'a semblé le plus approprié au regard des questions suscitées par ma pratique clinique. Il est primordial de rappeler que la théorie psychanalytique doit être envisagée non comme une vérité mais plutôt comme une construction proposée comme modèle explicatif de phénomènes non palpables et non exactement vérifiables par l'expérience. Il aurait été bien sûr tout aussi intéressant d'enrichir cette réflexion suivant les outils systémiques ou par l'abord de la clinique de l'attachement.

2. Analyse comparative des résultats obtenus

Les 4 enfants semblent s'être réengagés dans le conflit œdipien avec les figures parentales adoptives, probablement en continuité des figures parentales précédentes, par permanence de l'imaginaire. Comment s'en débrouillent-ils ? Je n'ai pas eu le sentiment d'accéder à des bribes de Roman familial, à l'exception peut-être d'une forme inversée dans la famille pauvre qui vit comme les riches chez Adrien. Ceci illustre peut-être la thèse de H. Wieder, qui met en lien l'impossibilité des enfants adoptés à fantasmer d'autres parents que leurs parents adoptifs avec le manque d'assurance en la permanence du lien de filiation (Wieder, 1977). Miguel se défend de désirs libidinaux envers sa mère dans une formation réactionnelle mettant en scène un acte dégoûtant et répréhensible dont la faute est rejetée sur la figure maternelle œdipienne déplacée sur la sœur ou la cousine, et assume plus facilement son désir de supprimer le père. Son frère Carlos semble se sécuriser dans la continuité du désir de suppléer le père, à

l'encontre duquel il manifeste bruyamment son agressivité, tandis que toute dimension libidinale à l'égard de sa mère est refoulée massivement. Adrien semble s'engager dangereusement dans la voie du comblement du désir sexuel de sa mère, depuis que l'homme qui partageait sa vie a laissé la place vacante. Quant à Françoise, le conflit ne se situe pas tant au niveau de la dimension libidinale envers le père que la période de latence semble avoir transformé en tendresse réconfortante, mais plutôt dans ce qu'elle peut recomposer de figure maternelle d'identification avec deux mères si différentes sans être prise dans un conflit de loyauté.

La question des identifications semble, pour au moins trois des enfants, susciter un **conflit de loyauté** plus ou moins douloureux. Si notre jeune Françoise semble se débrouiller avec le métissage des figures maternelles, cette possibilité d'aménagement n'est pas utilisée par Carlos qui se défend de tout choix identificatoire, au point d'indifférencier les personnages qu'il met en scène ou d'inverser leur sexe. Adrien et sa famille pauvre qui vit comme des riches semble venir nous dire qu'on ne peut se défaire de ses identifications premières, thème repris par les anguilles qui ne sont pas des requins de Miguel ou par les petits rats de Carlos...Miguel semble un peu décalé par rapport aux autres. La prédominance de l'oralité dans les thèmes qui lui sont chers interroge sur le recours à des identifications primaires, par désir d'incorporation des bons objets maternels. Miguel a-t-il besoin de repasser par des identifications plus archaïques pour construire le lien de filiation sur des bases plus solides ? Les paroles de sa mère adoptive en sont-elles le reflet lorsqu'elle dit : « *Avec Miguel, j'ai eu l'impression d'être sa mère avant de devenir sa maman* » ?

Comment ces enfants se représentent-ils le lien de filiation ? Les personnages de Miguel sont extrêmement en lien, ce qui semble d'autant plus important que la menace du départ des figures parentales (de l'abandon ?) n'est jamais bien loin, comme nous le montre ce tonton qui s'en va en bateau ou cette sœur qui part vivre dans une nouvelle famille à Nantes. Pour son frère Carlos, les marques d'affiliation peuvent s'effacer avec du blanco, et ne suffisent pas à protéger l'enfant qui ne doit compter que sur sa seule force pour survivre. Par ailleurs le processus d'affiliation à une nouvelle famille semble empreint de culpabilité par rapport à la famille d'origine. Adrien est pris dans ce même

conflit de loyauté, et dans une double tendance : d'un côté, ne pas oublier la famille première ni même l'orphelinat, de l'autre s'amarrer comme il peut à la nouvelle photo de famille, alors que pour lui aussi la menace d'un départ, même sublimée, n'est pas loin (« *il ne faut pas lui dire...une surprise...Patte-Noire va partir en voyage* »), et qu'à la fin de l'histoire, chacun meurt dans son coin. Des quatre enfants, Françoise est peut-être celle qui aurait accepté le plus sereinement l'idée que la construction du lien prend du temps, et n'est pas à l'abri de mouvements de rejet ou d'exclusion de part et d'autre...

Si pour la plupart d'entre eux, on perçoit une menace d'abandon encore présente, **que percevons-nous des affects liés à la représentation du premier abandon** ? Chez ces quatre enfants, on devine un sentiment de responsabilité et de culpabilité par rapport au fait d'être venu dans une nouvelle famille et dans un nouveau pays, comme si c'était eux qui avaient abandonné la famille d'origine, ce qui permet probablement une économie narcissique en niant l'événement initial d'abandon. Ceci s'exprime de façon franche chez Adrien (« elle doit être triste que je sois parti ») et chez Françoise (« c'est pas très bien non plus que je sois partie »). Cette culpabilité se devine chez Carlos, à travers la punition mortelle infligée au petit cochon qui n'a pu résister à sa soif et qui est allé « téter » ailleurs, et se soupçonne chez Miguel dans la formation réactionnelle de la peur du mauvais sein, produisant un mauvais lait pas assez bon pour lui. **Chaque enfant va lutter contre la blessure narcissique à sa façon** : par le mythe de la force du héros, qui gagne finalement la course dans le dessin de Miguel, ou qui s'en sort grâce à sa force et ses sabots dans le dessin de Carlos. Françoise réécrit l'histoire en inventant une tâche d'affiliation chez la mère d'origine et chez la mère adoptive. Quant à Adrien, il sublime, idéalise...

Chez 2 mères sur les trois interrogées, on parvient à retrouver la mise en jeu de leur propre Roman familial à travers la démarche d'adoption. Madame F. était une petite enfant slave abandonnée par ses parents puis arrachée d'un foyer slave où elle avait refait famille, avec l'idée d'une menace abandonnique présente tout au long de son enfance. Elle a probablement idéalisé ce père polonais qu'elle ne s'est jamais résolue à rencontrer pour de vrai. Par l'adoption d'un petit enfant russe, réalise-t-elle le désir d'avoir un enfant du père ? Ou ne rejoue-t-elle pas sa propre histoire, en s'identifiant à

l'enfant adopté ? Madame C-F. avait-elle rêvé d'avoir d'autres parents, plus jeunes, plus attentifs et plus aimants ? Par l'adoption de ces petits garçons provenant d'une famille nombreuse et carencée, réalise-t-elle ce qu'elle avait souhaité pour elle, enfant ?

Que pourrions-nous proposer à ces familles si nous les rencontrions dans le cadre d'une consultation au CMP par exemple ? Comment repérer et prendre en charge les souffrances liées au travail de filiation dans les familles adoptantes ?

IV. Perspectives thérapeutiques

La population d'enfants adoptés est surreprésentée dans les services de soins psychiatriques. A titre d'exemple, sur les 12 lits du SHIP (Service Hospitalier Intersectoriel de Pédopsychiatrie), 5 lits se sont vu occupés par des enfants adoptés en souffrance durant les mois de janvier et février 2011. S'il existe des besoins supérieurs en soin, existe-t-il aussi des spécificités thérapeutiques en lien avec l'adoption ?

A. De l'importance de la prévention

La surreprésentation des enfants adoptés dans les filières de santé mentale, la complexité des liens parent-enfant imputable à la situation d'adoption, les spécificités pédiatriques qui requièrent parfois des connaissances en pathologie tropicale, des enfants au parcours difficile, avec un passé carencé, de maltraitance pour certains, une histoire d'abandon pour tous... Toutes ces raisons justifieraient une évaluation systématique de ces familles après l'arrivée de l'enfant.

1. Un suivi post-adoption loin d'être systématique

Certains pays comme la Russie, la Chine, la Colombie, ou le Vietnam, dans lesquels sont survenus des incidents préjudiciables à des enfants confiés à l'adoption internationale, ont exigé de l'AFA (Agence Française de l'Adoption créée par la réforme de 2005) l'envoi régulier par son intermédiaire de rapports de suivi des familles adoptives après l'arrivée de l'enfant dans les 6 mois à 2 ans.

Le rapport sur l'adoption de Jean-Marie Colombani de 2008 fait état de dysfonctionnement dans la mise en place de ces suivis :

« La rédaction de ces rapports incombe aux services des départements. Cependant, les procédures entre l'AFA, les départements, et les parents ne sont pas claires : qui saisit les services sociaux ? L'AFA ou les parents ? L'AFA est-elle responsable du rappel aux parents de leurs obligations puisque ces rapports passent par elle ? Les départements sont-ils mis

dans la boucle des obligations de suivi au moment de l'arrivée de l'enfant ? La responsabilité du suivi des enfants adoptés via l'AFA est donc à repreciser d'urgence entre l'AFA, les départements et les parents. Cela est d'autant plus nécessaire que certains départements déplorent que l'AFA ne leur signale pas systématiquement l'arrivée d'enfants étrangers. » (Colombani, 2008).

Ce même rapport prévoit également, dans sa proposition 28, de : *« mettre en place des réseaux régionaux et départementaux autour de la santé des enfants adoptés à l'étranger par l'installation de consultations d'orientation et de conseils pour l'adoption (Coca) »* (Colombani, 2008).

2. Les consultations d'Orientation et de Conseils en Adoption

Les C.O.C.A., qui se sont multipliées ces dernières années et sont actuellement au nombre de 23 réparties sur le territoire français, ont entre autre pour mission de *« soutenir la parentalité en accompagnant et en guidant les parents en difficulté, notamment lors de l'arrivée de l'enfant dans sa famille (repérage de véritables baby blues syndrome) et lors des périodes sensibles de questionnement identitaire (préadolescence et adolescence notamment) »* (Foucaud & Truchis, 2007). Une telle consultation existe au CHU de Nantes depuis 2006, menée conjointement par un pédiatre (alternativement par les Dr Picherot et Hazart) et un pédopsychiatre (Dr Gorans). J'ai moi-même eu la chance d'y participer durant deux ans. Au vu du déroulement effectif de ces consultations, je pondérerais les possibilités de remplir une telle mission par deux aspects pratiques :

D'une part, la plupart des familles prennent ce rendez-vous à titre systématique dès l'apparement établi, si bien que nous les rencontrons parfois dans les toutes premières semaines après l'arrivée de l'enfant. Dans ces conditions, il est bien sûr intéressant de faire une évaluation pédiatrique, d'éventuellement diagnostiquer un trouble marqué du développement de l'enfant, ou simplement de dépister une situation potentiellement à risque de survenue de difficultés dans l'installation des liens parent-enfant, mais le contexte de nouveauté ne permet pas une évaluation très fiable. Les parents sont généralement tellement subjugués par leur enfant qu'ils minimisent voire sont dans un déni de toute difficulté vis-à-vis de ce « cadeau du ciel ». Les enfants quant

à eux sont dans la découverte, avec beaucoup de réserves et d'angoisse, ou au contraire dans une quête affective peu différenciée qui précède la possibilité d'un attachement plus secure. Cette période est souvent qualifiée de « lune de miel ».

Il faudrait systématiquement pouvoir revoir ces familles dans un délai de 6 mois à 1 an, ce que nous proposons autant que possible mais qu'il n'est pas toujours évident à mettre en place. En effet, l'écart entre la demande croissante et l'absence de moyens attribués à ce jour se traduit par un délai d'attente de plusieurs mois.

3. Comment penser un suivi médical mieux systématisé ?

Il n'est pas question de présenter la situation adoptive comme une pathologie qui exigerait un suivi. Cela serait probablement inefficace et stigmatisant pour les familles adoptives (pour l'enfant autant que pour ses parents).

Cependant, ne pourrait-on pas imaginer un suivi standard et obligatoire, sur le modèle du suivi pédiatrique du nourrisson et du jeune enfant ?

Réalisé en PMI, ce suivi comporte 20 examens recommandés de la naissance de l'enfant jusqu'à ses 6 ans, dont 3 obligatoires aux 8^{ème} jour, 9^{ème} et 24^{ème} mois. Ce système a déjà montré son efficacité dans le domaine de la prévention.

Qui pourrait assurer ce suivi ? Le pédiatre est probablement le mieux placé pour examiner l'enfant dans une approche intégrative, l'idéal restant bien sûr la possibilité de consultations conjointes sur le modèle de certaines C.O.C.A.

B. Se dégager de la fascination qu'exerce la situation adoptive

La question de l'adoption n'est pas toujours un sujet facile à aborder chez les enfants en souffrance, par peur d'un réductionnisme à l'encontre de la subjectivité du patient : « c'est parce que tu as été adopté ». Les enfants et surtout adolescents se montrent d'ailleurs souvent très défensifs, usés par la ségrégation qu'ils ont pu subir à l'école ou ailleurs du fait « d'être un enfant adopté ».

Une autre difficulté réside dans le masque de réalité que peut conférer l'adoption à l'expression de la vie psychique « normale » de l'individu, en dénaturant certains fantasmes organisateurs comme celui d'une filiation imaginaire, celui de l'étranger dans la maison, la crainte d'une mauvaise hérédité, etc.

1. Que faire de l'enfant adopté qui est en nous ?

La résonnance de ces situations avec l'enfant adopté que nous sommes fantasmatiquement peut parfois constituer à notre insu un obstacle dans ces prises en charge, alors que cela devrait pourtant pouvoir devenir une ressource.

Comment se reconnecter avec l'enfant adopté que l'on a été ?

Les contes peuvent nous y aider : « *Le pouvoir des contes est d'inciter l'imagination des petits enfants et des grandes personnes à vivre le temps fabuleux des fictions qui racontent les aventures humbles et merveilleuses des hommes de partout et de toujours qui ont cherché à inventer le réel pour mieux l'affronter* » (Jean, 1990). Les contes de fées ont pour caractéristique de poser des problèmes existentiels en termes brefs et précis, sans essayer de ménager l'angoisse qu'ils peuvent susciter : le besoin d'être aimé, la peur d'être considéré comme un bon à rien, l'amour de la vie, la peur de la mort... (Bettelheim, 1976). Le sort du héros de conte de fée nous reconnecte avec nos peurs d'enfant, notre sentiment d'abandon, notre quête de l'autre avec qui nous pourrions « avoir beaucoup d'enfants et vivre heureux jusqu'à la fin de nos jours », c'est-à-dire sans jamais avoir à affronter nos angoisses de séparation...

Peut-être pourrions-nous alors rejoindre l'enfant adopté que nous tentons d'aider sans se défendre de ces angoisses-là, sans avoir besoin de les aménager, de les idéaliser ou de les minimiser. Appuyons-nous au contraire sur ces ressentis, autorisons-nous à les vivre de nouveau, et puisons dans notre créativité d'enfant pour les transformer : inventer une autre histoire ? Réécrire l'histoire ? Changer son cours ? La jouer avec l'enfant ? La dessiner ?

2. Transfert, contre-transfert, Roman familial et adoption

Le transfert s'exprime comme un Roman familial : « Mon analyste est le roi des analystes et je suis son analysé préféré qui lui succèdera. » (Soulé, 1967).

L'analysé projette sur la personne de son analyste une image comparable à celle du père mythique du Roman familial et qui participe des mêmes implications narcissiques.

C'est un essai pour préserver son Idéal du Moi des charges agressives du Surmoi.

L'analyste est situé comme un couple parental non géniteur dont il faut se faire adopter pour se recréer à partir d'une solide base narcissique.

L'interprétation du transfert sert à empêcher l'élaboration et la manifestation d'un Roman familial.

Un des pièges du contre-transfert est de percevoir le désir du patient de nous choisir comme parent idéal et de nous prendre à ce miroir proposé. Ceci peut par exemple donner lieu à des rivalités entre professionnels d'une même équipe, ou d'une institution à une autre (comme par exemple entre un service de soins et un service éducatif). Cette rivalité pour être ce parent idéal est parfois à l'origine de contre-investissements massifs d'une position culpabilisée et entraîne des actions psycho-sociales peu objectives et peu réalistes au sein des familles (par exemple un projet de maintien au domicile d'un enfant pourtant en danger dans son environnement familial).

Le fantasme du vol d'enfant peut être très présent pour le thérapeute, alors qu'il conduit l'enfant dans son bureau et en interdit l'accès à la mère, qui reste en salle d'attente. La porte se referme sur cette rencontre privilégiée qui restera un secret partagé entre l'enfant et le thérapeute.

C. Comment aider ces enfants ?

1. Repérer les souffrances liées au travail de filiation.

Cette modeste étude clinique a pu nous sensibiliser à la difficulté pour ces enfants de se réengager dans le conflit œdipien, à l'âge de latence, sur la base d'imagos parentales parfois abîmées. Comment repérer les points d'achoppements dans la construction du lien de filiation ? L'exploration de la vie fantasmatique de l'enfant, de ses représentations de lui-même et de sa place d'enfant au sein de la famille, de sa sexualité infantile semble facilement accessible grâce au dessin de famille, (de la famille réelle et de la famille imaginaire) et par la passation du test de Patte-Noire, ainsi que le montre cette étude. Le dessin de l'arbre peut également être utilisé, selon la technique de Louis Corman : « *Dessine un arbre imaginaire, qui n'existe pas, qui ne soit ni un sapin ni un peuplier.* » auquel on soumet ensuite la méthode des préférences-identifications comme pour le dessin de famille ou le PN. Ce test est particulièrement intéressant pour repérer les systèmes d'affiliation, les racines de l'arbre se prêtant tout particulièrement à leur symbolisation.

2. Faut-il accompagner l'élaboration d'un Roman familial ?

Cette recherche, qui ne comporte certes que 4 enfants mais qui semble corroborer la thèse de Wieder, ne retrouve de Roman familial chez aucun des enfants.

Comment s'aménagent les conflits œdipiens chez ces enfants « en panne de Roman familial » ?

Nous pourrions faire l'hypothèse que ce blocage est fonctionnel et que contourner la voie du Roman familial permet une économie psychique pour le sujet, en lui évitant d'affronter la menace abandonnique voire même en minimisant le risque de voir ressurgir le trauma lié à l'abandon.

Si tel est le cas, faut-il à tout prix lever ce blocage ? Peut-on soutenir d'autres voies pour permettre à l'enfant d'apaiser ses conflits œdipiens ?

Sans doute aurions-nous un début de réponse en interrogeant les adultes qui ont construit un lien de filiation adoptive, ce qui pourrait faire l'objet d'une recherche clinique ultérieure...

D. Comment aider ces parents ?

1. De l'importance d'accompagner ces parents avant l'engagement dans une démarche d'adoption.

Bien que la démarche d'adoption soit souvent idéalisée, il a été montré par l'enquête de l'INED de 2001 menée par Juliette Halifax que 5% des candidats se tournent vers l'adoption car ils ne souhaitent pas ou plus avoir des enfants biologiques ou parce que la femme refuse d'être enceinte. La motivation strictement humanitaire est évoquée dans 3,5% des dossiers analysés. Parmi les couples qui rencontrent des problèmes d'infertilité, les 2/3 ont préalablement suivi des traitements médicamenteux et des procréations médicalement assistées. Parmi ces couples infertiles, 63% se déclareraient favorables à l'adoption tandis que seuls 2% d'entre eux ont entrepris des démarches effectives. (Halifax, 2001). Ce décalage pourrait s'expliquer par l'existence chez ces couples en mal d'enfant d'une réticence première à toute solution de remplacement. L'adoption serait l'ultime recours auquel il faudra se résoudre, quitte à magnifier secondairement ce que la dure réalité a imposé. (Sellenet, 2009). Cette dimension du regret doit pouvoir être cernée et travaillée avec ces futurs parents, au mieux individuellement, pour leur permettre de cheminer vers un désir d'enfant adopté.

2. De l'importance de la rencontre individuelle

Dans la parentalité adoptive, le temps du questionnement parental autour du « devenir parent », de l'enfant imaginaire, etc. qui se joue habituellement tout particulièrement au temps de la grossesse, se déroule tout au long de la procédure d'adoption. Chaque individu, à l'aube de devenir parent, se questionne sur l'enfant qu'il a été, les parents qu'il a eu, qu'il va rendre grands-parents, sur l'enfant qui va arriver, ou du moins ce qu'il en imagine, sur le parent qu'il va être, sur le couple de parents qu'ils vont former à deux, sur le couple simplement... Avant même que l'enfant ne soit, chaque parent le conçoit

différemment. Nous avons pu mesurer à travers cette recherche clinique l'importance de la mise en jeu du Roman familial de chaque parent. A l'occasion de la consultation adoption du CHU, nous sommes régulièrement amenés à rencontrer des familles avec des situations de fort déséquilibre au sein du couple. Ce peut être en lien avec des âges très différents, au point que l'un des membres serait plus proche en âge d'être grand-père. Le déséquilibre provient aussi souvent du désir d'enfant, que l'on devine plus fort chez l'un des membres, ou de l'asymétrie dans la détermination par rapport à l'adoption en elle-même.

Pour toutes ces raisons, il serait souhaitable que chaque postulant à l'agrément soit reçu individuellement par la psychologue, même si la demande est conjointe.

De même, lorsque nous sommes amenés à recevoir ces familles en consultation, il est toujours intéressant de proposer un temps de rencontre individuel aux parents, dans la perspective d'appréhender les projections fantasmatiques d'un parent qui teintent sa relation à son enfant.

3. La place des groupes de parole

Ces dernières années ont vu naître la multiplication des groupes de paroles dédiés aux parents adoptifs, créés sur initiatives individuelles, dans un cadre associatif ou faisant partie du dispositif soignant de certaines institutions. Un tel groupe a par exemple été créé au CMP pour adolescents des Olivettes. Un autre exemple nantais est celui des groupes créés par l'association AGSA qui en l'espace de 5 ans sont passés de 1 à 7 groupes. Cécile Delannoy, sa fondatrice, nous explique quel type de public elle accueille au sein de ces groupes :

Ce sont en général des parents adoptifs qui portent un vécu de honte voire de culpabilité du fait des difficultés et de la souffrance qu'ils traversent avec leur enfant alors qu'ils avaient tant espéré cette adoption. « *On devrait nager dans le bonheur, on ne peut en parler nulle part* » témoignait l'un de ces parents. Ces groupes peuvent leur permettre de sortir d'une certaine solitude face à cette souffrance et de venir en parler dans un espace qu'ils sentent dédouané de tout jugement, puisqu'ils sont entre pairs. Beaucoup de

parents adoptifs ont vécu les rencontres avec les professionnels médico-sociaux lors de la procédure d'agrément sur le mode de l'intrusion et du jugement, et en ont conservé certaines réticences à pouvoir confier leurs difficultés à un psychologue ou psychiatre. Ces groupes sont animés par des parents adoptifs qui ne sont eux-même plus envahis par une problématique personnelle. Une psychologue intervient ponctuellement. Les parents ayant participé à ces groupes disent que cela les a aidés dans l'ajustement des liens parent-enfant, ou parfois simplement dans un soutien moral en attendant que la situation évolue d'elle-même. Ces groupes peuvent également constituer une première étape pour certains parents réticents à l'idée d'une démarche plus personnelle.

E. Comment aider ces familles ?

La quête des origines questionne tout enfant et peut parfois constituer le motif implicite d'une demande de consultation des parents quand l'enfant présente des troubles relationnels, comportementaux ou de difficultés dans l'apprentissage. Or nous l'avons vu, cette quête est double : elle pose la question de la famille d'origine et des circonstances de l'abandon, mais elle vient aussi interroger le désir de ses parents adoptifs et la façon dont il peut s'y engendrer comme « leur fils/fille ». L'enfant acceptera d'autant mieux de savoir peu de choses sur ses géniteurs qu'il aura la confirmation qu'il est aussi issu d'un réel désir d'enfant venant de ses parents qui l'ont adopté et qu'il a une place à part entière comme fils ou fille auprès d'eux.

1. Aide à la construction d'un « Roman d'adoption »

Le récit de l'adoption que les parents adoptifs vont transmettre à leur enfant est un récit des origines qui s'articule en deux parties : la première concerne les parents biologiques, la deuxième les concerne. Bien qu'ils n'aient partagé le vécu précoce de leur enfant avant l'adoption, les parents adoptifs ont le rôle de lui transmettre quelque chose de son histoire d' « avant ».

A. Harf-Dubrez s'est intéressée à la nature de ce récit : elle propose de le considérer comme un récit mythique, en cela qu'il doit être immuable, répétitif, occuper un statut privilégié dans la relation parent-enfant, dans un espace de transmission ritualisé, et de

par son caractère fondateur. En tant que récit des origines, il a pour fonction d'assurer l'ancrage dans la filiation, en répondant aux questions de l'enfant sur son arrivée dans la famille. (Harf-Dubrez, 2005-2006).

Le récit de l'adoption transmis à l'enfant est unique, il diffère de celui qui a été recueilli lors des entretiens menés pour cette recherche. Les parents peuvent lui donner la forme qu'ils souhaitent, choisir l'enchaînement narratif, mettre en avant certains aspects ou en gommer d'autres...Lorsqu'il n'existe aucune information à propos de l'histoire de l'enfant avant l'adoption, le récit des parents adoptifs tente alors de pallier ce vide.

Qu'il ressemble à une belle histoire ou qu'il comporte des éléments violents, le récit de l'adoption représente le début de l'histoire de l'enfant dans sa famille adoptive et est, à ce titre, intégré dans son histoire de vie et son identité narrative. Ce récit des origines, raconté par les parents et entendu par l'enfant, joue un rôle fondamental dans sa construction identitaire. C'est par ce récit que l'enfant va être lié de façon irrévocable à ses parents et à sa famille élargie au travers d'une filiation imaginaire. On peut accorder à ce récit une valeur mythique car il constitue un point de repère fondamental pour son histoire et son appartenance.

L'immutabilité de ce récit, lorsque par exemple une mère raconte inlassablement à chaque date anniversaire le récit de la première rencontre avec leur enfant, génère une sécurité infinie pour celui-ci car il marque l'irréversibilité de son appartenance, son enracinement dans cette histoire. La mise en avant d'une version positive du moment de l'adoption et la mise en retrait des côtés négatifs permet d'offrir à l'enfant un récit des origines plus serein, plus valorisant et plus soutenant pour sa construction identitaire. La transformation ou la sélection des éléments de la réalité dans le récit des parents correspond sans doute à une volonté, consciente ou non, de protéger son enfant de blessures narcissiques. Ainsi conclut A. Harf- Dubrez :

« Le récit de l'adoption semble donc occuper une place fondamentale, à la fois pour les parents adoptifs et pour l'enfant. Pour les parents, il permet l'assimilation de cette expérience de vie dans leur propre identité narrative, l'affirmation de leur rôle parental et l'appropriation de leur enfant à travers ce récit adressé à autrui et à soi-même. Pour les

enfants, il permet d'écrire le début d'une histoire. Tous les récits d'adoption sont des récits des origines, qu'ils soient porteurs d'une souffrance et d'un vécu traumatique ou non.» (Harf-Dubrez, 2005-2006).

S'enquérir de l'existence d'un tel récit partagé entre les parents et l'enfant pourrait être une première étape pour le thérapeute. Si ce récit semble faire défaut, par absence d'élaboration ou dans sa fonction symbolique, ne pourrions-nous pas accompagner ces familles dans la construction d'un « Roman d'adoption », au travers par exemple de l'écriture d'un conte, ou de la réalisation d'un objet partagé, tel un livre, un album ?

2. Quelle place pour la thérapie familiale ?

L'indication de thérapie familiale peut être évoquée lorsque les difficultés de l'enfant (ou de l'adolescent plus souvent) semblent intriquées avec une pathologie du lien entraînant des dysfonctionnements dans les interactions familiales.

Ces situations peuvent parfois se repérer à l'occasion d'entretiens familiaux permettant d'appréhender le mode de communication (verbale et non verbale) des membres de la famille entre eux.

Un autre indice est l'amenuisement de la symptomatologie bruyante qui avait motivé la demande d'aide lors de la mise à distance de l'enfant de son environnement familial, à l'occasion d'une hospitalisation par exemple.

L'indication est enfin pertinente dans les situations où l'on pressent l'intérêt d'une approche intergénérationnelle, voire transgénérationnelle. Citons Winnicott, qui écrivait dans son ouvrage « Deux enfants adoptés » : « *Les parents adoptifs assument dans le présent de leur relation avec l'enfant un passé dont ils ne sont pas responsables* » (Winnicott, 1954). Cette phrase ne prendrait-elle pas tout autant de sens si elle était formulée à l'inverse ? Je citerai à propos une phrase que Guillaume, dont j'exposai la situation clinique dans la deuxième partie de ce travail, formula lors d'une séance de thérapie familiale : « *Je suis arrivé avec des valises vides que j'ai remplies avec mes parents* ».

Conclusion

Ce travail de recherche prétendait initialement s'intéresser spécifiquement au Roman familial des enfants adoptés en partant de la clinique. A l'analyse des résultats apparut le constat suivant : peu de roman familial nous était accessible. Je fus d'abord désappointée, décidai d'élargir mon objet d'étude, blâmai le protocole, me désolai sur le caractère volatile propre à la fantaisie, puis hasardait finalement une hypothèse : ces enfants n'étaient-ils pas simplement « en panne » de Roman familial ? Du moins dans sa forme classique tel que nous le connaissons ?

L'étude de ces trois familles vient corroborer l'idée déjà formulée dans la littérature que l'enfant adopté ne s'autorise pas à rêver d'une autre filiation, la persistance de la menace abandonnique et l'existence d'angoisses de désaffiliation ne lui assurant pas une sécurité suffisante.

Le Roman familial est-il obligatoire ?

Ne pourrions-nous pas faire l'hypothèse que des reconstructions plus ou moins fantaisistes autour des origines, de caractère moins volatile et plus durable, et qui auraient pour fonction de réunir les supports identificatoires, tiennent lieu pour ces enfants de Roman familial ?

On pense souvent l'adoption comme un chemin sur lequel s'engagent parents et enfants pour faire famille ensemble. N'est-ce pas le cas de toute filiation ? Dans toute famille, le travail de filiation s'enclenche avant même la conception de l'enfant. Ainsi, le Roman familial d'un parent adoptif peut se rejouer à travers le fait de se tourner vers l'adoption.

Guillaume, Françoise, Adrien, Carlos, Miguel et leurs parents nous apprennent que s'affilier, c'est aussi récupérer un héritage fantasmatique intergénérationnel voire transgénérationnel, ceci se vérifiant dans les deux sens.

Dans l'un, l'enfant adopté, qui a déjà une première histoire, une première famille et des premières interactions fantasmatiques avec des premiers parents, doit pouvoir partager sa rêverie avec ses nouveaux parents, ce qui n'est pas toujours possible lorsqu'il existe des angoisses de désaffiliation chez ces derniers.

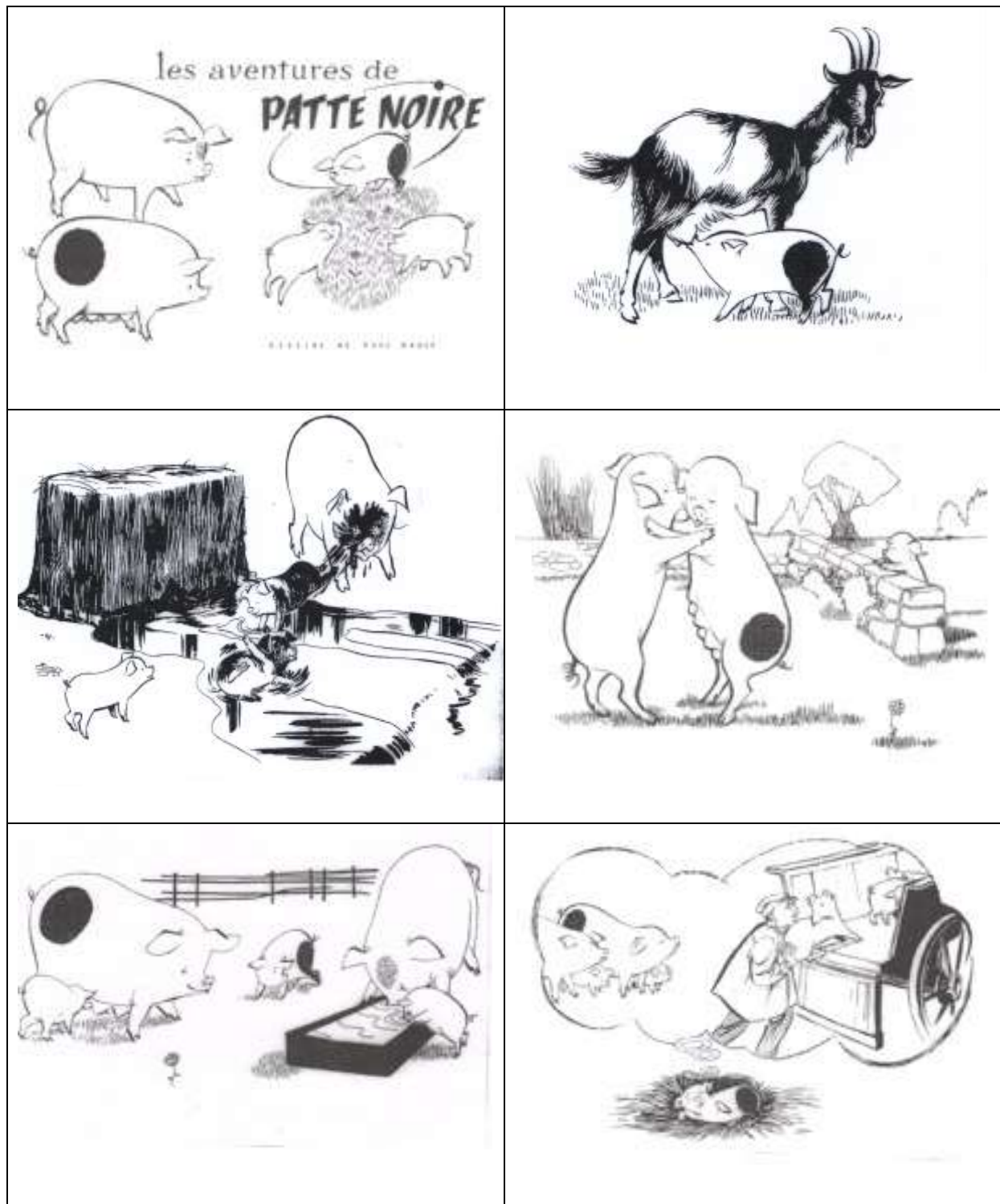
Dans l'autre sens, l'enfant doit pouvoir se réengendrer affectivement du désir de ses nouveaux parents, faire résonner ses projections fantasmatiques avec celles de ses parents et celles de ses grands-parents, voire celles des lignées qui les ont précédés.

Sans doute aurions-nous un meilleur éclairage sur le travail de filiation en interrogeant les grands-parents des enfants adoptés...

Le rôle du pédopsychiatre, lorsqu'il est amené à voir ces familles en consultation, est peut-être d'accompagner ces deux mouvements là, en veillant à ne négliger aucune partie : la rêverie doit être soutenue autant du côté des parents que du côté de l'enfant, afin qu'au lieu de les éloigner les uns des autres, elle leur permette de se rejoindre.

Qu'en est-il de notre rêverie propre, de thérapeute, d'ancien enfant adopté ? Je pense que c'est aussi par elle que nous rejoignons ces parents et ces enfants, et qu'il nous faut la soutenir, la nourrir, lui lire des histoires, les jouer. Nous en sommes responsables comme le petit prince était responsable de sa rose...

Annexe



Corman, Louis. Le Test de Patte Noire, Paris, EAP, 1961

Bibliographie

Abraham N., T. M. (1978). *L'écorce et le noyau*. Aubier-Flammarion.

Ancelin Schützenberger, A. (1993). *Aïe, mes aïeux!* (éd. 15e édition revue et augmentée). Desclée de Brouwer/La Méridienne.

Anzieu. (1999). *Le Groupe et l'Inconscient*. Dunod.

Augé, C. (1905). *Petit Larousse illustré*. Larousse.

Balland, I., Laurent, A., & Boucharlat, J. (1995). A propos de l'adoption internationale. *Prisme* (5(2-3)), pp. 321-327.

Bettelheim, B. (1976). *Psychanalyse des contes de fées*. Editions Robert Laffon.

Boszormenyi-Nagy, I., & Spark, G. (1984). Invisibles loyalties.

Brodzinsky, D. S. (1984). Children's understanding of adoption. *Child Development*, 55, pp. 869-878.

Castoriadis, C. (1999). *L'institution imaginaire de la société*. (éd. rééd.). Le Seuil.

Chemama, R., & Vandermersch, B. (2003). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Larousse In extenso.

Chicoine, J.-F., Germain, P., & Lemieux, J. (2003). *L'enfant adopté dans le monde (en quinze chapitres et demi)*. (E. d. Sainte-Justine, Éd.)

Colombani, J.-M. (2008). *Rapport sur l'adoption*.

Corman, L. (1967). *Le dessin de famille*. PUF.

Corman, L. (1972). *Le test de Patte Noire*. PUF.

Crine, A.-M., & Nabinger, S. (2007). La mise en relation de l'enfant et de ses futurs parents dans l'adoption internationale. Dans O. Ozoux-Teffaine, *Enjeux de l'adoption tardive*. Eres.

Crine, A.-M., & Nabinger, S. (1991, 4ème trimestre). Le roman familial des fratries dans l'adoption internationale. *Dialogue* (114).

Cyrulnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Odile Jacob.

De la Genardière, C. (1996). Encore un conte ? Le Petit Chaperon Rouge à l'usage des adultes. L'Harmattan.

Dictionnaire de l'Académie Française (éd. 8e édition). (1932-1935).

Ducasse, H., & Mouras, J. (2001). Le roman familial des enfants en difficulté scolaire. *Neuropsychiatrie de l'enfant et de l'adolescent* (49), 313-23.

Fine, A. (1999). *L'enfant a-t-il droit à son histoire ?* (Eres, Éd.) Maison des droits de l'enfant.

Foucaud, P., & Truchis, A. (2007). Vers des consultations régionales d'orientation et de conseils pour l'adoption (COCA)? Document AFA.

Freud, S. (1923). La disparition du complexe d'oedipe. Dans S. Freud, *Essais de psychanalyse*.

Freud, S. (1923). Le Moi et le Ca. Dans S. Freud, *Essais de Psychanalyse* (S. Jankélévitch, Trad.). Editions Payot 1968.

Freud, S. (1909). Le roman familial des névrosés. Dans *Névrose, psychose et perversion*, PUF.

Freud, S. (2006). Lettre à Wilhelm Fliess du 15 octobre 1897. Dans S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*. PUF.

Freud, S. (1913). *Totem et tabou* (éd. Edition de 1965). (S. Jankélévitch, Trad.) Petite Bibliothèque Payot.

Gediman, K. H. (1974). Narcissic traum, object loss, and the family romance. *The psychoanalytic Review*, 61 (2), 203-215.

- Golse, B. (2008). Le développement affectif et intellectuel de l'enfant. (éd. 4e édition). Elsevier Masson.
- Gorans, D. (May 2000). Dymphna-The role of legends, myths, stories as a socio-cultural frame for integration. *Celebration 700 years Foster Family Care*. Geel, Belgium.
- Gorans, D. (2006, mars/avril). Le syndrome de Mowgli. *Le journal des Professionnels de l'Enfance*, pp. 55-59.
- Guedeney, N., & Dubucq-Green, C. (2006). Adoption, les apports de la théorie de l'attachement. Dans *L'enfant dans l'adoption*. Enfances & Psy, Eres.
- Guyotat, J. (1980). Mort, naissance et filiation. Etudes de psychopathologie sur le lien de filiation. Masson.
- Halifax, J. (2001). L'insertion sociale des enfants adoptés. Résultats de l'enquête "Adoption internationale et insertion sociale". INED et Les amis des enfants du Monde. INED, Dossiers et recherches.
- Harf-Dubrez, A. (2005-2006). *Le récit de l'adoption : un révélateur du trauma des parents adoptifs*. Mémoire de Master 2 Recherche Clinique transculturelle, Université Paris XIII.
- Héritier-Augé, F. (1989). De l'engendrement pour la filiation. A pproche anthropologique. *Topique* (44), pp. 173-185.
- Houzel, D. (1999). Les enjeux de la parentalité. Erès.
- Howe, D. (1997). Parent-reported problems in 211 adopted children : some risk and protective factors. *J. Child Psychol. Psychiat.*, 38 (4), pp. 401-411.
- Jean, G. (1990). *Le pouvoir des contes*. Casterman.
- Jourdan-Ionescu, C. (2000). *Le dessin de la famille*. Eap.
- Laplanche, J. :-B. (2007). *Vocabulaire de la psychanalyse* (éd. 5e édition). PUF.

Le Henaff, C. (2008). L'adoption- Désir d'enfant, filiation et parentalité : des notions à mettre au pluriel ? Nantes.

Le nouveau Petit Robert. (1993). Dictionnaires le Robert.

Levine J, P. S. (1996). Dessins, liens de filiation et accompagnement de soi par soi. In : Le dessin de l'enfant, de l'approche génétique à l'interprétation clinique. Bibliothèque Psychologie et Education, Edition de la Pensée Sauvage.

Levy-Soussan, P. (2002). Filiations à l'épreuve des adoptions. "Un parent, ça n'existe pas". Dans *Filiations à l'épreuve*. Erès. Mille et un bébés.

Lévy-Soussan, P. (2002, janvier). Travail de filiation et adoption. *Rev.franç. Psychanal.*

Littre, E. (1872). Dictionnaire de la Langue Française. Hachette.

Maillet, B. (2008). *Les crises à l'adolescence en situation d'adoption internationale*. Thèse pour le diplôme d'état de Docteur en Médecine., Nantes.

Marcelli, D. (2006). Le normal et le pathologique. Dans *Enfance et psychopathologie* (éd. 7ème édition). Masson.

Marcelli, D., & Braconnier, A. (2008). Adolescence et adoptions internationales. Dans *Adolescence et psychopathologie* (éd. 7e édition). Masson.

Marinopoulos, S., Sellenet, C., & Vallée, F. (2003). *Moïse, Oedipe et Superman... de l'abandon à l'adoption*. Fayard.

Monestier, B. (2005). Dis merci ! Tu ne connais pas ta chance d'avoir été adoptée... Anne Carrière.

Monléon, J.-V. (2003). Naître là-bas, grandir ici. L'adoption internationale. Belin.

Moro, M.-R. (2007). Aimer ses enfants ici et ailleurs. Histoires transculturelles. Odile Jacob.

Nachin, C. (2010, Mars). Le travail du fantôme dans l'inconscient. *Santé mentale* (146), pp. 30-34.

Neuburger, R. (2005). *Le mythe familial* (éd. 4ème édition augmentée). ESF.

O'Kearney R., P. K. (2006). Trauma narratives in Posttraumatic Stress Disorder : a review. *Journal of Traumatic Stress* , 19 (1), pp. 81-93.

Ongari, B., & Tomasi, F. (2010). Représentations d'attachement chez des enfants adoptés et chez leurs parents. *Devenir* , 22 (2), pp. 109-131.

Ozoux-Teffaine, O. (2004). *Enjeux de l'adoption tardive*. . Erès.

Pigott, C. (1999). *Les imagos terribles*. Le collège de psychanalyse groupale et familiale.

Quinodoz, D. (1999, janvier). Deux grands méconnus : les parents adoptifs d'Oedipe. Du dédoublement des imagos parentales au dédoublement des affects. *Rev. franç. Psychanal.*

Rank, O. (1908). *Le mythe de la naissance du héros*. Editions Payot.

Ricoeur, P. (1991). L'identité narrative. *Revue des Sciences Humaines*. , LXXXV (221), pp. 35-47.

Robert, M. (1972). *Roman des origines et origines du roman*. Editions Bernard Grasset.

Roman, P. (2002, Décembre). La violence et le lien : enjeux cliniques de l'adoption à l'étranger. *Canal psy* (56), pp. 4-6.

Roman, P. (2005). *Les enjeux de l'adoption à l'étranger*. Ed. Jeunesse et droit.

Rosenberg EB, H. T. (1991, Jan). Birthparent romances and identity formation in adopted children. . *Am J Orthopsychiatry* , 61(1), pp. 70-77.

Rutter, M. (2002, Jan-Feb). Nature, nurture, and development: From evangelism through science toward policy and practice . *Child Development* , 73, (1), pp. 1-21.

Saint-Exupéry, A. d. (1946). *Le Petit Prince*. (E. Gallimard, Éd.)

Sanzana, A., & Schmid-Kitsikis, E. (1995). La présence des absents : les mouvements identificatoires d'un enfant adopté. *Psychiatrie de l'enfant*, XXXVIII (1), 69-107.

Sellenet, C. (2009). *Souffrances dans l'adoption*. De Boeck.

Seywert, F., & Kaufmann, L. (1998). Les conflits de loyauté autour de l'adoption. *Thérapie familiale* (19 : 4), pp. 349-355.

Smirnoff, V. (s.d.). *L'oedipe, complexe, situation, structure in La Psychanalyse de l'enfant*. Consulté le 2011, sur Geopsy.com. Psychologie interculturelle et psychothérapie.

Soulé, M. (1967, juin 20). Contribution clinique à la compréhension de l'imaginaire des parents.

Soulé, M. (1995). Le fantasme de la recherche de ses géniteurs par l'enfant adopté ou le Roman familial. *Neuropsychiatrie de l'Enfance*, 43 (10-11), 465-469.

Soulé, M. (1984). Le fantasme du Roman familial et les nouveaux modes de filiation. Dans *Le nouveau Roman familial...ou on te le dira quand tu seras plus grand*. ESF.

Soulé, M., & Noël, J. (2004). L'adoption. Dans R. Diatkine, S. Lebovici, M. Soulé, & 2. édition (Éd.), *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*. (Vol. IV, pp. 2679-2699). PUF.

Tisseron, S. (2010). La transmission à l'épreuve des symbolisations. *Santé mentale*, 146, p. 29.

Vallée, F. (2007). La quête des origines chez l'enfant adopté : une étape nécessaire pour sa construction psychique. Cellule départementale adoption Loire-Atlantique.

Wieder, H. (1977). The family romance of adopted children. *Psychoanal Q.* (46(2)), pp. 185-200.

Winnicott, D. (1954). Deux enfants adoptés. Dans *L'enfant et le monde extérieur. Le développement des relations*. (éd. 2e édition, pp. 73-88). Payot.

Winnicott, D. (1975). *Jeu et réalité, l'espace potentiel*. Gallimard.

RESUME

L'enfant adopté a déjà connu une filiation antérieure et un abandon. Il doit encore effectuer à nouveau un travail de filiation, en se réengageant dans un conflit œdipien avec ses nouveaux parents. Ce travail de thèse propose d'aborder la clinique du travail de filiation sous l'angle psychanalytique en suivant le fil du Roman familial. Une recherche clinique menée avec trois familles permet d'étudier certains aspects de la construction du lien. Les enfants rencontrés semblent en mal de Roman familial. Les résultats extraits de cette étude soulignent l'importance de la mise en œuvre d'interactions fantasmatiques intergénérationnelles qui témoignent alors d'une filiation affective en voie d'institution. L'approche du clinicien ne doit pas être entravée par la mise en jeu de son propre Roman familial, celui-ci doit tenter au contraire d'y asseoir sa créativité thérapeutique.

MOTS CLES

Adoption, Filiation, Roman familial, Intergénérationnel, Psychanalyse, Pédopsychiatrie